

ERICH VON DÄNIKEN

présence des extraterrestres



ROBERT LAFFONT

ERICH VON DÄNIKEN

PRÉSENCE

DES

EXTRATERRESTRES

[Résumé](#)

Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

ROBERT LAFFONT 6, place Saint-Sulpice

PARIS-VI

Titre original :

ERINNERUNGEN AN DIE ZUKUNFT

Traduction française : Robert Laffont, Paris, 1969.

AVANT-PROPOS

Des souvenirs du futur ? Y a-t-il des souvenirs de cette sorte ? Souvenirs d'un passé qui redevient présent, éternel retour, éternelle confluence des temps ?

La larve se doute-t-elle qu'elle deviendra papillon au printemps ? La molécule gazeuse pressent-elle qu'elle redeviendra quelque jour soleil ? L'intelligence devine-t-elle qu'elle plonge ses racines dans le champ infini de l'éternité ?

L'homme d'aujourd'hui est différent de l'homme d'hier ou d'avant-hier. L'homme est toujours autre et se transforme sans cesse sur ce chemin linéaire que nous appelons TEMPS. Le jour viendra où l'homme comprendra le temps – et le maîtrisera ! Car le temps est la semence de l'univers.

Il y a des souvenirs du futur. Tout ce que nous ignorons, l'univers le tient dissimulé. Peut-être certains mystères seront-ils élucidés. Aujourd'hui, demain, n'importe quand. L'univers ne connaît pas le temps ; le concept même de temps lui est étranger.

Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour le précieux concours de nombreuses personnes. Je remercie tout d'abord mon épouse de la compréhension qu'elle m'a manifestée au cours de ces dernières années. Je remercie mon ami et compagnon de voyage Hans Neuner qui m'a toujours prêté une aide généreuse. Je remercie de leur assistance MM. les Drs Stehlin et Louis Emrich. Je remercie les responsables de la NASA à Houston, Cap Kennedy et Huntsville, qui m'ont fait visiter leurs grandioses installations. Je remercie MM. les professeurs Wernher von Braun et Willy Ley ainsi que M. Bert Slattery. Tous mes remerciements vont enfin aux innombrables personnes qui, au cours de mes pérégrinations, ont contribué largement par leurs suggestions, voire en m'offrant leur aide directe, à rendre possible la rédaction de ce livre.

Erich VON Däniken.

PRÉFACE

Il faut un certain courage pour écrire un tel livre ; il n'en faut pas moins pour le lire.

Nombre d'érudits le mettront à l'index parce que les hypothèses et faits qui y sont consignés menacent de détruire l'harmonie de ce puzzle péniblement assemblé que constitue l'interprétation traditionnelle du passé. Il ira rejoindre cette foule d'ouvrages jugés utopiques et dont il vaut mieux feindre d'ignorer l'existence. Quant aux profanes qu'effraient certaines visions du futur, ils se recroquevilleront dans leur coquille quand ils se rendront compte que les mystères du passé sont plus insondables encore que les perspectives d'avenir.

Car un fait est certain : nos représentations du passé, de ce passé lointain qui remonte à des milliers, à des millions d'années, sont fort problématiques. Ce passé fourmille de dieux inconnus qui rendirent visite à notre terre dans leurs navires spatiaux ; il fourmille d'armes secrètes, de réalisations prodigieuses témoignant de techniques en partie plus élaborées que

les nôtres.

Nos connaissances archéologiques présentent de regrettables lacunes. Comment expliquer ces batteries électriques conçues il y a des millénaires ? Ces représentations d'êtres bizarres revêtus de combinaisons de cosmonautes que bouclent des ceintures de platine ? Ces opérations poussées jusqu'à la quinzième décimale et qui surclassent les possibilités de nos ordinateurs ?

Aller à la rencontre de ce passé, c'est aller à la rencontre de prodiges quasiment inconcevables. Reste à savoir d'où nos lointains ancêtres tenaient les connaissances qui leur permirent de concevoir et de réaliser l'inconcevable. Nos religions appellent les questions ! Toutes les religions ont ceci de commun qu'elles promettent à l'homme aide et salut. Les dieux anciens aussi formulèrent de telles promesses. Pourquoi ne les tinrent-ils pas ? Pourquoi firent-ils usage d'armes terribles contre des peuplades primitives ? Et pourquoi leur arriva-t-il de projeter l'extermination de certaines populations ?

Il faut se faire à l'idée que la représentation du monde que nous nous sommes façonnée au cours des millénaires s'écroulera un jour ou l'autre. Le progrès des sciences exactes a creusé en quelques années une brèche dans cet édifice conceptuel. On redécouvre des

vérités qui étaient restées dissimulées dans les bibliothèques des sociétés secrètes. Nous venons d'entrer dans l'ère spatiale. Le temps des mystères est révolu. La navigation spatiale, tendue vers la conquête des étoiles, nous donne également accès aux abîmes inexplorés du passé. Dieux et prêtres, rois et héros sortent de leurs obscurs tombeaux ; il nous appartient de les interroger. Nous disposons des moyens nécessaires à une investigation minutieuse et – si nous le voulons – à une interprétation juste et sans faille de notre passé :

Que l'archéologie ait recours aux services des laboratoires modernes ;

Que l'archéologue examine les hauts lieux des civilisations disparues en appelant à la rescousse les techniques d'investigation les plus perfectionnées ;

Que les champions de la vérité mettent en doute les vérités reçues.

Les dieux du passé ont laissé derrière eux des traces indélébiles. C'est aujourd'hui seulement – alors que nous redécouvrons des techniques astronautiques oubliées depuis des millénaires, que nous sommes en mesure de les déchiffrer. Nous sommes convaincus en effet que nos ancêtres ont reçu la visite de cosmonautes venus d'autres planètes. Et si nous

ignorons encore à l'heure actuelle l'identité et l'origine de ces intelligences cosmiques, nous affirmons néanmoins que ces étrangers anéantirent une partie de l'humanité et créèrent un homme nouveau – peut-être le premier homo sapiens.

On entrevoit aisément les conséquences d'une telle affirmation : elle ébranle jusque dans ses fondements tout un édifice conceptuel. Et c'est l'objet du présent ouvrage de fournir les preuves qui la motivent.

1

Le cosmos est-il habité par des êtres d'apparence humaine ?

La croissance organique est-elle possible sans oxygène ?

La vie peut-elle naître dans un milieu inanimé ?

Est-il possible que le cosmos soit habité par des êtres qui nous ressemblent, à nous autres, hommes du XXe siècle ? Il n'y a pas de musée anthropologique où l'on puisse observer un spécimen d'homuncule venu d'une autre planète. Il semble donc légitime de penser que la terre est la seule planète peuplée d'êtres humains. On constate cependant, pour peu que l'on s'emploie à saisir les faits mis en évidence par les recherches les plus récentes dans leurs rapports de causalité, que la question, loin d'être résolue, se dissocie en une multitude de points d'interrogation.

L'œil nu distingue – selon les astronomes – quelque 4 500 étoiles. Ces 4 500 étoiles deviennent 2 millions à travers la lunette d'un petit observatoire et plusieurs milliards à travers un télescope moderne à facettes. La Voie lactée : des milliards de points lumineux.

Mais dans l'immensité du cosmos notre système stellaire ne représente qu'une infime fraction d'un système stellaire bien plus vaste : faisceau de voies lactées embrassant quelque 20 galaxies dans un rayon de 1,5 million d'années-lumière (une année-lumière = 9,5 billions de kilomètres). Et cette multitude d'étoiles n'est à son tour que la fraction infime d'une nébuleuse parmi la foule de nébuleuses auxquelles le télescope électronique nous donne accès. Voilà où nous en

sommes aujourd'hui, alors que l'homme vient à peine de commencer à explorer l'univers.

L'astronome Harlow Shapley estime à 10^{20} le nombre d'astres que l'on peut discerner à l'aide de nos télescopes. Un astre sur mille environ serait, selon lui, régi par un système planétaire : ce qui porte à 10^{14} le nombre d'astres d'où la vie n'est pas à exclure a priori. Question de Shapley : parmi ce nombre impressionnant d'astres, combien réunissent des conditions atmosphériques propices à l'éclosion de la vie ? Un sur mille ? Il resterait donc encore 10^{11} astres où la vie serait possible.

Si maintenant, nous référant à ce dernier chiffre, nous admettons qu'un astre seulement sur mille ait réellement donné lieu à une forme quelconque d'existence organique, l'hypothèse « vie » reste valable pour quelque cent millions de planètes. Encore ce calcul de probabilités repose-t-il sur des données dont les télescopes de demain élargiront le champ.

Si l'on en croit le biochimiste S. Miller, certaines planètes réunissent des conditions plus favorables que celles de la terre à l'éclosion et au développement de la vie. Poursuivons donc notre calcul et ne craignons pas de formuler l'hypothèse selon laquelle des civilisations en avance sur la nôtre pourraient exister sur une

centaine de milliers d'astres.

Ami de Wemher von Braun, le professeur Willy Ley me disait un jour à New York :

« On évalue à 30 milliards les étoiles qui constituent notre voie lactée et les astronomes admettent communément qu'il y aurait parmi elles au moins 18 milliards de planètes. Réduisons au minimum les chiffres auxquels nous sommes confrontés et supposons qu'en vertu des distances qui les séparent ces planètes ne gravitent que dans un cas sur cent autour de leur soleil : la vie reste possible sur 180 millions de planètes. Supposons maintenant que parmi ces planètes une seulement sur cent héberge effectivement de la vie : il reste encore 1,8 million de planètes peuplées d'êtres vivants. Supposons enfin, dans ce même ordre d'idées, qu'une planète sur cent héberge des êtres parvenus au degré d'intelligence de l'homo sapiens : il resterait dans ces conditions, à l'intérieur de notre seule voie lactée, 18 000 planètes habitées. »

De récentes estimations portent à 100 milliards les astres fixes qui peuplent notre voie lactée de sorte que les chiffres avancés par le professeur Ley semblent largement dépassés. Tenons-nous-en cependant à son calcul et, sans même tenir compte des autres galaxies, admettons que 18 000 planètes relativement proches

présentent des conditions de vie analogues à celles de la terre. Même si parmi ces planètes, une seulement sur cent était habitée, il resterait encore 180 astres peuplés d'êtres vivants !

Il est certain qu'il y a des planètes dont l'environnement atmosphérique, les lois gravitationnelles, la flore, peut-être même la faune, sont proches de celles de la terre. Mais l'éclosion de la vie et son développement nécessitent-ils forcément des conditions physiques semblables à celles de notre planète ? Ainsi qu'en font foi certains travaux, l'opinion est parfaitement erronée qui veut que la vie ne saurait naître dans des conditions radicalement différentes. Les bactéries anaérobies se passent d'oxygène et l'excès d'oxygène a sur elles l'effet d'un poison. Pourquoi donc n'y aurait-il pas d'organismes supérieurs auxquels l'oxygène ne serait pas nécessaire ?

Les connaissances nouvelles auxquelles nous accédons chaque jour nous contraignent à réviser nos conceptions traditionnelles. Dans un passé très récent, la recherche scientifique n'avait encore pour objet que la terre et l'on tenait pour idéales les conditions qu'elle offre à l'éclosion et au développement de la vie : il n'y fait ni trop chaud ni trop froid ; on y trouve de l'eau et de l'oxygène en abondance ; certains processus

organiques régénèrent sans cesse la nature.

En fait, l'hypothèse selon laquelle la vie ne peut naître et se développer que sur une planète analogue à la terre n'est guère défendable. On évalue à quelque 2 millions les espèces vivantes qui peuplent notre planète. 1,2 million d'espèces environ sont « répertoriées » scientifiquement. Parmi ces dernières plusieurs milliers, qui, selon les normes communément admises, devraient avoir disparu depuis longtemps, n'en continuent pas moins de vivre ! Toutes nos conceptions relatives à la vie méritent d'être vérifiées, voire révisées.

On pensait que la vie n'était pas possible dans une eau à haute teneur radioactive. Il y a cependant des bactéries qui s'accommodent de l'eau « mortelle » où baignent les réacteurs nucléaires. Une expérience tentée par le D^r Siedel est à cet égard des plus significatives : ce savant réalisa en laboratoire les conditions atmosphériques de Jupiter – conditions qui, selon nos conceptions traditionnelles, ne « se prêtent pas » à la vie – et y éleva des bactéries et des mites. Elles survécurent à la combinaison ammoniaque-méthane-hydrogène. Les expériences des entomologistes Hinton et Blum, de l'université de Bristol, Grande-Bretagne, ne sont pas moins étonnantes. Hinton et Blum desséchèrent des

mouches à une température de 100°C pour les plonger ensuite, plusieurs heures durant, dans un bain d'hélium liquide. Exposées à des radiations très énergiques, les mouches recouvrèrent leur activité normale. L'impossible était arrivé ; les processus biologiques un instant interrompus, avaient repris leurs cours : des mouches parfaitement « saines » sortirent des larves soumises à ce traitement. On sait aujourd'hui que certaines bactéries vivent dans les volcans, que d'autres se nourrissent de pierre, que d'autres encore produisent du fer.

Des expériences sont en cours dans nombre de laboratoires. Elles apportent chaque jour la preuve que la vie n'est pas nécessairement tributaire de conditions physiques semblables ou analogues à celles de notre planète.

On a tenu trop longtemps la terre pour le nombril de l'univers. Cette conviction a singulièrement restreint le champ de vision de savants qui appliquaient à l'univers entier un mode de pensée adapté aux dimensions de notre planète. Mais comme l'a dit Teilhard de Chardin, dans le cosmos, le fantastique seul a des chances d'être réel.

Admettons que des êtres intelligents vivant sur une autre planète tiennent comme nous le faisons, nous, leur milieu ambiant pour mesure de toute vie. Pour

peu que ces êtres vivent par moins de 150 à 200°C, ils doivent donc considérer cette température comme la condition *sine qua non* de la vie sur d'autres planètes.

On nous a appris – et cette idée nous a été transmise de génération en génération – que l'homme se devait d'être raisonnable et objectif. Il faut, comme on dit, avoir les pieds sur terre. N'oublions pas cependant, qu'au moment où elles ont été formulées, les théories un peu hardies ont toutes été tenues pour de pures fictions. Combien de fictions se sont révélées en fin de compte réalités quotidiennes ? Sans doute les faits, les hypothèses avancées ici confinent aux frontières du possible ; cela correspond à un dessein. Formuler l'invraisemblable, accorder créance à ce que l'on tient aujourd'hui encore pour incroyable, c'est rompre les barrières qui nous interdisent d'accéder au champ illimité des « impossibles » que dissimule le cosmos. Les générations à venir rencontreront dans l'espace sidéral d'innombrables formes vivantes dont on n'avait pas pressenti l'existence. Si nous ne vivons pas ce jour, force sera à nos descendants de constater que les hommes ne sont ni la seule ni la plus ancienne forme d'intelligence au sein du cosmos.

L'univers serait âgé de 8 à 12 milliards d'années. Nos microscopes décèlent des traces de substances organiques sur les météorites tombées du ciel. Des

bactéries vieilles de plusieurs millions d'années reprennent vie. Des spores, mus par la pression exercée par la lumière d'un soleil, sont attirées au cours de leurs pérégrinations dans le champ de gravitation d'une planète. Le cycle infini de la création voit éclore chaque jour, depuis des millions d'années, des formes nouvelles de vie.

D'innombrables et minutieuses analyses des sols les plus divers, dans les régions les plus diverses de la terre, démontrent que l'écorce terrestre s'est formée il y a quelque 4 milliards d'ans. La science nous apprend qu'il existe depuis un million d'années quelque chose qui ressemble à l'homme. De patientes recherches, de longues et pénibles investigations ont permis de retracer 7 000 ans d'histoire. Mais que sont ces 7 000 années sur le fleuve gigantesque du temps ? Que sont 7 000 ans d'histoire de l'humanité en comparaison des milliards d'années que compte l'univers ? Nous – le sommet de la création ? – il nous a fallu 400 000 ans pour atteindre la forme que nous avons aujourd'hui.

Une autre planète n'a-t-elle pas pu offrir des conditions meilleures encore que celles de la terre à l'éclosion et au développement d'intelligences plus ou moins proches de l'intelligence humaine ?

Pourquoi n'aurions-nous pas dans le cosmos des « concurrents » aussi évolués ou plus évolués que

nous ? Peut-on même ne pas tenir compte d'une telle hypothèse ?

Combien de fois se sont-ils effondrés, les fondements de notre savoir ?

Plusieurs centaines de générations ont cru que la terre était un disque. La loi d'airain qui voulait que le soleil tournât autour de la terre a prévalu durant des millénaires. Aujourd'hui encore nous sommes persuadés que la terre est le centre de l'univers. Et cependant chacun sait que notre planète est un astre tout à fait ordinaire, de taille insignifiante, situé à 30 000 années-lumière du centre de la Voie lactée...

Il est temps de partir à la découverte du cosmos et de prendre une bonne fois conscience de notre petitesse. Nous saurons alors que nous sommes des fourmis dans ce gigantesque État qu'est l'univers. Nous reconnâtrons que cet univers nous offre le destin que les dieux nous ont promis.

Ce n'est qu'après avoir jeté un regard dans les profondeurs de l'avenir que nous aurons la force et l'audace d'aller franchement et sans préjugés à la rencontre de notre passé.

2

*Une fantastique randonnée dans le cosmos. Les
« dieux » nous rendent visite.*

Des traces indélébiles.

La réalité dépasse aujourd'hui les fictions les plus audacieuses de cet ancêtre du roman d'anticipation qu'est Jules Verne : l'exploration des étoiles est à l'ordre du jour et les astronautes d'aujourd'hui ne mettent pas 80 jours mais 86 minutes pour faire le tour de la terre. Le laps de temps qui nous sépare du moment où sera effectivement organisé l'expédition fantastique évoquée ci-dessous sera certainement plus bref que celui qui s'est écoulé entre le moment où Jules Verne rêvait d'un tour du monde en 80 jours et le moment où ce tour du monde fut réalisé en 86 minutes. Accordons-nous néanmoins quelque délai et admettons qu'un vaisseau spatial mette, dans 150 ans, le cap sur un soleil étranger...

Ce vaisseau aurait la taille d'un paquebot. L'engin pèserait moins de 200 tonnes mais serait lesté de 99800 tonnes de carburant ce qui revient à dire que sa masse totale au départ représenterait quelque 100 000 tonnes. Impossible ?

À l'heure actuelle déjà ou pourrait en assembler les divers éléments d'un vaisseau spatial en orbite autour d'une planète. Mais ce montage sera inutile dans moins de vingt ans car la lune servira de plateforme de lancement au vaisseau spatial géant. Par ailleurs, les recherches en matière de propulsion des missiles sont en pleine évolution. Les missiles de demain seront

propulsés par des radiations (soit fusion nucléaire de l'hydrogène, soit radiations de particules) et leur vitesse sera proche de celle de la lumière.

Le missile à photons ouvrira de son côté une voie nouvelle – parfaitement praticable ainsi qu'en témoignent certaines expériences entreprises sur des particules élémentaires isolées – à la navigation spatiale. Les carburants employés à la propulsion du missile à photons permettront également une vitesse de vol proche de la lumière de sorte que certains effets de la relativité, singulièrement la dilatation du temps entre la plate-forme de lancement et le navire spatial, deviendront parfaitement sensibles. Ces carburants seront transformés en radiations électromagnétiques émises sous la forme d'un faisceau lumineux concentré. En théorie le vaisseau spatial à photons atteindra à 1/100 près la vitesse de la lumière. Les frontières de notre système solaire pourront alors être franchies !

Perspective vertigineuse, dira-t-on. Souvenons-nous, nous qui sommes au seuil d'une ère nouvelle, que les progrès techniques auxquels assistaient nos grands-parents ne furent pas moins vertigineux : chemin de fer – électricité – télégraphe – première automobile – premier avion... Quant à nous, nous avons été les premiers à entendre « music in the air »,

à voir des images télévisées en couleur ; nous avons assisté au départ des premiers cosmonautes, et des informations nous parviennent du monde entier grâce aux satellites artificiels qui tournent autour de la terre. Nos petits-enfants prendront part à des *voyages* interplanétaires et feront de la recherche cosmique dans des laboratoires spécialisés.

Mais revenons-en au voyage de notre vaisseau spatial géant dont l'objectif est une étoile fixe lointaine. À bord du missile qui navigue à peu de chose près à la vitesse de la lumière, le temps s'écoule plus lentement que sur terre. La théorie de la relativité formulée par Einstein joue à plein.

Que la vitesse du vaisseau spatial s'élève à 99 % de celle de la lumière, alors, aux 14,1 années de vol de notre équipage, équivaldrait une durée de 100 ans sur terre. Ce décalage de temps entre les habitants de la terre et les cosmonautes peut être calculée grâce à l'équation suivante, posée par Lorentz :

$$\frac{t}{T} = \sqrt{1 - (v/c)^2}$$

t = temps des cosmonautes T = temps terrestre
v = vitesse de vol c = vitesse de la lumière

La vitesse du vaisseau spatial se calcule d'après la formule établie par le professeur Ackeret :

$$v/w = \frac{1 - (1 - t) \frac{2w}{c}}{w/c + (1 - t) + w/c}$$

v = vitesse de vol

c = vitesse de la lumière

w = i vitesse des radiations

t = poids du carburant (au départ)

Quand le vaisseau spatial arrivera à proximité de son objectif, l'équipage procédera à des analyses spéciales, à des mesures gravitationnelles, à des calculs orbitaux et choisira, pour finir, de poser le vaisseau sur la planète dont les conditions se seront révélées les plus proches de celles de la terre.

Au terme d'une expédition de 80 années-lumière, les réserves de carburant du missile seront largement entamées, voire même épuisées : l'équipage refera le plein avec des matériaux fissiles qu'il trouvera sur place.

Admettons que la planète retenue soit semblable à la terre, hypothèse parfaitement plausible comme nous le soulignons plus haut. Supposons par ailleurs que la civilisation de cette planète soit à peu près du niveau de celle de la terre il y a 8 000 ans. Nos astronautes en auront été informés par les instruments de mesure dont leur appareil est équipé

bien avant d'avoir pris contact avec ce sol étranger. De même, ils auront pris soin de se poser à proximité d'un terrain riche en matériaux fissiles : les instruments de bord leur auront permis de déterminer avec précision quelle chaîne de montagnes recèle de l'uranium.

Voici nos astronautes parvenus à destination. Ils rencontrent des êtres qui fabriquent des outils de pierre. Ils les voient à la chasse abattre des animaux à coups de javelot ; des troupeaux de moutons et de chèvres paissent dans la steppe. Les ustensiles domestiques se limitent à de primitives poteries. Voilà un coup d'œil dont nos explorateurs de l'espace se souviendront !

Mais que pensent les autochtones de ce monstre qui vient de tomber du ciel et des créatures qui en sortent ? N'oublions pas qu'il y a 8 000 ans nous étions encore pratiquement des sauvages. Quoi d'étonnant alors si les êtres qui assistent à l'arrivée de l'astronef demeurent frappés de terreur et n'osent même pas lever les yeux sur ces étranges visiteurs. Jusqu'à ce jour leurs prières allaient au soleil et à la lune. Et voici que les dieux descendent du ciel !

Depuis les cachettes où ils se tiennent prudemment dissimulés, les habitants de la planète observent nos astronautes. Leurs curieux chapeaux surmontés de baguettes (casques à antennes) provoquent la

surprise. Un étonnement mêlé de crainte les envahit quand ils voient les ténèbres se transformer en lumière (projecteurs) ; la terreur les gagne quand ces êtres s'enlèvent dans les airs (appareils individuels de vol) ; ils se jettent à plat ventre quand d'étranges et terribles « animaux » se mettent à souffler, rugir, bondir, voler (véhicules tout terrain, hélicoptères) ; ils prennent la fuite et se réfugient au fond de leurs cavernes quand la montagne gronde et frémit (prospection par explosifs). Aux yeux de ces primitifs, nos astronautes sont sans conteste des dieux tout-puissants.

Après un certain temps, une délégation de prêtres ou de « médecins » finira par approcher le cosmonaute en qui les observateurs cachés auront deviné un chef afin de sonder les intentions des « dieux ». Ils leur offriront des présents afin de s'attirer leur clémence ; les « dieux » auront tôt fait, à l'aide de computers, d'apprendre leur langage ; ils sauront donc les remercier de leurs attentions. Cependant ils auront beau leur expliquer qu'ils ne sont pas des dieux et qu'ils ne méritent pas qu'on leur adresse des supplices, les primitifs n'en croiront rien. Les visiteurs viennent du ciel, ils possèdent d'évidence de prodigieux pouvoirs : ce sont donc des dieux ! Inutile de tenter plus longtemps de les faire démordre

de cette idée.

Innombrables sont les tâches qui échoient aux cosmonautes dès l'instant où ils ont posé le pied sur ce sol nouveau. S'il apparaît vain de vouloir les évoquer, on peut cependant en imaginer certaines :

Formation accélérée d'une équipe d'autochtones qui prêtera main-forte aux visiteurs en quête des matériaux fissiles nécessaires à leur retour sur terre :

Choix d'un « roi » parmi les indigènes les plus astucieux. On lui donnera un émetteur-récepteur qui lui permettra de rester en contact permanent avec les dieux ;

Inculquer à la population des notions susceptibles d'accélérer son évolution vers un ordre social moins rudimentaire ;

Incident possible : des guerriers d'un autre peuple attaquent l'équipe qui travaille à collecter les matériaux fissiles. Les semonces s'étant révélées vaines, les cosmonautes sont contraints de faire usage d'armes modernes pour les mettre en déroute ;

Certaines femmes sont fécondées par les « dieux ». Elles donneront le jour à une race nouvelle en avance sur le niveau local d'évolution.

Nous savons d'expérience combien de temps il

faudra à cette race pour accéder à l'ère spatiale. Les cosmonautes laisseront, avant de repartir vers la terre, des traces visibles de leur passage. Mais ces traces ne seront comprises que bien plus tard, lorsque les habitants de la planète en question auront atteint des formes sociales suffisamment structurées et reposant sur des fondements techniques et mathématiques solides.

(Une tâche des plus problématiques consistera à mettre en garde nos protégés contre les dangers qui les menacent. Nous projetterons à leur intention des films sur les guerres et les explosions atomiques qui ébranlèrent la terre. Cette « leçon » ne leur sera sans doute pas plus profitable qu'elle ne l'est à la presque omnisciente humanité que toutes les « leçons » du passé n'empêchent pas de tisonner sans cesse le feu de la guerre).

Quand l'astronef disparaîtra dans les profondeurs de l'espace, nos amis commenteront l'événement : « Les dieux nous ont rendu visite », diront-ils. Une légende naîtra qui sera transmise à leurs enfants. Les présents, les outils, les objets que les cosmonautes auront laissés derrière eux seront considérés comme des reliques.

Et lorsqu'ils auront inventé le langage des signes, ils consigneront le prodige dont leurs ancêtres furent

les témoins. L'écriture et les dessins relateront le séjour parmi eux de dieux habillés d'or qui descendirent du ciel dans une embarcation volante. Il sera question des véhicules dans lesquels les dieux franchissaient les mers et les steppes ; il sera question d'armes terribles comme la foudre et de promesses de retour.

La pierre sera décorée de scènes illustrant le fantastique événement. On y verra :

Des géants coiffés de casques et d'antennes et portant des coffrets sur la poitrine ;

Des créatures indéfinissables chevauchant à travers les airs assis sur des boules ;

Des bâtons crachant des rayons de lumière

Des monstres, des véhicules peut-être, semblables à de gigantesques insectes.

Il n'y a pas de limites au jeu de l'imagination occupée à illustrer la visite des dieux. Nous verrons ultérieurement quelles traces laissèrent dans la pierre les « dieux » qui séjournèrent sur terre dans un passé reculé.

Quant aux événements que va connaître la planète après le départ de notre astronef, il est relativement simple d'en deviner le cours : les habitants, témoins du

séjour des « dieux », auront acquis quelques connaissances à leur contact ; l'endroit où le vaisseau spatial était posé deviendra sol sacré, lieu de pèlerinage où l'on chantera la geste des dieux. On y construira des pyramides et des temples dont les proportions seront calculées selon certaines normes astronomiques, La population deviendra plus nombreuse, des guerres éclateront au cours desquelles les lieux saints seront ensevelis ; les générations à venir les redécouvriront, procéderont à des fouilles méthodiques, tenteront d'interpréter les signes qui y furent inscrits.

La suite est connue : nos livres d'histoire nous en informent...

Cependant, il importe pour accéder à la « vérité » historique, de faire une brèche dans le mur des questions et de remonter quelque peu le cours du temps.

3

*Des cartes géographiques vieilles de 11000 ans ?
Des aérodromes préhistoriques ?*

Terrains d'atterrissage à l'usage des « dieux » ?

La ville la plus ancienne de la terre.

*Quand vint le déluge ? La mythologie de Sumer.
Des os qui ne proviennent pas de singes.*

*Tous les dessinateurs anciens avaient-ils le même
tic ?*

Les cosmonautes ont-ils rendu visite à nos ancêtres ? L'archéologie repose-t-elle en partie sur des hypothèses erronées ? Y a-t-il un futur antérieur ? L'intelligence évolue-t-elle également selon un cycle éternel ?

Avant de répondre à de telles questions, il convient d'analyser les fondements de notre savoir historique. La connaissance que nous avons de notre passé est un puzzle assemblé à partir d'éléments disparates : vestiges archéologiques, hiéroglyphes, peintures rupestres, légendes anciennes sont appréhendés suivant certains schémas de pensée et fournissent en quelque sorte une hypothèse de travail. Cet « assemblage » d'éléments finit par donner lieu à une mosaïque complexe et d'un intérêt indiscutable. Il n'empêche que les éléments disparates qui donnent lieu à la mosaïque ont été disposés en fonction d'un modèle préexistant fourni précisément par ces schémas de pensée : aussi les raccords sont-ils visibles çà et là. C'est ainsi que les choses ont dû se passer. Et, de fait, à force d'argumenter, il apparaît que les choses se sont passées de cette manière-là et non d'une autre. Cependant tout mode de pensée doit être remis en question faute de quoi il n'est pas de progrès possible. Et il semble bien que le temps soit venu de déclarer caduc celui qui a présidé jusqu'ici à nos investigations

du passé.

De nouvelles perspectives, des faits nouveaux justifient cette exigence. Il faut considérer le passé avec des yeux neufs. Les débuts de notre civilisation, les origines de maintes religions ont pu être différents de ce que nous supposions jusqu'à présent.

Des connaissances nouvelles en matière de systèmes solaires, l'exploration de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, le progrès fantastique de la médecine, de la biologie, de la géologie, les premiers vols spatiaux, tout cela a radicalement transformé en moins de cinquante ans l'image que nous nous faisons du monde.

Nous savons fabriquer aujourd'hui des matières qui résistent aux températures les plus extrêmes. Nous savons que la conquête de l'espace n'est pas une utopie. Nous avons assisté au prodige de la télévision en couleur. Nous savons mesurer la vitesse de la lumière et supputer avec précision les conséquences de la théorie de la relativité. Ne devrions-nous pas pressentir que nous ne sommes pas les seuls êtres intelligents qui peuplent l'univers ? Ne devinons-nous pas que des intelligences inconnues de nous possédaient, il y a 10 000 ans déjà, les connaissances que nous possédons aujourd'hui ?

De nouveaux modes de pensée appellent de nouveaux critères d'investigation. À l'avenir, l'archéologie ne pourra plus se contenter d'organiser des fouilles, de collecter puis de ranger des objets dans un ordre donné. D'autres sciences devront venir à la rescousse, faute de quoi elle ne parviendra jamais à nous proposer une image fidèle du passé.

Entrons donc de plain pied et sans fausse pudeur dans le monde de l'in vraisemblable. Tâchons de prendre possession de l'héritage que nous laissèrent les « dieux » qui séjournèrent parmi nous.

Au début du XVIIIe siècle on trouva à Istanbul dans le palais Topkapi, des cartes géographiques qui avaient appartenu à l'amiral Piri Reis, officier de la marine turque. Ce même Piri Reis, qui disait les avoir rapportées d'Orient, possédait deux atlas, aujourd'hui exposés à la bibliothèque d'État de Berlin, qui comportaient des cartes très précises du bassin méditerranéen et des régions environnant la mer Morte.

Tous ces documents furent confiés pour examen au cartographe américain Arlington H. Mallery qui constata, non sans surprise, que les cartes donnaient toutes les indications désirables mais que ces indications figuraient à des endroits inadéquats. Incapable de résoudre cette énigme, Mallery appela à

la rescousse son collègue Walters, des services hydrographiques de la marine US. Les deux hommes mirent au point une grille de lecture et transposèrent les cartes sur un globe moderne. Découverte sensationnelle : les cartes étaient parfaitement exactes. Et elles reproduisaient avec précision non seulement le bassin méditerranéen et la mer Morte, mais aussi les côtes de l'Amérique du Nord et du Sud ainsi que les contours de l'Antarctique. Enfin – chose plus surprenante encore – elles comportaient les indications topographiques les plus variées : chaînes de montagnes, sommets, îles, plaines, hauts plateaux y étaient consignés avec la plus extrême précision.

En 1957, les cartes de Piri Reis furent confiées au Père Jésuite Lineham, directeur de l'Observatoire de Weston et chef des services de cartographie de la marine US. Le Père Lineham ne put que confirmer l'exactitude des documents. Même les indications relatives à des régions qui aujourd'hui encore ne sont pas parfaitement connues, se révélèrent justes au fur et à mesure qu'il est possible de les confronter à la réalité.

C'est en 1952 seulement que l'on découvrit de chaînes de montagne en plein Antarctique : or ces chaînes de montagne figurent sur les cartes de Piri Reis ! Les conclusions auxquelles sont parvenus, ai

terme de leurs récents travaux, le professeur Chai les H. Hapgood et le mathématicien Richard W. Strachan, sont parfaitement surprenantes. Force fut ces deux savants de constater, en comparant ces documents anciens à des photographies de la terre prise par des satellites, que les cartes originales dont ils avaient entre les mains les copies avaient dû être établies d'après des prises de vue effectuées à très haute altitude. Comment cela ?

L'objectif d'une caméra est braqué d'un vaisseau spatial, passant loin au-dessus du Caire, droit vers le bas. Après le développement, on s'aperçoit que la prise de vue reproduit avec exactitude ce qui se situe dans un périmètre d'environ 8 000 km sous l'objectif. À mesure que l'on s'éloigne de cette aire centrale, l'image des mers et des continents présente des distorsions de plus en plus importantes.

En raison de la forme sphérique de la terre, les continents situés hors de cette aire centrale glissent vers le « bas ». C'est ainsi que l'Amérique du Sud s'étire en longueur sur les cartes de Piri Reis.

Nos lointains ancêtres n'ont pas pu établir ces documents cartographiques : leur mise au point nécessitait des moyens techniques considérables. Mais alors, qui ?

Devons-nous nous contenter de la légende selon laquelle elles auraient été remises à un grand prêtre par un dieu ? Devons-nous tout simplement ignorer leur existence, détourner nos yeux d'un « prodige » qui met en question nos conceptions traditionnelles ? Ou bien devons-nous tirer franchement la conclusion qui semble s'imposer ; ces cartes du globe ont été réalisées à partir d'un avion volant à haute altitude, voire même à partir d'un vaisseau spatial ?

Les documents de l'amiral turc ne sont évidemment pas des originaux : ce sont des copies de copies. Il n'en reste pas moins que ceux qui ont réalisé ces cartes, voici des millénaires, se déplaçaient par voie aérienne et connaissaient la photographie.

Sans doute une telle affirmation a de quoi couper le souffle à l'homme de « bon sens ». Des cartes aériennes dessinées dans un lointain passé, allons donc ! Vous n'y pensez pas ! Il semble parfois que l'homme craigne de voir se lever le brouillard qui s'étend sur son passé. Il est si doux de dormir sur ses deux oreilles dans un lit d'idées reçues !

Non loin de la mer, sur les contreforts des Andes péruviennes, se dresse l'ancienne ville de Nazca. Des deux côtés du Palpatalès, sur 60 km de long et 2 km de large, court une bande de terrain plat semé de petites pierres semblables à des morceaux de fer rouillé.

Malgré l'absence totale de végétation, les habitants de Nazca qualifient cette région de pampa. Quand on survole cette « plaine », on constate qu'elle est sillonnée de lignes géométriques ; certaines sont parallèles, d'autres se croisent, d'autres encore cernent de vastes surfaces en forme de trapèze.

Selon l'archéologie traditionnelle, il s'agirait de routes incas...

Explication absurde ! De quelle utilité peuvent être des routes qui courent les unes à côté des autres ? Des routes qui se croisent çà et là ? Des routes qui commencent et s'arrêtent net aux extrémités d'un vaste terrain plat.

Comme dans d'autres régions, on trouve là des poteries et des céramiques nazca. Quoi de plus simple par conséquent que d'attribuer également à la civilisation nazca les lignes géométriques qui couvrent cette « pampa ».

Les fouilles effectuées en 1952 dans cette région n'ont pas donné les résultats qu'on pouvait espérer. Aucune certitude chronologique n'a pu être fondée sur l'étude des objets rassemblés au cours de ces travaux. Ce n'est que très récemment qu'on a entrepris un examen précis des lignes et figures géométriques qui la parcourent. Cet examen devait prouver que leur

agencement correspond à des critères astronomiques. Selon le professeur Alden Mason, spécialiste d'archéologie péruvienne, il s'agirait de vestiges d'une religion ancienne ou, peut-être, d'un calendrier.

Quant à nous, la plaine de Nazca, vue d'avion, nous fait songer irrésistiblement à un terrain d'aviation !

Idée folle, dira-t-on. Bien entendu, l'archéologie officielle rejette avec mépris l'hypothèse selon laquelle des voyageurs venus d'une autre planète auraient séjourné sur terre il y a très longtemps. L'homme sensé ne s'expose pas volontiers, en formulant une hypothèse audacieuse quoique plausible, au péril du ridicule. La recherche « scientifique » n'est possible que si son objet est cerné avec précision. Une fois cerné, on le polit, on le modèle tant et si bien qu'il finit – ô miracle ! – par prendre exactement place à l'endroit où la mosaïque présentait un vide gênant. L'archéologie classique n'admet pas, en effet, que les peuples pré-incaïques aient pu posséder une science topographique évoluée. Elle n'admet pas non plus qu'il y ait eu des avions dans un lointain passé.

Mais à quoi pouvaient bien servir les lignes de Nazca ? Ou bien elles ont été tracées à la dimension du terrain à partir d'un plan initial ou bien elles ont été réalisées selon des indications fournies par un avion. On ne peut prétendre avec certitude que la plaine de

Nazca ait jamais servi réellement de terrain d'atterrissage. On n'y retrouvera certainement pas de débris de fer car la plupart des métaux se corrodent en peu d'années, la pierre jamais. Est-il donc si absurde de supposer que ces lignes ont été tracées à l'usage des « dieux » : Atterrissez ici ! Tout a été fait comme « vous » nous l'avez ordonné ! Et quand bien même les constructeurs de ces voies géométriques n'auraient pas saisi le sens de leurs travaux, peut-être savaient-ils exactement ce dont les « dieux » avaient besoin pour atterrir.

De gigantesques dessins couvrent çà et là les parois des montagnes péruviennes. Ces dessins ont dû servir de repères à des véhicules aériens. Sinon, quelle autre utilité pouvaient-ils avoir ?

Parmi ces dessins, l'un des plus singuliers est celui qui a été gravé dans la baie de Pisco, sur la paroi de la falaise qui, à cet endroit, tombe à pic dans la mer. Ce motif de 250 mètres de haut, visible à 20 km au large de la côte, fait penser à un gigantesque trident ou à un énorme chandelier à trois branches. Une longue corde a été trouvée suspendue le long de la branche centrale. De quoi peut-il bien s'agir ? D'un pendule, peut-être ?

En présence de vestiges aussi énigmatiques, il faut reconnaître qu'on en est réduit aux conjectures. Leur signification se dérobe à l'investigation traditionnelle

ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse pas, grâce à quelque astucieux sophisme, trouver à les ranger proprement à la place qu'on leur aura réservée dans la mosaïque du passé tel que le conçoit l'archéologie traditionnelle. Cependant les questions subsistent malgré tout. Quelles raisons pouvaient avoir les peuples pré-incaïques de construire à Nazca des voies qui ne ressemblent à rien d'autre qu'à des pistes d'atterrissage ? Quels motifs pouvaient les pousser à graver sur la falaise rouge de Pisco, au sud de Lima, un signal de 250 m de haut ?

Ce sont là des ouvrages qui, en l'absence de machines et d'outils modernes, ont dû coûter des dizaines d'années d'efforts. Le gigantisme de ces travaux et les soins assidus nécessaires à leur réalisation ne se justifient que par la nécessité de mettre en place des signaux visibles à haute altitude et susceptibles de faciliter l'atterrissage d'êtres se déplaçant par voie aérienne.

L'interprétation des vestiges du passé ne peut plus être le fait du seul archéologue. Il est certain qu'une équipe de savants représentant des disciplines diverses serait mieux armée que l'archéologue isolé pour résoudre les énigmes que posent ces vestiges : confrontation de points de vue et dialogue donneraient lieu assurément à des résultats

surprenants. Malheureusement, il est à craindre que l'on persiste à négliger ce domaine. Y a-t-il eu des cosmonautes dans un passé reculé ? Voilà une question qui ne viendrait pas à l'esprit d'un homme de science digne de ce nom !

Mais, formulées ou non, les questions sont là, car elles ont la faculté de s'imposer, de rester présentes, comme en suspens dans l'air, et on ne s'en débarrasse qu'en leur faisant réponse. Or, de ces questions de mauvais aloi, il y en a légion. Que dirait-on d'un calendrier qui remonterait aux premiers âges de l'humanité et qui comporterait toutes les indications souhaitables sur les équinoxes, les saisons astronomiques, les positions horaires de la lune et les mouvements de cette dernière par rapport à la rotation de la terre ?

Question absurde ? Point du tout, car ce calendrier existe. Il a été trouvé dans la boue desséchée de Tiahuanaco. Découverte embarrassante : elle nous met en présence de faits incontestables et prouve malgré que nous en ayons – que ceux qui conçurent ce calendrier étaient parvenus à un niveau d'évolution technique au moins égal au nôtre.

Du reste, Tiahuanaco est un nid d'énigmes. La ville est bâtie à 4 000 mètres d'altitude dans une contrée difficile d'accès. Se serait-on jamais attendu à trouver

dans un lieu aussi reculé les vestiges d'une civilisation millénaire ? De Cuzco (Pérou) il faut une journée de voyage par train et par bateau pour atteindre la ville et les lieux de fouilles. Il s'agit d'un haut plateau d'aspect lunaire où la moindre activité physique est pénible : la pression atmosphérique y est réduite de moitié par rapport au niveau de la mer et l'air difficilement respirable en raison de sa faible teneur en oxygène. Néanmoins, une ville gigantesque se dressait autrefois à cet endroit.

On ne sait pas grand chose des origines de Tiahuanaco et les légendes parvenues jusqu'à nous ne contribuent guère à nous éclairer sur ce point. Mais peut-être faut-il s'en féliciter : Tiahuanaco au moins pose des problèmes qu'on ne résoudra pas à coups d'arguments éculés. La science ici se heurte aux brumes impénétrables du passé qui planent sur des ruines dont l'âge même demeure problématique.

Des blocs de grès de 100 tonnes surmontés de cubes de 60 tonnes superposés et alignés avec une extrême précision forment de grands quadrilatères retenus les uns aux autres par des pinces de cuivre : voilà une curiosité archéologique sans exemple. Tous les ouvrages en pierre sont exécutés à la perfection. Des blocs de 10 tonnes sont percés de trous de 2 m 50 de profondeur dont personne jusqu'ici n'a su expliquer

l'utilité. Les pavés, longs de 5 m et taillés d'un bloc dans la pierre, ne contribuent pas non plus à résoudre les énigmes dont Tiahuanaco foisonne. Dispersés comme des fétus de paille, sans doute par quelque terrible cataclysme, le sol recèle d'innombrables conduites d'eau en pierres de 2 m de long et de 0 m 50 de diamètre dont le « fini » laisse rêveur. Nos ancêtres de Tiahuanaco n'avaient-ils pas mieux à faire que de tailler à longueur d'année des conduites d'eau en comparaison desquelles les moules en béton qu'on fait aujourd'hui font figure de travaux de débutants ?

Dans une cour aujourd'hui restaurée, on a rassemblé des bustes en pierre. À les regarder de près, on constate qu'il s'agit d'un véritable rendez-vous des races les plus diverses : bouches aux lèvres fines ou au contraire charnues, nez droits ou épatés, visages aux traits délicats ou rudes. Certaines têtes sont coiffées de casques singuliers. Quel message dissimulent ces visages d'un autre temps ? Ces visages d'un autre monde ? Quel message que notre esprit borné, nos préjugés, nous empêchent de saisir ?

La porte du Soleil à Tiahuanaco est une des plus grandes merveilles archéologiques du continent sud-américain : c'est une sculpture de 3 m de haut sur 6 m de large taillée dans un seul bloc de pierre pesant plus de 10 tonnes et décorée sur trois rangs de 48 figurines

carrées flanquant un être qui représente un dieu volant.

Que nous apprend la légende sur la ville mystérieuse de Tiahuanaco ?

Elle parle d'un vaisseau doré qui descendit des étoiles ; à bord de ce vaisseau il y avait une femme nommée Orjana dont la mission était de fonder une race nouvelle. Les mains d'Orjana étaient palmées et ne comptaient que quatre doigts. Elle donna le jour sur terre à 70 enfants, puis regagna les étoiles. De fait, on trouve à Tiahuanaco, gravés ou taillés dans la pierre, des êtres qui n'ont que quatre doigts à chaque main. Ces figurines sont aussi anciennes que la ville elle-même.

Quel secret dissimule cette antique cité ? Quel message d'un autre monde recèlent ces hautes terres boliviennes ? Impénétrable demeure le mystère de sa naissance et de la ruine de cette civilisation. Certains archéologues n'hésitent pas cependant à affirmer, sans émettre la moindre réserve, que ce champ de ruines a 3 000 ans d'âge. Leurs conclusions reposent sur l'examen de quelques figurines d'argile trouvées à Tiahuanaco certes, mais qui, de toute évidence, datent d'une époque bien postérieure aux monolithes. C'est ainsi qu'on arrange la réalité : on recolle quelques débris, on appelle à la rescousse quelques notions

d'histoire des civilisations, on colle une étiquette sur l'objet ainsi reconstitué et le tour est joué ; il va se ranger, comme par enchantement, dans l'arsenal d'antiquités qui meuble un mode de représentation apparemment sans faille. Il est évidemment plus simple de procéder ainsi que de risquer l'hypothèse de techniques anciennes très élaborées ou celle, plus hardie encore, de visiteurs venus d'autres planètes. Surtout ne pas se compliquer l'existence !

Mais n'oublions pas Sacsayhuanan ! Non pas les fortifications incas situées juste au-dessus de l'actuel Guzco et ses blocs monolithiques de 100 tonnes, non pas les murailles en terrasses, hautes de 18 mètres et longues de 500 mètres qui font la joie des touristes chasseurs d'images, mais le Sacsayhuanan inconnu, situé à un kilomètre à peine des célèbres enceintes fortifiées.

Les ressources de notre imagination ne suffisent pas à expliquer comment nos ancêtres ont pu extraire d'une carrière des blocs de pierre pesant plus de 100 tonnes, comment ils ont pu les transporter en un lieu éloigné et s'en servir comme matériau de construction. Cette même imagination, pourtant fouettée par les récentes conquêtes de la science, reste impuissante devant un bloc de pierre qui pèse non point 100 tonnes, mais quelque 20 000 tonnes. À quelques

centaines de mètres des fortifications de Sacsayhuanan, dans un cratère qui s'ouvre dans le flanc de la montagne, gît un bloc de pierre de la taille d'une maison de quatre étages. Les artisans de l'époque ont mis tous leurs soins à y tailler des escaliers bordés de rampes, à le décorer de spirales et de trous. Est-ce ailler trop loin que d'affirmer que les Incas n'ont pas taillé ce bloc pour occuper leurs loisirs, mais que ce gigantesque travail a été exécuté dans un but précis, quoique inexplicé ? Ce qui rend plus problématique encore la solution de l'énigme, c'est que le bloc repose tête en bas dans le cratère, c'est-à-dire que les escaliers provenant du sommet du bloc courent de haut en bas ; les trous, comme de petits cratères creusés par la chute de grenades, s'enfoncent dans toutes les directions ; des renforcements singuliers, dont la forme fait penser à des sièges, donnent dans le vide. Comment croire que des mains d'hommes, des forces humaines ont pu extraire ce bloc, le transporter et le tailler ? Quelle force a pu le renverser ?

Quelles forces titanesques ont été à l'œuvre ici ? Et dans quel but ?

Encore sous le coup de l'étonnement que suscite la vision de ce monstre de pierre, on trouve à 300 mètres de là, des roches vitrifiées. Seule la fusion de la pierre à

très haute température permet normalement d'obtenir des vitrifications de cette sorte. Au voyageur interdit, on déclare tout net, en guise d'explication, que la pierre a été poncée à cet endroit par la fonte du glacier. Explication absurde ! Comme toute masse qui fond, un glacier glisse et s'écoule dans une seule et même direction. On est en droit de penser qu'à l'époque où ces vitrifications ont eu lieu, les vertus de la matière étaient les mêmes qu'aujourd'hui. On ne voit pas, en tout cas, pourquoi un glacier d'une superficie approximative de 15 000 m² se serait écoulé dans six directions différentes !

Sacsayhuanan et Tiahuanaco recèlent une foule d'énigmes archéologiques. On a tenté de les résoudre en proposant des explications aussi superficielles que peu convaincantes. Du reste, on trouve des roches vitrifiées du type de celles de Sacsayhuanan dans le désert de Gobi et aux abords de certains sites archéologiques irakiens. Comment se fait-il qu'on n'ait jamais songé à faire le rapprochement, pourtant évident, entre ces vitrifications et celles qui ont été observées dans le désert du Nevada à la suite d'explosions atomiques expérimentales ?

Que tente-t-on de décisif pour résoudre réellement les énigmes du passé ? À Tiahuanaco il y a de nombreuses collines dont les « toits » absolument

plats couvrent des surfaces de 4 000 m² et où pousse une végétation qu'on qualifierait volontiers de peu naturelle. Selon toute vraisemblance, ces collines dissimulent des édifices. Pas la moindre galerie n'a été creusée, jusqu'à ce jour, à travers cette chaîne de collines, pas la moindre pelle n'a tenté de se frayer un chemin jusqu'à ce mystère. Certes, il y a peu d'argent, mais le voyageur rencontre çà et là des soldats, des officiers, qui de toute évidence ne savent pas comment tuer le temps. Pourquoi ne pas confier à une compagnie de soldats le soin de procéder en ces lieux, sous la direction d'un spécialiste, à des fouilles méthodiques ?

De l'argent, on en dépense un peu partout, sans compter, aux fins les plus diverses ! Une recherche entièrement orientée vers le futur s'impose de toute urgence. Aussi longtemps que nous n'irons pas réellement à la découverte du passé, nous négligerons un des facteurs essentiels de notre avenir : le passé en effet, peut nous aider à progresser sur la voie de certaines techniques qui, sans même que nous nous en doutions, ont pu être pratiquées à la perfection par de lointains ancêtres.

On ne peut qu'être surpris du maigre intérêt que la science moderne manifeste à l'égard de notre passé. Aucun savant n'a jamais été chargé de se rendre, muni

d'appareils perfectionnés, à Tiahuanaco, à Sacsayhuanan, dans le désert de Gobi, à Sodome ou à Gomorrhe, pour y entreprendre une analyse approfondie des radiations. Les textes en caractères cunéiformes et les tablettes d'Ur, les livres les plus anciens de l'humanité, parlent tous, sans exception, de « dieux », qui se déplaçaient à travers les airs dans des barques, de « dieux » possesseurs d'armes terribles qui descendirent des étoiles puis regagnèrent les étoiles. Pourquoi n'allons-nous pas à la recherche de ces « dieux » antiques ? Nos astronomes envoient des signaux dans l'univers et tentent de recevoir des signaux d'intelligences extra-terrestres. Mais pourquoi ne pas chercher d'abord ou simultanément, sur cette terre qui s'étend à portée de la main, la trace de ces intelligences ? Nous ne sommes pas des aveugles tâtonnant dans les ténèbres : ces traces existent et qui plus est, elles sont parfaitement visibles.

2 300 ans environ avant ce que nous nommons « l'histoire » les Sumériens commencèrent à relater le passé de leur glorieuse civilisation. Nous ignorons aujourd'hui encore d'où ce peuple était originaire. Ce que nous savons, c'est qu'avec les Sumériens, une civilisation supérieure vint imposer sa loi à des peuples sémites encore à moitié barbares. Nous savons aussi qu'ils rencontraient leurs dieux au

sommet des montagnes et qu'ils construisaient des montagnes artificielles quand il n'y en avait pas de naturelles aux abords de leurs villes. Leur astronomie était incroyablement développée : les calculs des périodes de la lune effectués dans leurs observatoires ne diffèrent d'avec les nôtres que de 4/10 de seconde. Hormis l'épopée fabuleuse de Gilgamesch dont nous aurons l'occasion de parler, ils ont laissé de leur passage cette trace sensationnelle découverte sur la colline de Kujundschik où s'élevait autrefois Ninive : un calcul dont le résultat en unités actuelles s'élève à 195 955 200 000 000. Un nombre comptant quinze chiffres ! Les pères de notre civilisation occidentale, les anciens Grecs si souvent cités, étudiés avec tant de soins, parvinrent à l'apogée de leur savoir au nombre 10 000. Au-delà, c'était « l'infini »...

Les inscriptions cunéiformes nous apprennent que les Sumériens atteignaient un âge fantastique. C'est ainsi que le règne des dix premiers rois de Sumer couvre au total une période de 456 000 ans. Quant aux rois dont le règne sera essentiellement consacré à réparer les dégâts causés par le déluge, leur longévité sera moindre : leur règne s'étend néanmoins sur 24510 ans 3 mois 3 jours et demi.

Les noms des souverains successifs, nous les connaissons grâce aux inscriptions et aux médailles ; il

n'en reste pas moins que de telles durées dépassent notre entendement.

Mais qu'en serait-il si nous nous débarrassions de nos œillères, si nous décidions d'approcher enfin le passé avec un regard neuf ?

Hypothèse : il y a des millénaires, des astronautes étrangers ont atterri dans la région de Sumer. Ils ont jeté les fondements de la civilisation et de la culture sumériennes puis ont regagné leur planète. Poussés par la curiosité, ils sont revenus tous les 100 ans observer les fruits portés par leur enseignement.

Les progrès réalisés sur les lieux de leur premier séjour, ils ont pu en suivre le cours sans difficulté pendant 500 ans. En effet, la théorie de la relativité nous apprend qu'au cours des aller et retour effectués dans un vaisseau spatial se déplaçant à une vitesse à peine inférieure à celle de la lumière, les astronautes n'ont vieilli, en fait, que de 40 ans. Pendant des dizaines d'années les Sumériens pouvaient donc bâtir des tours, des pyramides, des maisons confortables ; ils pouvaient invoquer leurs dieux en attendant leur retour ; cent ans pouvaient s'écouler et les dieux revenaient effectivement.

« Puis ce fut le déluge et, après le déluge, les rois descendirent du ciel une autre fois », dit une

inscription cunéiforme de Sumer.

La mythologie de Sumer, certaines tablettes accadiques aussi nous apprennent comment les Sumériens imaginaient leurs dieux et comment ils les représentaient. Les « dieux » de Sumer n'ont pas forme humaine. Leur représentation est d'ordre symbolique et l'un des symboles divins majeurs est l'étoile. Sur *les gravures accadiques*, les étoiles sont dessinées comme nous les dessinerions aujourd'hui. Chose singulière, des planètes de taille variable gravitent autour de ces étoiles. Les techniques d'observation des Sumériens étaient pourtant moins élaborées que les nôtres : comment savaient-ils alors qu'une étoile fixe a des planètes ? Il y a des esquisses représentant des personnages coiffés d'une étoile, d'autres, des êtres chevauchant à travers les airs assis sur des boules ailées.

L'héritage archéologique de Sumer a quelque chose de fascinant pour peu qu'on le considère sous un jour « cosmique ». Voici quelques curiosités archéologiques de la région de Sumer :

À Geoy Tepe, des dessins de spirales exécutés il y a 6 000 ans ! Il n'y a pas d'autre exemple de dessins de cette sorte remontant à une époque aussi lointaine.

À Gar Kobeh, une exploitation de silex dont on

évalue l'âge à 40 000 ans.

À Baradostian, des exploitations semblables ont été estimées âgées de 30 000 ans.

À Tepe Asiat, des figurines, des tombeaux, des outils de pierre : on estime leur âge à 13 000 ans. On a trouvé dans ce même lieu des excréments fossilisés qui ne sont sans doute pas d'origine humaine.

À Karim Schahir, des outils divers en pierre.

À Barda Balka, des haches en pierre et des outils.

Dans la grotte de Schandiar, des squelettes d'hommes adultes et un squelette d'enfant. On leur attribue un âge approximatif de 45 000 ans (méthode du C 14).

Les éléments de cette liste que l'on pourrait, du reste, allonger à l'infini, concourent à prouver que la région de Sumer était habitée il y a quelque 40 000 ans par des hommes très primitifs. C'est dans ce contexte géographique et humain que les Sumériens font irruption, d'un seul coup, on ne sait comment ni pourquoi, avec leur astronomie, leur culture et leurs techniques évoluées.

Sans doute, toute considération relative au séjour sur terre, dans le passé, de créatures venues d'autres planètes, peut paraître spéculation gratuite. Il n'est

cependant pas aberrant de penser que des « dieux » venus d'ailleurs ont rassemblé autour d'eux les hommes primitifs qui peuplaient la région de Sumer et leur ont transmis une partie de leurs connaissances. Les figurines et statuettes exposées dans les vitrines de nos musées éveillent aujourd'hui l'impression d'un mélange de races : yeux exorbités, fronts bombés, lèvres fines et, très souvent, nez longs et droits, bref, des physionomies qui cadrent très mal avec nos représentations de l'homme primitif.

Des visiteurs venus d'un autre monde dans un lointain passé ?

On a trouvé au Liban des fragments de roches vitrifiées ou tectites. Selon les analyses effectuées par un savant américain, le D^r Stair, il s'agit d'isotopes radioactifs d'aluminium.

En Égypte et en Irak, on a découvert des lentilles de cristal taillé : seul l'oxyde de césium obtenu par voie électrochimique permet de réaliser de telles lentilles.

Il existe à Heluan un morceau d'étoffe dont le tissage est d'une finesse et d'une délicatesse telles que si l'on voulait le reproduire aujourd'hui, il faudrait mettre à contribution les plus perfectionnées de nos

industries textiles.

Le musée de Bagdad expose des piles électriques fonctionnant selon le principe galvanique.

On peut observer dans ce même musée des éléments électriques munis d'électrodes de cuivre ainsi qu'un électrolyte inconnu.

La section d'égyptologie de l'université de Londres possède un os très ancien amputé à 10 cm au-dessus du poignet droit d'une section franche et droite conforme aux normes de la chirurgie moderne.

Dans les montagnes du Kohistan, il existe une gravure rupestre indiquant les positions exactes de certains astres. Cette gravure a plus de 10000 ans. Vénus et la Terre y sont représentées reliées par un faisceau de lignes.

Sur les hauts plateaux péruviens, on a retrouvé des bijoux de platine.

À Chou-Chou en Chine, on a découvert dans une tombe, les débris d'une ceinture dont certains éléments étaient en aluminium.

À Delhi il existe un pilier de fer ne contenant ni soufre ni phosphore. Ce pilier ne présente pas la moindre trace de rouille et résiste depuis des

millénaires aux intempéries.

De telles « aberrations » archéologiques n'ont-elles pas de quoi exciter notre curiosité ? Par quels moyens, en vertu de quelles intuitions, des êtres primitifs, vivant dans des grottes, ont-ils pu parvenir à tracer des cartes célestes déterminant la position exacte de certains astres ? De quel atelier de précision proviennent ces lentilles de cristal ? Comment a-t-on pu fondre et modeler le platine alors que la fusion de ce métal intervient à partir de 1 800 degrés seulement ? Et comment a-t-on obtenu de l'aluminium ? Chacun sait que ce métal est tiré de la bauxite moyennant des procédés fort complexes.

Voilà des questions troublantes. Est-ce une raison suffisante pour ne pas les poser ? Dans la mesure où l'on refuse d'admettre que des civilisations plus évoluées que la nôtre ont pu exister dans le passé, que l'humanité a pu être maîtresse, voici longtemps, de techniques aussi élaborées que les nôtres, il faut bien faire intervenir l'hypothèse d'un séjour sur terre de cosmonautes venus d'une autre planète.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas l'archéologie traditionnelle qui permettra de lever les points d'interrogation.

Nous attendons avec impatience que soit engagée

une année « d'archéologie utopiste » où physiciens, chimistes, géologues, métallurgistes et spécialistes de toutes les sciences afférentes à ces disciplines se pencheraient, avec les archéologues, sur cette seule et unique question : des cosmonautes ont-ils rendu visite à nos ancêtres ?

Le métallurgiste saura expliquer à l'archéologue quelles techniques complexes requiert la fabrication d'aluminium. Le physicien sera capable de reconnaître au premier coup d'œil, dans telle gravure rupestre, une formule dont le profane ne devinait même pas la présence. Peut-être le chimiste confirmera-t-il que tel obélisque a effectivement été extrait d'une carrière au moyen d'acides inconnus. Quant au géologue, peut-être nous fournira-t-il enfin quelques éclaircissements relatifs à certains dépôts remontant à l'ère glaciaire. Il va de soi que des spécialistes de la plongée sous-marine confirmeront ou infirmeront l'hypothèse d'une explosion atomique sur Sodome et Gomorrhe, en allant à la recherche de traces radioactives sous la surface de la mer Morte.

Pourquoi l'accès aux bibliothèques les plus anciennes du monde est-il aussi jalousement gardé ? De quoi a-t-on peur au fait ? Craindrait-on que soit exhumée une vérité millénaire ?

Le progrès est un phénomène irréversible. Les

Égyptiens ont tenu pendant 4 000 ans leurs « dieux » pour des êtres réels. Au Moyen Age encore, sous la pression d'une conception magique de l'univers, on brûlait les sorcières. Les anciens Grecs lisaient l'avenir dans d'estomac des oies et les éternels « attardés » raisonnent aujourd'hui encore selon les critères étroits d'un nationalisme cocardier. Mais leur mode de pensée est dépassé par les faits comme le sont les superstitions de nos ancêtres grecs.

Nous avons commis, dans le passé, nombre d'erreurs et il nous appartient de les reconnaître. L'orgueil affiché par ceux qui « savent » n'est que fatuité cousue de fil blanc et l'illusion continue de régner autour du tapis vert selon laquelle un individu « sérieux » ne saurait se pencher sur un fait hypothétique.

Cela dit, nous avons la tâche plus facile que nos prédécesseurs. Hier encore, celui qui exprimait une pensée nouvelle était victime de la curie et des docteurs. On ne risque plus, aujourd'hui, d'être excommunié ou de finir sur un bûcher. Les méthodes ont changé : plus discrètes, elles n'en ralentissent cependant pas moins le cours du progrès. Sans bruit et sans fureur, on assassine, selon l'expression américaine, à coup de « killer phrases » bien assénées, les hypothèses ou les idées jugées par trop

audacieuses. Les arguments sont nombreux : Cette idée n'est pas conforme aux théories admises ! (Argument de poids.)

Ce n'est pas une vue classique des choses ! (En impose par sa sagesse.)

C'est une conception trop radicale ! (Effet assuré sur les esprits soucieux de préserver la tradition.)

Jamais les universités ne marcheront ! (Toujours très convaincant.)

D'autres avant nous se sont engagés sur cette voie ! (Et alors ! qu'est-ce que cela prouve ?)

C'est insensé ! (Justement !)

C'est contraire à la religion ! (Qu'ajouter à cela ?)

Cela n'a pas été démontré jusqu'ici ! (*Quod erat demonstrandum* !)

« Le simple bon sens nous interdit de penser, s'écriait, il y a 500 ans, un savant devant un tribunal, que la terre puisse avoir la forme d'une sphère, car les gens qui se déplacent sur la moitié inférieure de la sphère tomberaient dans le vide. » (!)

Et un autre ajoutait : « Il n'est pas écrit dans la Bible que la terre tourne autour du soleil. Cette affirmation ne peut donc être qu'une invention du

diable. » (!)

Les idées réellement neuves, celles qui bouleversent les conceptions admises, se sont toujours heurtées à un mur de stupidité. Au seuil du XXI^e siècle, l'intelligence de l'homme devrait s'accommoder plus aisément de réalités fantastiques. Elle devrait avoir hâte de s'affranchir de certaines notions et de préceptes caducs dont elle demeure tributaire. Qu'un escadron de prix Nobel vienne à tenter d'endiguer le flot de l'esprit nouveau et le monde auquel cet esprit doit donner naissance devra être conquis de force au nom de la vérité, au nom de la réalité, contre le gré des obscurantistes. Celui qui, il y a vingt ans, parlait de satellites devant une assemblée de savants, commettait une sorte de suicide académique. Vingt ans ont passé et aujourd'hui des satellites artificiels tournent autour du soleil et photographient Mars ; d'autres se sont posés sur la lune et sur Vénus et nous ont transmis d'excellentes photos de ces mondes lointains.

Réalisées au cours du printemps 1965, les premières photographies de la planète Mars nous ont été transmises avec une puissance de 0,000.000.000.000.000.01 watts, c'est-à-dire quasiment nulle.

Incroyable ! dira-t-on. Mais cela ne prouve-t-il pas

que la réalité dépasse ce que l'imagination peut admettre. Rien n'est impossible. Le mot « impossible » devrait être banni du vocabulaire du savant d'aujourd'hui. La réalité aveuglera demain celui qui refuse de la regarder en face dès maintenant.

Tenons-nous-en donc à l'hypothèse selon laquelle des astronautes venus d'autres mondes ont rendu visite à la terre il y a des millénaires. Pour nos innocents et primitifs ancêtres, les astronautes étaient des « dieux ». Quant aux visiteurs, il ne leur restait qu'à accepter d'être l'objet de cette idolâtrie, situation singulière à laquelle nos cosmonautes modernes pourraient bien être confrontés un jour prochain.

Certaines régions de la terre sont aujourd'hui encore peuplées de primitifs pour qui un pistolet-mitrailleur est une arme diabolique et un avion à réaction, un véhicule conduit par des êtres surnaturels. Et cette voix qui leur parle à la radio, ils la tiennent pour *la* voix d'un dieu. Ces survivants d'un autre âge, à l'instar de leurs ancêtres, traduisent sous forme de légendes qu'ils transmettront à leurs descendants, les impressions extraordinaires que leur procure le spectacle de certaines réalisations techniques qui nous paraissent, à nous, parfaitement banales. À l'instar de leurs ancêtres, ils gravent dans le roc et sur les parois des grottes l'image des dieux qui

descendent du ciel dans leurs merveilleuses machines volantes. Et c'est chez ces primitifs que nous trouvons aujourd'hui conservées les images les plus précieuses de notre passé.

Les peintures rupestres du Kohistan, de France, d'Amérique du Nord, de Rhodésie du Sud, du Sahara, du Pérou, du Chili se situent dans la ligne de notre hypothèse. Henri Lhote a découvert dans le Tassili (Sahara) quelques centaines de parois couvertes de formes animales et humaines. Parmi les personnages représentés certains portent de singulières barres auxquelles sont fixés des coffrets carrés dont la nature demeure mystérieuse, d'autres sont revêtus de sortes de tenues de plongée sous-marine. L'habillement du grand dieu Mars – c'est ainsi que Lhote a baptisé ce dessin de 6 m de haut – évoque irrésistiblement une combinaison de cosmonaute ou une tenue de plongée. Ses épaules puissantes supportent la base d'un casque muni d'ouvertures à hauteur du nez et de la bouche et qui s'articule sur le corps. On attribuerait volontiers à un hasard de la fantaisie créatrice de l'artiste primitif la ressemblance de cette silhouette avec celle d'un cosmonaute actuel si le grand dieu Mars était le seul personnage de ce type. Mais ce n'est pas le cas : les fresques du Tassili représentent plusieurs personnages équipés de la même manière et on

retrouve des silhouettes analogues dans certaines peintures rupestres découvertes aux États-Unis (Californie). Quant à dire que ces personnages sont des copies malhabiles d'individus réels, quant à attribuer par conséquent au talent très approximatif de l'artiste leur silhouette lourdaude, c'est un argument sans poids, puisqu'on trouve au Tassili comme ailleurs des portraits d'hommes et de bêtes à cornes exécutés à la perfection. Les artistes primitifs étaient parfaitement capables de reproduire avec exactitude la réalité à laquelle ils étaient confrontés. À Inyo County (Californie), dans une grotte revêtue de peintures, on peut voir une figure géométrique qui évoque immédiatement la forme d'une règle à calcul. Pour l'archéologie, il s'agit de la représentation symbolique d'un dieu...

Un vase en céramique trouvé en Iran (Siyalk) est décoré d'un animal de race inconnue dont la tête est surmontée de deux gigantesques cornes toutes droites. Pourquoi pas ? Cependant les deux cornes sont flanquées à droite et à gauche de cinq spirales. Si l'on voulait représenter deux barres munies de gros isolateurs en céramique, c'est à peu près comme cela qu'on les dessinerait. Qu'en pense l'archéologie traditionnelle ? Très simple : il s'agit une fois encore de la représentation d'un dieu. Les dieux ont bon dos.

Que la signification d'un objet ou d'un dessin ne soit pas claire, et on lui attribue un caractère sacré : il s'agit d'un dieu ou d'un symbole divin. La moindre figure, le moindre objet recollé morceau par morceau, sont

assimilés sans coup férir à quelque religion ancienne. Et s'il est impossible de coller sur tel objet l'étiquette de telle religion connue, qu'à cela ne tienne, on en invente une de toutes pièces dont personne jusqu'alors n'avait entendu parler, en deux temps trois mouvements, comme le prestidigitateur qui tire un lapin de son chapeau.

Et si les fresques du Tassili, des États-Unis ou de France reproduisaient effectivement ce que l'artiste avait sous les yeux ? Et si les barres munies de spirales représentaient effectivement des antennes, telles que le primitif les avait observées chez les « dieux » ? Le « sauvage » qui fait montre de suffisamment de talent pour exécuter des fresques murales est moins « sauvage » qu'on ne le pense. La Dame blanche de Brandberg, peinture rupestre découverte en Afrique du Sud, ressemble à s'y méprendre à une femme du XXe siècle : pull-over à manches courtes, pantalons collants, gants et chaussons. La dame n'est pas seule : derrière elle se tient un homme maigre tenant à la main une curieuse barre munie de pointes et coiffé d'un casque à visière d'un dessin très complexe. On

jurerait qu'il s'agit d'une peinture moderne et pourtant elle date de la préhistoire.

Les peintures rupestres de Suède et de Norvège représentent toutes des dieux revêtus d'un même uniforme et affublés de têtes indéfinissables. Il s'agit, disent les archéologues, de têtes d'animaux. Commentaire absurde : on n'idolâtre pas un « dieu » auquel, par ailleurs, on donne la chasse et dont on se repaît. Du reste, ces « animaux » aussi portaient antennes et se déplaçaient, si l'on en croit les peintures, dans des navires ailés.

Dans le Val Camonica (Brescia, Italie), on retrouve les mêmes personnages revêtus de lourdes combinaisons et portant, cette fois, des « cornes ». On n'ira pas prétendre que les hommes des cavernes italiennes et ceux d'Amérique du Nord ou de Suède, du Sahara ou d'Espagne (Ciudad Real) se rendaient visite les uns aux autres afin de confronter leurs talents respectifs !

Reste donc à répondre à cette embarrassante question : comment se fait-il que les primitifs aient tous représenté dans leurs œuvres, indépendamment les uns des autres, les mêmes êtres revêtus des mêmes lourds vêtements et portant antennes à la main ou sur la tête ?

Si on ne rencontrait ces singuliers personnages que dans une seule région du monde, la question ne vaudrait même pas la peine d'être posée. Mais on en trouve un peu partout.

Dès que l'on considère le passé de ce point de vue particulier, dès qu'on le charge de toutes les données dont notre siècle de techniques hautement évoluées se nourrit, les ténèbres se font moins impénétrables. L'étude de certains livres sacrés et immémoriaux contribuera à étayer notre hypothèse et à la rendre si plausible, que l'archéologie et toute recherche orientée vers l'étude du passé ne pourront bientôt plus se dérober aux questions capitales qu'elle soulève.

4

La Bible a raison. Dieu était-il tributaire du temps ? L'arche d'alliance de Moïse était chargée de courant. Véhicules tout terrain pour les « dieux » du désert. Le déluge était au programme.

Pourquoi les « dieux » étaient à la recherche de certains métaux.

La Bible est pleine d'énigmes et de contradictions. C'est ainsi que la Genèse décrit parfaitement la formation géologique de la terre.

Mais d'où le chroniqueur tenait-il que les minéraux précèdent les végétaux et les végétaux les animaux ?

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (Moïse, livre I). Pourquoi Dieu parle-t-il au pluriel ? Pourquoi dit-il à « notre » et pas à « mon » image ? On est en droit de penser que le « seul » Dieu parle de lui au singulier et non au pluriel.

« Quand les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et qu'il leur fut né des filles, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et firent parmi elles leur choix pour les épouser » (Moïse, livre I, 6,1 et 2).

Quels sont ces fils de Dieu qui prennent pour femmes les filles des hommes ? Israël n'avait qu'un Dieu. D'où viennent ces fils de Dieu ?

« En ce temps-là, les géants vivaient sur la terre, et aussi dans la suite, lorsque les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants, ce sont là les héros, si fameux, des temps anciens. » (Moïse, I, 6,4) Les voici qui surgissent à nouveau, ces fils de Dieu qui vivent parmi les hommes. Et voici qu'il est également question de géants, de ces

géants, on en parle dans les mythologies de l'Est et de l'Ouest, dans les légendes de Tiahuanaco et dans les épopées esquimaudes. Les géants hantent presque tous les livres anciens. Ils doivent donc avoir existé. De quelle espèce étaient donc ces êtres ? S'agit-il de nos ancêtres ? Ce sont peut-être eux qui bâtirent ces gigantesques édifices en entassant, comme en se jouant, de formidables monolithes ? Ou bien s'agit-il de cosmonautes venus d'une autre planète ? Une chose est certaine : la Bible parle de « géants » et les qualifie de « fils de Dieu » vivant parmi les hommes et s'accouplant aux filles des hommes.

Moïse nous fait (Livre I, 19,1) un récit circonstancié de la catastrophe de Sodome et Gomorrhe. Pour qui veut bien y associer son expérience d'homme du XXe siècle, ce récit ne laisse guère subsister de doute sur la nature de la catastrophe.

Deux anges arrivent à Sodome, un soir, alors que Loth est assis aux portes de la ville. De toute évidence, Loth attendait ces « anges » qui d'ailleurs se révèlent bientôt être des hommes. Loth, en effet, les reconnaît et les invite à passer la nuit dans sa maison. Les débauchés de la ville, raconte la Bible, souhaitent alors « faire connaissance » avec les étrangers et menacent d'employer la force si Loth refuse de souscrire à leur désir. Les étrangers, d'un simple geste, les aveuglent

et les clouent sur place. Le calme rétabli, ils engagent Loth (Livre I, 19,2 à 14) à quitter la ville au plus vite avec sa femme, ses filles et ses gendres : la ville, lui apprennent-ils, va être détruite incessamment. Loth en informe ses gendres mais ceux-ci croient à une mauvaise plaisanterie de leur beau-père et refusent de partir. Mais revenons au texte de Moïse :

« Au lever du jour, les anges pressèrent Loth en lui disant : « Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles qui sont chez toi, afin de ne pas périr dans le châtement de la ville. » Comme il tardait, ces anges le saisirent par la main, lui, sa femme et ses deux filles, parce que le Seigneur voulait les épargner, et l'entraînèrent hors de la ville. Lorsqu'ils les eurent fait sortir, l'un des anges dit : « Sauve-toi si tu veux garder la vie. Ne regarde pas en arrière, ne t'arrête nulle part dans la plaine ; fuis vers la montagne, sinon tu périras... Hâte-toi de t'y réfugier, car je ne puis rien faire avant que tu n'y sois arrivé. »

Il ne fait aucun doute, si l'on en juge par le récit de Moïse, que les deux étrangers disposaient d'un pouvoir inconnu des habitants de la ville. La manière dont ils pressent Loth de quitter les lieux, prête, elle aussi, à réflexion. Lorsqu'ils voient que Loth hésite, ils l'empoignent et le traînent hors de la ville. Il semble bien qu'on en soit à quelques minutes près. Que Loth

se réfugie dans la montagne et surtout qu'il ne se retourne pas au cours de sa fuite. Loth cependant tergiverse : « Mais je ne puis me sauver à la montagne car le fléau m'atteindrait auparavant et je périrais... »

Il se laisse finalement convaincre quand les anges lui apprennent qu'ils ne peuvent rien pour lui s'il refuse d'exécuter immédiatement leurs ordres.

Mais qu'arriva-t-il donc à Sodome ? On a peine à croire que le Tout-Puissant soit lié par un quelconque horaire. Pourquoi les anges font-ils montre d'une telle hâte ? La destruction de la ville était-elle prévue à la minute près par quelque puissance mystérieuse ? Peut-être le compte à rebours avait-il commencé et les anges étaient-ils au courant ? Dans ce cas évidemment, impossible de retarder l'échéance. Ne pouvait-on assurer d'une manière plus simple le salut de Loth et de sa famille ? Pourquoi fallait-il absolument qu'elle gagne la montagne ? Et pourquoi interdire aux fuyards de se retourner ?

Nous savons, depuis les explosions nucléaires d'Hiroshima et de Nagasaki, quelles sortes de dommages la bombe atomique suscite. Nous savons que les êtres vivants exposés aux radiations consécutives à l'explosion, périssent ou sont frappés d'incurables maladies. Admettons pour l'instant que Sodome et Gomorrhe aient été anéanties par une

explosion nucléaire. Peut-être les « anges » voulaient-ils se débarrasser de matériel fissile dangereux et anéantir du même coup avec certitude une population qu'ils avaient en aversion. Les « anges », en tout cas, savaient exactement à quel moment la catastrophe interviendrait. Pour en réchapper, il n'y avait qu'un moyen : se réfugier comme Loth et sa famille dans la montagne, à plusieurs kilomètres du centre de l'explosion. Les parois rocheuses absorbent les radiations les plus dangereuses. La femme de Loth, on s'en souvient, se retourne et regarde droit dans le champignon atomique. Quoi d'étonnant si elle meurt sur le coup ? « Alors le Seigneur fit tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu... »

Et le récit de Moïse (Livre I, 19,7 à 28) prend fin ainsi : « Abraham s'était levé de bon matin et se rendit à l'endroit où il s'était tenu en présence du Seigneur. Tournant les yeux du côté de Sodome et Gomorrhe et sur toute l'étendue de la plaine, il vit monter de la terre une fumée semblable à la fumée d'une fournaise. »

Nous avons beau respecter la foi de nos pères, il ne nous est pas possible d'être aussi crédules qu'eux. Nous ne pouvons plus magnifier un Dieu omniscient, tout-puissant, omniprésent sur lequel le temps n'a pas prise et qui, cependant, n'est pas maître de l'avenir.

Dieu créa l'homme et se déclara satisfait de son œuvre. Et pourtant, il regrettera plus tard son acte et décidera d'exterminer les hommes. Nous avons également quelque peine à imaginer un Dieu de Bonté et de Justice réservant toujours à quelque favori, tel Loth, un sort plus doux qu'à d'autres. L'Ancien Testament relate çà et là avec force détails comment Dieu ou ses anges descendent du ciel à grand fracas, dans un tourbillon de fumée. L'un des récits les plus passionnants à cet égard est celui du prophète Ézéchiël : « J'eus donc une vision : du nord soufflait un vent impétueux, un gros nuage avec une gerbe de feu rayonnante, et au centre, sortant du sein du feu, quelque chose qui avait l'éclat du vermeil.

« Au centre, on distinguait l'image de quatre êtres qui paraissaient avoir une forme humaine. Chacun avait quatre visages, chacun avait quatre ailes. Droites étaient leurs jambes, dont les sabots, semblables à des sabots de taureau, étincelaient comme du bronze poli. » (Ézéchiël, I, 4).

Ézéchiël date de façon très précise l'atterrissage du char divin. Il note que le véhicule étincelant vient du nord en soulevant un nuage de sable. Le Dieu tout-puissant vient donc d'un point précis et, lui qui doit pouvoir sans aucune difficulté surgir là où il le désire, se déplace à grand bruit dans un engin qui est loin de

passer inaperçu.

Mais laissons le prophète poursuivre son récit : « Or, tandis que je contemplais ces êtres vivants, je vis à terre, à côté de chacun des quatre, une roue. L'aspect et la structure de ces roues étaient ceux de la gemme de Tharsis. Elles étaient toutes quatre semblables, et étaient ainsi construites, que l'une se trouvait engagée dans l'autre. Elles pouvaient se déplacer dans quatre directions, sans se retourner dans leur mouvement. Leurs jantes étaient d'une hauteur terrifiante, garnies d'yeux sur toute la circonférence. Quand les êtres vivants se déplaçaient ou s'élevaient de terre, les roues se déplaçaient et s'élevaient avec eux. » (Ézéchiel, I, 15).

La description est excellente : Ézéchiel croit que les roues sont engagées les unes dans les autres. Illusion d'optique ! Il peut tout aussi bien s'agir d'un véhicule à spirales tels que les Américains en utilisent à l'heure actuelle en terrain sableux ou marécageux. Ézéchiel observe que les roues s'élèvent de terre en même temps que les ailes. Rien d'étonnant à cela. Les roues d'un véhicule tout terrain, par exemple d'un hélicoptère amphibie, ne restent pas à terre quand l'appareil s'envole.

Mais voici que Dieu s'adresse à Ézéchiel :

« Fils d’homme, lui dit-il, debout que je te parle. » Prosterné la face contre terre, le prophète entend la voix du Seigneur l’appeler « Fils d’homme » et exprimer le désir de s’entretenir avec lui. Plus loin, le prophète écrit :

« ... et j’entendis derrière moi le vacarme d’une violente rumeur : « Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu où elle repose ! » ainsi que le bruit du battement d’ailes des êtres vivants et le bruit des roues à côté d’eux, puissant fracas. »

En plus d’une description assez précise du véhicule, Ézéchiél donne, comme on le voit, des détails relatifs au vacarme de l’engin au moment où il s’envole de terre. Il parle de battements d’ailes et de bruits de roues ainsi que d’un puissant fracas. Ce récit d’un témoin oculaire ne prête-t-il pas à réflexion ? Les dieux parlent à Ézéchiél et lui confient le soin de faire respecter l’ordre dans le pays. Ils l’emmènent dans leur engin et prouvent ainsi qu’ils n’ont pas quitté le pays. L’événement semble avoir fait grosse impression sur le prophète car il ne se lasse pas d’y revenir dans ses écrits ultérieurs. À trois reprises encore, le chroniqueur va décrire les roues qui s’emboîtent les unes dans les autres et se déplacent dans « quatre directions sans se retourner dans leur mouvement ». Trois fois encore il va s’attarder à la description des

yeux dont l'engin tout entier, y compris les ailes et les roues, est constellé. Quant au but de leur voyage, les dieux s'en ouvriront plus tard au chroniqueur : il vit, lui apprennent-ils, parmi un peuple rebelle qui a des oreilles, mais n'entend pas, qui a des yeux, mais ne voit pas. À lui de transmettre à ce peuple récalcitrant les consignes des dieux. Quant à la nature de ces consignes, il s'agit, comme chaque fois que la Bible relate de telle « irruptions » célestes, de devises qui tendent à faire régner dans le pays l'ordre et la moralité.

Nous voici confrontés une fois encore, à une question embarrassante : quels sont donc ces êtres qui s'entretiennent avec Ézéchiël ?

Ce ne sont certainement pas des dieux, les dieux ne se déplacent pas à bord d'engins ailés. A fortiori, un tel mode de locomotion ne convient pas au tout-puissant Dieu d'Israël.

Une autre « curiosité » technique du Livre des livres mérite d'être évoquée ici. Il s'agit de l'Arche d'alliance dont la construction repose sur des instructions très précises données par « Dieu » à Moïse (Livre II, 25,10). Dimensions de l'Arche, alliages des métaux, place des barres et des anneaux, rien n'est laissé au hasard. Dieu engage à plusieurs reprises Moïse à respecter ses instructions à la lettre et à veiller

à ne pas commettre d'erreur. « Avise à exécuter ce travail d'après le modèle qui t'est montré sur la montagne. » (Moïse, II, 25,40).

Il apprend au prophète qu'il lui parlera en tête à tête, à travers le couvercle de l'Arche. Il souligne en outre, que personne ne devra s'en approcher et qu'en cas de transport de l'Arche, il conviendra de porter des vêtements et des souliers particuliers. En dépit de tous les bons conseils divins, un accident aura lieu (Samuel, II, 6). David fait transporter l'Arche d'alliance sur un chariot traîné par des bœufs. À un moment précis, les bœufs glissent et Uzzd, qui marche à côté du chariot, étend la main pour retenir l'Arche qui risque de se renverser. Mal lui en prend, elle meurt sur place comme frappée par la foudre.

Il ne fait aucun doute que l'Arche d'alliance était chargée de courant. Si l'on reconstruisait aujourd'hui cet engin en suivant exactement les indications données par « Dieu » à Moïse, on obtiendrait plusieurs centaines de volts de tension. Le condensateur était formé par deux plaques d'or, l'une positive, l'autre négative.

L'un des chérubins en or montés sur le couvercle devait tenir lieu d'aimant : l'arche devenait ainsi un récepteur – voire même un émetteur-récepteur – qui permettait à Moïse de rester en contact permanent

avec le vaisseau spatial des dieux. La Bible donne tous les détails relatifs aux différents éléments et au montage de l'engin. Est-il même nécessaire de rappeler que l'arche était fréquemment entourée d'étincelles et que Moïse se servait de cet « émetteur » dès qu'il avait besoin d'aide ou de conseil. Le prophète percevait la voix du Seigneur, mais ne put jamais contempler sa face. Il le pria un jour de se montrer à lui, mais le Seigneur lui refusa cette faveur :

« ... tu ne pourras pas voir ma face : l'homme ne saurait me voir sans cesser de vivre. Voici une place près de moi, dit le Seigneur ; tu te tiendras sur le rocher. Quand ma gloire passera » je te mettrai dans le creux du rocher et je te couvrirai de la main, jusqu'à ce que je sois passé. Alors, je retirerai la main, en sorte que tu puisses me voir par-derrière. Quant à ma face, elle ne peut pas être vue. » (Moïse, II, 33,20.)

Il y a de bien singulières coïncidences : l'épopée de Gilgamesch, légende sumérienne bien plus ancienne que la Bible, prête à Dieu des propos semblables :

« Aucun homme n'a accès à la montagne où demeurent les dieux. Celui qui contempera la face des dieux doit périr ».

Pourquoi les « dieux » ne voulaient-ils pas être confrontés aux hommes ? Pourquoi tenaient-ils à

garder le masque ? Que craignaient-ils ? On peut se demander d'ailleurs si Moïse n'a pas emprunté le passage cité plus haut à l'épopée de Gilgamesch. Un tel emprunt est parfaitement possible ; si Moïse a bien été élevé à la cour du Pharaon, il a pu avoir accès aux bibliothèques égyptiennes et prendre connaissance des légendes anciennes.

Peut-être la rédaction de l'Ancien Testament remonte-t-elle à une époque plus lointaine que nous l'imaginons en général ? David, qui vécut bien après Moïse, eut encore à se battre contre des géants à six doigts et six orteils (Samuel, II, livre 21,18,22). Il est possible également que tous ces contes, toutes ces légendes, tous ces récits immémoriaux aient été recueillis en un lieu précis, à un moment précis, pour se répandre ensuite de pays en pays en subissant évidemment, au cours de leurs pérégrinations, des altérations de toutes sortes.

Les découvertes faites ces dernières années autour de la mer Morte (texte de Qumrân) complètent de manière surprenante le récit de la Genèse biblique. Il est question une fois de plus de chars célestes, de fils du ciel, de roues et de fumée que crachent des engins volants. Dans l'Apocalypse de Moïse (chapitre 33), Ève voit passer dans le ciel un vaisseau de lumière tiré par quatre aigles rutilants. Moïse affirme qu'aucune

créature terrestre n'eût été capable de décrire la splendeur de cette apparition. Là encore, il s'agit d'un engin muni de roues et laissant derrière lui une traînée de fumée. Ce passage ne nous apprend rien de nouveau, si ce n'est que les apparitions divines sont associés, dès l'origine, à la présence de véhicules volants montés sur roues et dégageant de la fumée.

Le rouleau de Lamech relate lui aussi un fait absolument extraordinaire. Malheureusement ce document a été fortement endommagé et le texte présente d'importantes lacunes. Mais les passages conservés sont si surprenants qu'ils méritent d'être résumés ici.

Bat-Enosch, épouse de Lamech, père de Noé, met au monde, en l'absence de son époux, un garçon. Désagréable surprise pour Lamech qui refuse de croire qu'il est le père de cet enfant, tant sa physionomie diffère de celle du reste de sa progéniture. Il adresse à sa femme de sévères reproches. Celle-ci jure que l'enfant est bien de lui et non de quelque étranger de passage, voire même d'un fils du ciel. (De quel « fils du ciel » Bat-Enosch parle-t-elle ?) Lamech, que les serments de son épouse ne parviennent pas à tranquilliser, s'en va chercher conseil auprès de son père Mathusalem. Il lui expose toute l'affaire. Mathusalem l'écoute attentivement et, après mûre

réflexion, décide à son tour de soumettre le problème au sage Enoch. Il lui apprend que la femme de son fils vient de donner le jour à un garçon qui ressemble plus à un « fils du ciel » qu'à un homme : yeux, peau, cheveux, allure générale, tout le différencie, affirme-t-il, des autres membres de la famille.

Après avoir entendu son récit, le sage Enoch renvoie Mathusalem dans ses foyers avec une nouvelle des plus alarmantes : une sanction terrible doit frapper la terre et ses habitants. La « chair » souillée va être condamnée à périr. Quant au nouveau-né dont Bat-Enosch vient d'accoucher, il sera le père d'une race nouvelle appelée à survivre à la terrible sanction prononcée contre l'humanité par le grand tribunal. Que Mathusalem informe Lamech de tout cela et qu'il lui ordonne de donner à son nouveau-né le nom de Noé. Mathusalem s'exécute et Lamech n'a plus qu'à reconnaître ce singulier enfant et à le baptiser du nom indiqué par Enoch.

Ce récit a ceci de remarquable : il nous apprend que les parents de Noé et Mathusalem furent avertis à l'avance du déluge qui devait engloutir l'humanité. Peu après avoir annoncé à Mathusalem la catastrophe à venir, le sage Enoch sera emporté dans les cieux par un char de feu.

N'a-t-on pas de bonnes raisons de se demander à la

lecture d'un tel récit si la race humaine n'est pas le fruit d'un acte volontaire d'êtres débarqués de quelque planète étrangère ? Comment expliquer autrement l'intervention répétée de géants ou de fils des cieux dans les cycles humains de reproduction ? Comment expliquer autrement la destruction de groupes humains « tarés » ? Dans cette optique, le déluge devient une catastrophe dûment préparée par des êtres inconnus débarqués de quelque région lointaine du cosmos, dans le but d'anéantir la race humaine entière, exception faite toutefois de quelques individus « nobles ». Si le déluge – la réalité de cette catastrophe planétaire est historiquement prouvée – a effectivement été projeté plusieurs centaines d'années avant que Noé reçoive pour instruction d'édifier l'arche, il n'est évidemment plus question de le considérer comme un jugement de Dieu.

L'idée d'amélioration de la race humaine, l'idée de création d'une race plus intelligente, ce sont là des hypothèses qui sont loin d'être absurdes. De même que la légende de Tiahuanaco et les inscriptions gravées sur le fronton de la porte du Soleil relatent le séjour sur terre d'une femme venue d'un autre monde pour donner le jour à de nombreux enfants avant de regagner les étoiles, de même l'Ancien Testament ne se lasse pas de souligner le fait que « Dieu » créa

l'homme à son image. On apprend par certains textes que « Dieu » dut s'y prendre à plusieurs reprises avant d'être satisfait de son œuvre. On peut en tout cas supposer, si l'on admet l'hypothèse d'un séjour sur terre d'intelligences étrangères, que l'homme façonné par leurs soins, ressemble aujourd'hui à ces êtres légendaires dont les livres anciens nous entretiennent.

Les dons que les « dieux » exigeaient des hommes concourent à étayer notre hypothèse. Les dieux, en effet, ne se contentaient nullement d'encens et de brebis. Souvent ils réclamaient des monnaies coulées dans des alliages très précis. On a découvert à Ezeon-Geber la plus grande fonderie de l'Orient ancien : un fourneau de fonderie construit il y a 5 000 ans selon les normes les plus modernes et comportant tout un système de canaux d'aération, de hottes, d'ouvertures. On y fabriquait du cuivre ainsi qu'en témoignent les réserves de sulfate de cuivre accumulées dans les cavernes autour d'Ezeon-Geber.

Si nos actuels cosmonautes rencontrent un jour prochain sur quelque planète éloignée, des êtres primitifs, ceux-ci les tiendront sans doute pour des « dieux » ou des « fils du ciel ». Nos cosmonautes auront probablement sur ces primitifs d'un autre monde la même avance que celle qu'avaient sur nos lointains ancêtres les êtres légendaires qui

séjournèrent autrefois sur terre. Quelle déception cependant si d'aventure nos cosmonautes débarquaient chez les descendants de ces « Dieux » d'autrefois : au lieu d'être salués, à l'arrivée, comme des Dieux, ils seraient accueillis comme des primitifs et leur navire spatial serait considéré comme quelque charrette rudimentaire.

5

*Les « dieux » et les hommes s'accouplent volontiers.
D'autres perspectives sur la navigation spatiale.*

*Le récit d'un Sumérien, cosmonaute malgré lui. Un
survivant du déluge parle.*

Que signifie « vérité » ?

C'est au début de ce siècle que l'on exhuma des flancs de la colline de Kujundschnik douze tablettes d'argile qui avaient appartenu à la bibliothèque du roi assyrien Assurbanipal. Cette découverte suscita un vif émoi. Il s'agissait d'une épopée, dite épopée de Gilgamesch. Le texte était écrit en accadique et on devait en trouver, peu après, un second exemplaire remontant, lui, au roi Hamurabi.

Il ne fait plus de doute aujourd'hui que la version originale de l'épopée de Gilgamesch a vu le jour chez les Sumériens, peuple mystérieux dont l'origine nous est inconnue et qui avait atteint en matière de calcul et d'astronomie un niveau prodigieusement élevé. Le récit biblique de la Genèse forme le pendant exact de cette épopée fabuleuse.

La première tablette d'argile de Kujundschnik nous apprend que le glorieux héros Gilgamesch fut le bâtisseur du rempart qui ceignait la ville d'Uruk.

Il habitait dans une noble demeure surmontée d'un grenier à blé. Des veilleurs, dit-on encore, montaient la garde sur le rempart. Gilgamesch était un croisement de « dieu » et d'homme : deux tiers de « dieu » et un tiers d'homme, précise-t-on. Les pèlerins qui visitaient Uruk le regardaient avec crainte et étonnement car Gilgamesch était d'une force et d'une beauté

incomparables. (On voit comment, dès le début du récit, il est question d'un accouplement entre un dieu et un homme.)

La seconde tablette relate comment la déesse du ciel Aruru donna naissance à Enkidu et brosse un portrait de ce dernier : Enkidu avait le corps entier recouvert d'une toison très épaisse. Vêtu de peaux de bêtes, il se nourrissait de plantes, buvait aux abreuvoirs où les animaux se désaltéraient et fuyait la société des hommes.

Gilgamesch a vent de l'existence de cet être barbare. Il ordonne qu'on lui offre une belle femme afin de le détourner de la société des animaux. Le primitif Enkidu tombe dans le panneau que lui tend le roi et passe six jours et six nuits avec une jeune femme d'une beauté quasi divine. (On voit que le roi lui-même a le goût des croisements singuliers.)

Avec la troisième tablette on revient aux récits traditionnels de véhicules volants qui se déplacent en soulevant des nuages de poussière et de fumée : le ciel se met à gronder, la terre à trembler ; arrive le « dieu du Soleil » qui empoigne Enkidu dans ses serres puissantes et l'emporte d'un battement d'ailes vigoureux. On lit, non sans surprise, qu'Enkidu eut alors le sentiment que son corps pesait le poids d'un rocher. Les conteurs anciens ne manquaient certes pas

d'imagination ; les traducteurs et copistes ont pu encore enrichir le récit original d'apports personnels : il reste que le chroniqueur devait savoir qu'un corps soumis au phénomène de l'accélération devient lourd comme une « pierre ». Mais comment le savait-il ? Nous connaissons, nous, les lois de la gravitation et de l'accélération. Nous savons calculer avec exactitude la pression qui enfonce le cosmonaute sur son siège au moment de la mise à feu.

Mais d'où le chroniqueur ancien tient-il cette idée ? Comment pouvait-il imaginer ce phénomène ?

La cinquième tablette raconte comme Gilgamesch et Enkidu partent rendre visite aux « dieux ». Ils voient briller de très loin la tour où habite la déesse Irinis. Ils décochent aux gardiens de la tour des flèches et d'autres projectiles, mais sans succès. Lorsqu'ils atteignent les parages des dieux, une voix puissante les arrête :

« Retournez d'où vous venez ! Aucun mortel n'a accès à la montagne sacrée où séjournent les dieux. Celui qui contemple la face des dieux doit périr. » « Tu ne pourras pas voir ma face : l'homme ne saurait me voir sans cesser de vivre », lit-on dans Moïse au livre II.

Quant à la septième tablette, elle relate le spectacle

qui s'offre aux yeux d'Enkidu, le premier navigateur spatial de l'histoire : le dieu Soleil emporte l'homme dans ses serres d'airain. Après un vol de quatre heures, Enkidu est prié de faire part de ses impressions : « Il me dit : regarde, en bas, sur terre ! À quoi cela ressemble-t-il ? Vois la mer ! Comment te paraît-elle ? Et la terre était comme une montagne et la mer comme une flaque d'eau. Et il reprit son vol vers le haut, pendant quatre heures et dit ; Regarde, en bas, sur terre ! À quoi cela ressemble-t-il ? Vois la mer ! Comment te paraît-elle ? Et la terre était comme un jardin et la mer comme la rigole d'un jardin. Et il reprit une autre fois son vol vers le haut pendant quatre heures et dit : Regarde, en bas, sur terre ! À quoi cela ressemble-t-il ? Vois la mer ! Comment te paraît-elle ? Et la terre avait l'air d'une bouillie de farine et la mer d'un abreuvoir. »

La description que donne Enkidu de la terre depuis les hauteurs où l'emporte le dieu Soleil est trop exacte pour être entièrement imaginée, en un temps où l'on ne savait pas que notre planète avait la forme d'une sphère, que la terre vue « d'en haut » ressemble à une bouillie de farine et la mer à un abreuvoir. À haute altitude en effet, la terre se présente comme un puzzle de surfaces solides et de nappes d'eau.

Quand cette même septième tablette fait état d'une

porte qui parle comme un être vivant, il nous apparaît évident qu'il s'agit d'un haut-parleur encastré dans une porte. La huitième tablette décrit la mort d'Enkidu, victime d'une mystérieuse maladie. Gilgamesch se demande si Enkidu n'aurait pas été empoisonné par l'haleine vénéneuse de quelque taureau ailé.

La neuvième tablette relate le désespoir de Gilgamesch après la mort de son ami. Hanté par l'idée qu'il pourrait succomber à la même maladie, Gilgamesch décide d'entreprendre un voyage chez les dieux. Au cours de ce fabuleux périple, le héros atteint deux montagnes qui supportent la voûte céleste : c'est la porte du Soleil. Des géants veillent en permanence. Gilgamesch entre en pourparlers avec eux. Ils finissent par lui céder le passage car il est lui-même presque un dieu. Derrière la porte, s'étend le jardin des dieux au-delà duquel s'étend la mer immense. À deux reprises, les dieux envoient un avertissement à notre héros errant :

« Gilgamesch, où vas-tu ? La vie que tu cherches, tu ne la trouveras pas. Lorsque les dieux créèrent les hommes, ils décidèrent que l'homme devait mourir. »

Gilgamesch ne se laisse pas émouvoir ; malgré les risques il veut parvenir jusqu'à Utnapischtim, le père des hommes. Utnapischtim cependant vit de l'autre

côté de la grande mer ; aucun chemin ne mène jusqu'à lui et hormis le dieu du Soleil, personne ne franchit cette mer immense. Qu'à cela ne tienne ! Gilgamesch ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Il parvient à traverser la mer et la onzième tablette évoque sa rencontre avec Utnapischtim.

Le héros manifeste sa surprise de trouver un homme auquel il ressemble en définitive, comme un fils à un père. Utnapischtim conte à Gilgamesch son passé et, chose remarquable, il parle à la première personne du singulier.

Et le père des hommes de broser alors un tableau vigoureux et détaillé du déluge : les « dieux » racontèrent-il, l'instruisirent longtemps à l'avance de la catastrophe et lui ordonnèrent de construire une embarcation où devaient trouver abri sa famille et des artisans de tous les métiers. L'évocation du déluge, des ténèbres, des flots en crue, du désespoir des gens condamnés à périr est des plus poignantes. On retrouve ici, comme dans le récit de Noé, l'histoire du corbeau et de la colombe, et quand les flots baissent, l'embarcation, comme dans la Bible, accoste sur une montagne. Fait singulier : les deux versions du déluge sont parallèles de bout en bout, mais si le récit biblique du déluge semble être de seconde main, la forme personnelle de la relation d'Utnapischtim tendrait à

prouver que dans l'épopée de Gilgamesch, la parole est donnée à un témoin oculaire.

Que cette catastrophe que fut le déluge ait réellement eu lieu, il y a quelques millénaires, en Orient, c'est un fait indubitable. Des textes en formes de l'ancienne Babylone indiquent même avec précision l'endroit où l'on devrait pouvoir déceler des traces de l'embarcation de Noé. On a retrouvé au sud de l'Ararat trois pièces de bois qui pourraient indiquer le lieu où accosta l'arche. Pour le reste, il n'y a guère de chance que l'on découvre jamais d'autres vestiges d'un bateau de bois construit il y a 6 000 ans.

L'épopée de Gilgamesch n'est pas uniquement constituée de relations historiques ; elle est également riche en récits que l'on qualifierait volontiers d'anticipation s'il n'était évident que les faits qui y sont narrés ne peuvent avoir été inventés de toutes pièces, mais que l'auteur en a été réellement témoin.

Quoi qu'il en soit, les énigmes abondent dans ce texte. Mais peut-être pourrait-on, en risquant à son propos certaines questions hardies, projeter quelque lumière sur ces ténèbres ? Et si l'action de l'épopée ne s'était pas déroulée en Orient mais dans la région de Tiahuanaco ? Est-il impensable que des descendants de Gilgamesch aient émigré d'Amérique du Sud vers l'Orient en emportant avec eux ce texte légendaire ?

Voilà du moins qui expliquerait les allusions à la porte du Soleil et le franchissement de la grande mer par Gilgamesch ! Voilà qui expliquerait, du même coup, la brusque apparition de la civilisation sumérienne d'où naquit l'ancienne Babylone.

L'Égypte des pharaons était riche en bibliothèques où récits et légendes anciens étaient conservés, étudiés, recopiés. Moïse, on s'en souvient, grandit à la cour du pharaon ; il fréquenta très certainement ces bibliothèques car il avait un fort penchant pour l'érudition : ne dit-on pas qu'il composa de sa main cinq de ses livres (encore n'a-t-on jamais pu savoir en quelle langue ces textes furent rédigés).

Admettons que l'épopée de Gilgamesch soit parvenue, via Sumer, Assur et Babylone, en Égypte. C'est là que le jeune Moïse l'aurait découverte et adaptée et, dans ce cas, la version originelle de l'histoire du déluge ne serait pas celle de la Bible, mais le texte sumérien...

Pourquoi ne poserait-on pas de telles questions ? La méthode classique des historiens spécialistes des civilisations disparues ne permet pas d'obtenir des résultats réellement satisfaisants. C'est que cette méthode repose entièrement sur d'anciens schémas de pensée. Ces schémas ne laissent pas la moindre place au libre jeu de la spéculation et de l'imagination,

seules forces susceptibles de douer la pensée d'impulsions créatrices.

Le caractère sacré des livres bibliques a freiné maintes enquête sur l'Orient ancien. La Bible était taboue et l'on n'osait pas poser à son propos la moindre question ni exprimer le moindre doute. Les historiens du XIXe siècle et du début du XXe siècle restaient prisonniers de ces préjugés millénaires : le chemin qui mène au passé ne pouvait être franchement engagé car il mettait nécessairement en question l'exactitude de certaines relations bibliques. Un chrétien conscient ne peut ignorer que nombre de faits relatés dans l'Ancien Testament sont en contradiction flagrante avec l'idée d'un Dieu de justice, tout-puissant et omniprésent. Et c'est précisément le chrétien soucieux de préserver sa foi qui devrait manifester aujourd'hui la volonté d'identifier les êtres qui inculquèrent aux hommes des anciens âges des rudiments de vie sociale, leur enseignèrent les règles élémentaires de l'hygiène et prirent sur eux d'anéantir certains groupes de population qu'ils estimaient tarés.

Se poser de telles questions n'équivaut nullement à faire déclaration d'athéisme. Notre conviction, au contraire, constitue un acte de foi : quand nous aurons répondu clairement et sans détour à l'ultime question que soulevait notre passé, donc quand nous aurons de

ce passé une connaissance parfaite, il restera « quelque chose » sur quoi notre enquête n'aura eu aucune prise ; c'est ce « quelque chose » que nous appelons Dieu.

Quant à prétendre que ce pur esprit qu'est Dieu se déplace à bord d'engins montés sur roues et munis d'ailes, quant à prétendre qu'il s'accouple avec des femmes primitives et craint de laisser tomber son masque, cela nous paraît pure folie. Les desseins de Dieu, disent les théologues, sont insondables et les motifs qui inspirent ses apparitions et son style de gouvernement nous échappent entièrement : notre enquête ne se satisfait pas d'explications de cette sorte, elles n'apportent de réponse à rien. D'aucuns ne songent qu'à fermer les yeux pour éviter d'être confrontés aux réalités nouvelles. Mais le futur est en train de rogner le passé. Dans une douzaine d'années, les hommes poseront le pied sur Mars. S'ils y trouvent ne serait-ce qu'un seul édifice délabré, un seul objet, une seule peinture rupestre attestant que des êtres doués d'intelligence ont vécu un jour là, et les fondements de notre religion, de notre histoire, s'en trouveront bouleversés. Une seule découverte de ce genre, et l'humanité connaîtra la plus grande révolution spirituelle de son histoire.

Ne vaudrait-il pas mieux, compte tenu de

l'imminence de notre confrontation avec le futur, contempler le passé d'un regard moins borné, plus ouvert aux idées hardies, aux hypothèses fantastiques ? La foi n'est pas en cause mais uniquement la crédulité excessive. Toute religion se fait de Dieu une certaine idée et il importe avant tout de ne pas contester cette idée, de ne pas rompre avec la foi qui la supporte. Cependant, le « jugement dernier » de l'esprit va être prononcé au seuil de l'ère spatiale qui vient de s'ouvrir. Les brumes de la théologie vont se lever et l'homme, en accédant au cosmos, va apprendre à considérer d'un œil plus objectif les milliers de dieux, de sectes, de religions dont témoigne l'histoire.

Mais revenons à notre hypothèse d'un futur antérieur de l'humanité ! Quels en sont les composants ?

Dans un passé très reculé, un vaisseau spatial étranger découvre notre planète. L'équipage est rapidement informé de la présence sur cette planète d'êtres vivants susceptibles d'accéder à une certaine intelligence. À cette époque, l'homme est loin d'avoir atteint la forme homo sapiens... Les cosmonautes étrangers pratiquent sur certaines femmes dûment sélectionnées l'insémination artificielle, les plongent – comme le relatent certaines légendes anciennes – en

état d'hibernation et retournent chez eux. Quelques millénaires plus tard, ils reviennent et trouvent quelques exemplaires vivants d'homo sapiens. Ils répètent la même expérience de croisement tendant à améliorer l'espèce et obtiennent enfin un être doué d'une intelligence suffisante pour pouvoir songer à lui inculquer les rudiments, en l'absence desquels aucune forme sociale de vie n'est possible.

Pour éviter que ne s'engage une évolution régressive, l'homme n'était pas encore sorti de l'état sauvage, les cosmonautes anéantissent alors les exemplaires les moins réussis ou les emmènent avec eux pour amorcer le peuplement d'autres continents. Les premières communautés humaines voient alors le jour. Un artisanat rudimentaire se développe, on décore les parois des grottes, on invente la poterie, on construit des cahutes.

Ces premiers hommes vouent aux cosmonautes étrangers un respect sans bornes : ceux-ci descendent du ciel sans crier gare et y retournent aussi vite qu'ils sont venus : les primitifs les tiennent pour des « dieux ». Pour une raison quelconque, les dieux s'intéressent à la propagation de l'intelligence. Ils protègent donc les fruits de leurs croisements et mettent tout en œuvre pour favoriser leur développement. Désireux de créer des communautés

vigoureuses et saines, ils se débarrassent des individus et groupes qu'ils estiment dégénérés.

Voilà, dira-t-on, des spéculations parfaitement gratuites. « Et les preuves ! Où sont les preuves ? » Les preuves ? L'avenir les fournira ou non. Ce livre ne fait que développer une hypothèse à partir de spéculations diverses et cette hypothèse ne correspond pas forcément à la vérité. Il nous semble seulement qu'elle est au moins aussi vraisemblable que les dogmes sur lesquels la plupart des religions édifient leur empire.

Peut-être n'est-ce pas inutile de considérer ici d'un peu plus près, le concept de « vérité ». Le « croyant » est persuadé qu'il possède la vérité. Ce n'est pas le cas du chrétien uniquement mais de tous les adeptes de quelque religion que ce soit. Théosophes, théologiens, philosophes développent des théories ou soumettent à une analyse minutieuse les théories de leurs maîtres à penser ; eux aussi sont persuadés de posséder la « vérité ». Chaque religion a son histoire propre ; chaque religion a reçu de Dieu des promesses conformes aux aspirations de ses fidèles ; chacune a signé avec Dieu son traité particulier ; chacune a ses prophètes et ses érudits... Chacune a donc^ si l'on veut, ses preuves de vérité. Mais l'assise de ces preuves, c'est la religion elle-même : de là ce mode de

pensée soufriteux qui nous est inculqué dès notre enfance et auquel nous restons fidèle. Des générations entières véchurent ainsi et vivent encore avec la conviction de posséder la « vérité ».

Quant à nous, nous pensons qu'on ne « possède » pas la « vérité ». On est toujours à sa recherche. Et celui qui cherche la vérité ne peut pas se contenter de la chercher dans le cadre restreint de sa propre religion.

De quoi retourne-t-il en fin de compte ? S'agit-il de croire qu'on est dans le vrai et de se reposer sur les lauriers de cette foi ou bien s'agit-il de chercher la vérité ? Il est des faits archéologiques qui prouvent que l'Ancien Testament dit vrai. Ils n'apportent pas pour autant la preuve de l'excellence de la religion de l'Ancien Testament. Si des villes anciennes, des villages, des puits, des inscriptions sont mises au joi en quelque lieu, ces découvertes viennent éclairer l'histoire d'un peuple. Elles ne démontrent en aucune façon que le Dieu de ce peuple est le seul vrai Dieu (et elles ne permettent pas non plus d'affirmer qu'i ne s'agissait pas d'un cosmonaute venu d'une autre planète).

Aux quatre coins du monde, des fouilles archéologiques attestent la véracité de certaines légendes anciennes. Il ne viendrait cependant à l'esprit

d'aucun chrétien de reconnaître pour vrai Dieu le dieu des Incas en prétextant de certaines découvertes archéologiques effectuées au Pérou. À notre point de vue, tout est mythe ou, si l'on veut, histoire vécue d'un peuple. Ni plus ni moins.

Celui qui est en quête de la vérité n'a pas le droit de rejeter des hypothèses hardies ou des perspectives neuves simplement parce qu'elles ne cadrent pas avec ses critères de pensée (ou de foi). Il y a cent ans, il n'était même pas question de navigation spatiale. Nos pères n'avaient donc aucune raison de se demander si nos lointains ancêtres ont eu ou non la visite d'êtres extra-terrestres.

Admettons un instant – idée terrifiante et cependant plausible – que notre civilisation vienne à être complètement anéantie par un conflit atomique. Dans 5 000 ans, des archéologues pourraient découvrir au cours de leurs fouilles, des débris de la statue de la liberté. S'ils raisonnent selon les schémas traditionnels de pensée, ils ne manqueront pas de conclure qu'il s'agit là d'une divinité inconnue : une déesse du feu (à cause du flambeau) ou, peut-être, une divinité du Soleil (à cause des rayons qui entourent la tête de la statue).

Il n'est plus possible de barrer plus longtemps avec des actes de foi, le chemin qui mène au passé.

Si nous sommes réellement en quête de la vérité, il nous faut délaissier les sentiers battus que nous avons fréquentés jusqu'ici et mettre en doute tout ce que nous tenions pour juste, pour vrai, pour indubitable. Nous ne pouvons plus nous permettre d'accueillir les idées neuves en nous bouchant yeux et oreilles et en hurlant à l'hérésie ou au non-sens.

Du reste, n'était-ce pas un non-sens, il y a cinquante ans, de penser que l'homme poserait un jour le pied sur la lune...

6

*Tous les chroniqueurs avaient-ils la même lubie ?
Encore et toujours les chars célestes.*

*Des explosions nucléaires autrefois ? Comment on
découvrit des planètes sans télescope. Le bizarre
calendrier de Sirius.*

Au Nord, rien de nouveau.

Les livres disparus.

Un message aux hommes de l'an 6965.

Nous avons eu l'occasion d'évoquer plus haut quelques faits difficilement conciliables avec nos représentations traditionnelles du passé. Mais notre zèle de collectionneur ne se satisfait pas de si peu et nous sommes loin d'être à bout de ressources.

La mythologie des Esquimaux prétend que les premières tribus auraient été transportées dans le Nord par des « dieux » aux ailes d'airain ! De vieilles légendes indiennes parlent d'un oiseau de tonnerre (Thunderbird) qui, dans les temps anciens, aurait apporté aux hommes du feu et des fruits. De son côté, la mythologie des Mayas, le Popol Vuh, affirme que les dieux connaissaient tout : l'infini, les quatre points cardinaux et le visage rond de la terre.

De quels recoins de l'imagination les Esquimaux tirent-ils ces oiseaux métalliques ? Et les Indiens, cet oiseau de tonnerre ? D'où les ancêtres des Mayas tenaient-ils que la terre est ronde ?

Les Mayas, on le sait, parvinrent à un niveau de civilisation particulièrement élevé. Fort astucieux, ce peuple disparu nous a laissé en partage un calendrier célèbre et des calculs d'une extraordinaire précision. Selon les Mayas, l'année vénusienne comptait 584 jours. Leur calcul de l'année terrestre, estimée à 365,2420 jours, ne diffère que de très peu du calcul

actuel qui la fixe à 365,2422 jours ! Les opérations effectuées par les Mayas montent jusqu'à 04 millions. D'autres opérations récemment déchiffrées semblent accuser un résultat final de 400 millions. La célèbre équation vénusienne n'est pas indigne des performances qu'accomplissent aujourd'hui nos cerveaux électroniques. Difficile d'admettre qu'elle ait été posée par un peuple qui vivait en pleine forêt vierge ! Le Tzolkin compte 260 jours, l'année terrestre 365 et l'année vénusienne 584 jours. 365 et 584 étant respectivement divisible 5 fois et 8 fois par 73, la formule se présente de la manière suivante :

$$\text{(Lune)} \quad 20 \times 13 \times 2 \times 73 = 260 \times 2 \times 73 = 37960$$

$$\text{(Soleil)} \quad 8 \times 13 \times 5 \times 73 = 104 \times 5 \times 73 = 37960$$

$$\text{(Vénus)} \quad 5 \times 13 \times 8 \times 73 = 65 \times 8 \times 73 = 37960$$

Après 37 960 jours, les cycles fusionnent. Selon la mythologie des Mayas, les dieux se seraient donné rendez-vous ce jour-là...

Les légendes des peuples pré-incaïques affirment que les étoiles sont habitées et que les « dieux » délaissèrent un moment la constellation des Pléiades et rendirent visite aux hommes. Textes mayas, sumériens, assyriens, babyloniens, égyptiens sont d'accord sur ce point : les « dieux » descendirent des étoiles puis retournèrent dans les étoiles. Ils

voyageaient à bord d'embarcations ou de vaisseaux flamboyants, détenaient des armes terribles et promirent l'immortalité à certains hommes.

Il est normal que tous les peuples anciens aient situé dans le ciel la demeure de leurs dieux. Il est normal aussi qu'ils aient tous fait preuve de prodiges d'imagination pour dépeindre la splendeur de ces êtres extraordinaires. Mais cette coïncidence est loin de tout expliquer.

Elle n'explique pas, par exemple, comment le chroniqueur du Mahabharata en vient à parler d'une arme capable de dessécher complètement un pays pour douze ans et de tuer les enfants dans le ventre de leur mère ! Or le Mahabharata est un texte de l'Inde ancienne, plus volumineux que la Bible et vieux d'au moins 5 000 ans. Ne vaudrait-il pas la peine de reconsidérer ce texte avec un regard un peu moins prévenu ?

Nous ne nous étonnerons plus d'apprendre, à la lecture du Ramajana, que les « vimanas » ou machines volantes naviguaient à très haute altitude à l'aide de mercure et en provoquant des déplacements d'air considérables. Ces « vimanas » étaient capables de franchir des distances formidables ; elles se déplaçaient aussi bien de bas en haut que de haut en bas ou d'arrière en avant. Mais citons quelques

passages typiques de ce texte traduit en 1891 par l'Anglais N. Dutt :

Sur ordre de Rama, la merveilleuse voiture grimpa dans un vacarme terrible jusqu'à la cime d'un nuage... »

On voit qu'il n'est pas simplement question d'une machine volante, mais que le chroniqueur, ici comme ailleurs, insiste sur le bruit ou l'engin. Un autre passage du Mahabharata dit ceci :

« Bhima chevaucha avec sa vimana un splendide rayon lumineux qui avait l'éclat du soleil et la sonorité du tonnerre pendant l'orage ». (C. Roy. 1889.)

L'imagination ne se nourrit pas du néant. Comment le chroniqueur aurait-il pu décrire un engin qui, exactement comme une fusée, « chevauche un rayon lumineux » et se déplace en faisant un vacarme semblable au tonnerre ?

Un autre texte indien, le Samsap Takabadha, fait la différence entre les engins qui volent et ceux qui ne volent pas. Le premier livre du Mahabharata relate l'histoire de la jeune Runti qui reçut la visite du dieu du Soleil et mit au monde, à la suite de cette visite, un fils d'une grande beauté. Comme Kunti n'était pas mariée, elle décida de se débarrasser de l'enfant ; elle le mit dans une corbeille qu'elle plaça sur les eaux

d'une rivière. Adhirata, un brave homme de la caste des Suta, repêcha la corbeille et se chargea d'élever l'enfant.

Histoire anodine qu'on ne prendrait même pas la peine de relater n'était sa frappante ressemblance avec celle de Moïse. Et toujours ces allusions à des unions sexuelles entre dieux et hommes...

Comme Gilgamesch, Arjuna, héros du Mahabharata, entreprend un long voyage chez les dieux. Après avoir échappé à maints dangers, il rencontre le Seigneur du ciel lui-même, le grand Indra, et son épouse Sachi. Indra et Sachi viennent à sa rencontre dans un char de combat céleste et l'invitent à faire « un tour dans le ciel » en leur compagnie.

La chronique du Mahabharata évoque avec horreur une arme capable de tuer les guerriers même habillés de métal : les guerriers apprennent-ils qu'il a été fait usage de cette arme et aussitôt ils se débarrassent de tous les morceaux de métal qui les protègent, sautent dans les rivières, se lavent et nettoient soigneusement tout ce qu'ils ont touché car, dit l'auteur du texte, l'arme en question suscite la chute des cheveux, des ongles des pieds et des mains. Elle rend pâle et faible tout ce qui vit.

Dans le huitième livre, Indra revient en scène dans

son char céleste rutilant. Parmi tous les hommes, Judhistira a été distingué par le Seigneur du ciel : il entrera de son vivant au royaume des dieux. Le parallèle entre cette histoire et celle d'Enoch et d'Elie n'est-il pas surprenant ?

Ce même huitième livre raconte – peut-être est-ce là la première description d'une explosion nucléaire – comment Gurkha, à bord d'une puissante vimana, envoie un seul et unique projectile sur une ville. Les termes employés par le chroniqueur pour décrire les ravages suscités par ce projectile correspondent exactement aux témoignages recueillis après l'explosion de la première bombe à hydrogène dans l'atoll de Bikini : une énorme colonne de fumée blanche, « dix mille fois plus lumineuse que le soleil », se serait levée et aurait réduit la ville en cendres. De retour de son expédition, l'engin de Gurkha aurait ressemblé à un bloc lumineux d'antimoine. Ajoutons, à l'usage des philosophes, que selon le Mahabharata, le temps est la semence de l'univers...

Les livres tibétains – Tantjua et Kantjua – parlent eux aussi de machines volantes et les nomment les « perles du ciel ». Quant au Saniarangana Sutra-dhara, des chapitres entiers y sont consacrés à la description d'engins volants dont la poupe crache du feu et du mercure.

Soulignons que le terme « feu » si fréquemment employé dans les livres anciens, recouvre une quarantaine de significations différentes et sert à désigner aussi bien des phénomènes électriques que magnétiques. Nous avons peine à croire que les peuples anciens aient su que les métaux lourds sont des sources d'énergie et, a fortiori, comment on canalise cette énergie. Mais il est trop facile de déclarer tout bonnement que les textes sanscrits se situent au niveau des mythes, et qu'il n'y a pas lieu de prendre les phénomènes qui y sont décrits au pied de la lettre. La multiplicité des extraits de textes anciens relatifs à la geste des dieux nous incite à croire que les hommes ont effectivement eu affaire, dans un passé reculé, à des « dieux » ailés. La méthode, hélas habituelle, qui consiste à décliner purement et simplement ce genre de faits (« c'est impossible... » ; « erreurs de traductions » ; « exagérations d'auteurs ou de copistes ») ne mène pas bien loin. Ce n'est pas en adoptant une attitude négative, mais en appliquant aux textes anciens un schéma de pensée nourri de toutes les données d'un siècle de révolutions techniques, que nous parviendrons à jeter quelque lumière sur notre passé. Autant que les engins ailés à bord desquels les dieux se déplaçaient, les armes terrifiantes dont ils faisaient usage fournissent matière à un examen minutieux. Certains passages du

Mahabharata prêtent tout particulièrement à réflexion :

« Tout se passait comme si les éléments n'étaient plus soumis à aucun contrôle. Le soleil tournait en rond, chauffé à blanc par le feu de l'arme, le monde entier était la proie d'une fièvre insensée. Des éléphants, tourmentés par la chaleur brûlante, couraient çà et là cherchant à se soustraire à la terrible fournaise. L'eau devint chaude, les animaux expiraient, l'ennemi était anéanti et les arbres tombaient par rangées entières sous la griffe du feu comme pendant un incendie de forêt. Les éléphants poussaient des barrissements formidables et s'écroulaient morts au sol tout alentour. Chevaux et chars de combat brûlaient et tout était désolation comme après un incendie. Des milliers de chars furent détruits, puis un silence profond régna sur la mer. Les vents se mirent à souffler et la lumière revint sur terre. Le spectacle était atroce. Les corps des tués avaient été rongés par la fournaise au point d'avoir perdu leur apparence humaine. Jamais avant ce jour, nous n'avions vu à l'œuvre arme aussi épouvantable et jamais nous n'en avons entendu parler. » (C. Roy, Drona Parva 1889.)

Les survivants, relate la suite du texte, se baignèrent, lavèrent leur équipement et leurs armes

car tout avait été infecté par le souffle mortel des « dieux ». Voilà qui n'est pas sans rappeler l'épopée de Gilgamesch et la mort d'Enkidu frappé par l'haleine empoisonnée du taureau céleste.

C'est à Alberto Tulli, naguère directeur de la section d'égyptologie du Musée du Vatican, qu'on doit la découverte d'un fragment datant de l'époque de Tuthmosis III (15 (M) avant J. -C.). On y apprend qu'un jour, des astronomes virent passer dans le ciel une boule de feu dégageant une odeur répugnante. Tuthmosis et ses soldats assistèrent également à cet étrange spectacle : la boule de feu qui se déplaçait vers le sud finit par prendre de l'altitude et par disparaître.

Tous les textes auxquels nous nous référons datent d'un ou de plusieurs millénaires avant notre ère. Leurs auteurs ont vécu sur des continents différents, appartenu à des civilisations et à des religions différentes. Le télégraphe n'existait pas, les voyages intercontinentaux n'étaient pas à l'ordre du jour et cependant, des quatre points cardinaux, des textes nous parviennent qui tous relatent des phénomènes à peu près identiques. Étranges coïncidences de l'imagination créatrice. Tous les auteurs anciens avaient-ils la même lubie ? Étaient-ils donc tous persécutés par les mêmes visions ? Non, le seul hasard n'explique pas que les chroniqueurs du Mahabharata,

de la Bible, de l'épopée de Gilgamesch, les auteurs esquimaux, indiens, nordiques, tibétains et autres narrent les mêmes histoires de « dieux » volants, d'engins ailés, de catastrophes formidables. Ces récits ont dû leur être inspirés par des faits réels : ils y rapportent ce dont ils furent les spectateurs.

Sans doute les chroniqueurs anciens – n'en irait-il pas de même aujourd'hui ? – ont-ils exercé leur imagination sur ces faits, sans doute les ont-ils arrangés à leur manière et ne se sont-ils pas contentés de les transcrire objectivement. Il reste que ce sont des faits réels qui occupent le centre de leurs récits et en motivèrent la rédaction. Et ce sont des faits réels que nous y retrouvons aujourd'hui. Prenons un exemple imaginaire :

Un hélicoptère atterrit dans la brousse africaine. Jamais les indigènes de la région n'ont vu semblable engin. L'hélicoptère se pose à grand fracas dans une clairière. Le pilote et son compagnon en sortent en tenue de combat, portant casque et pistolet-mitrailleur. Un indigène tapi dans l'ombre de la forêt observe la scène et ne sait trop que penser de cette chose tombée du ciel ni des « dieux » inconnus qui sont à bord. Après un certain temps, l'hélicoptère décolle et disparaît dans les airs.

Et voilà notre sauvage, encore sous le coup d'une

surprise sans bornes, décrivant à ses compagnons l'étrange spectacle auquel il vient d'assister : un oiseau métallique, bruyant et puant... Des êtres bizarres à la peau blanche, porteurs d'armes qui crachaient le feu... Cet événement surprenant va demeurer dans la mémoire des gens du lieu et, bien entendu, quand ils le raconteront à leurs enfants, l'oiseau deviendra plus grand que nature et les êtres qui étaient à bord deviendront plus puissants, plus terribles encore que leur apparence réelle ne le laissait supposer. Une histoire merveilleuse voit le jour ; mais au centre de cette histoire, la trace du fait réel – atterrissage d'un hélicoptère piloté par deux hommes blancs en armes reste inscrite de manière indélébile. Et le souvenir de ce fait vivra dorénavant dans la mémoire de la tribu.

Certains faits ne peuvent avoir été inventés de toutes pièces. Nous ne chercherions pas dans notre passé la trace de cosmonautes et d'engins ailés si deux ou trois textes anciens seulement y faisaient allusion. Il se trouve cependant que presque tous les textes des peuples anciens d'Occident ou d'Orient, du Nord ou du Sud, relatent des faits de cette sorte. Nous avons donc tout lieu de croire en leur réalité.

« Fils d'homme, tu habites au milieu d'une engéance de récalcitrants, des gens qui ont des yeux pour voir et ne voient rien, des oreilles pour entendre

et n'entendent rien... » (Ézéchiel, 12,1)

On sait que les dieux de Sumer étaient représentés par certaines étoiles. Si l'on en croit Hérodote, une statue en or pur pesant 24 tonnes aurait été édifiée à la gloire de Marduk ou Mars, le plus grand parmi les dieux sumériens. Ninurta ou Sirius était le juge de l'univers et décidait en maître, du sort des mortels. Certaines tablettes cunéiformes chantent la gloire de Mars, de Sirius et des Pléiades. Hymnes et prières sumériens évoquent sans cesse les armes des dieux : la nature de ces armes et les effets déchaînés par leur emploi n'ont aucune commune mesure avec l'art militaire de l'époque. Une louange à Martu relate comment ce dieu fit tomber une pluie de feu et anéantit ses ennemis en leur décochant un trait de lumière foudroyant. Un autre texte raconte comment Inarma s'enlève dans les airs et détruit les maisons ennemies en projetant sur elles un rayon éblouissant. Il existe des dessins et une maquette d'habitation sumérienne qui rappellent exactement la forme d'un abri antiatomique : ronde, massive, percée d'une seule ouverture. De la même époque (3 000 ans avant Jésus-Christ) datent des œuvres d'une grande beauté. On a notamment retrouvé une sculpture représentant un attelage et son cocher ainsi que deux lutteurs en plein effort : ces œuvres sont exécutées à la perfection

et témoignent de l'habileté des artistes sumériens. L'inélégante maquette de « Bunker » ci-dessus évoquée ne correspond en rien aux volumes harmonieux de ces sculptures ni à ceux des habitations et objets découverts lors des fouilles de Babylone ou d'Uruk.

Pourquoi alors cette forme lourdaude ? Il n'y a pas si longtemps, une bibliothèque sumérienne comportant quelque 60 000 tablettes d'argile a été découverte dans la cité de Nippur à 150 km au sud de Bagdad. L'une de ces tablettes évoque le déluge : c'est la relation la plus ancienne dont nous disposons à ce jour. Cinq villes antérieures au déluge y sont citées ; Eridu, Baddibira, Larak, Sitpar et Schuruppak. Deux de ces villes n'ont pas encore été retrouvées. Le Noé sumérien porte nom de Zinsudra ; il résidait à Schuruppak et aurait construit l'arche dans cette ville. Cette relation du déluge est antérieure à l'épopée de Gilgamesch. Mais, qui sait, peut-être finira-t-on par découvrir un récit plus ancien encore ?

Les hommes des civilisations disparues semblent avoir été littéralement hantés par l'idée d'immortalité et de résurrection. Serviteurs ou esclaves se couchaient volontairement dans la tombe où leur maître venait d'être enseveli. C'est ainsi qu'on a

retrouvé 70 squelettes étendus côte à côte dans le tombeau de Schub-At. Pas le moindre signe de violence ne put être décelé sur ces ossements. Les gens s'asseyaient dans la tombe, revêtus de leurs habits de couleur et attendaient la mort. Peut-être absorbaient-ils quelque poison pour en précipiter le terme... Ils étaient convaincus en tout cas, qu'ils allaient accéder à une autre vie, avec leur maître, dans l'au-delà.

Non moins surprenant est le monde des dieux égyptiens. Les textes de l'ancienne Égypte également, font allusion çà et là à des êtres doués de pouvoirs exceptionnels qui voyageaient sous le firmament dans des barques volantes. Un texte cunéiforme adresse à Re, dieu du Soleil, la louange suivante :

« Tu navigues parmi les étoiles et la lune, tu conduis à travers ciel et terre le vaisseau d'Aton comme les étoiles qui se meuvent infatigablement, et comme les étoiles du pôle Nord qui ne disparaissent jamais. » Et cette inscription figurant sur une pyramide : « Tu es celui qui tiens la barre du bateau du soleil depuis des millions d'années. »

Sans doute les Égyptiens étaient passés maîtres dans l'art du calcul ; il n'en est pas moins étrange qu'on associe ainsi les étoiles à un tableau céleste vieux de plusieurs millions d'années. Souvenons-nous

de cette devise du Mahabharata : « Le temps est la semence de l'univers. »

À Memphis, le dieu Ptah indiqua au roi comment il devait célébrer les jubilés de son règne et lui apprit que ce règne durerait six fois cent mille ans. Soulignons que le dieu Ptah rendit visite au roi à bord d'un engin céleste. À Edfu, des soldats ailés ou des faucons marqués d'un symbole d'éternité décorent les linteaux des portes et les frontons des temples. En aucun lieu on ne trouve autant de divinités ailées qu'en Égypte.

Tout voyageur connaît l'île d'Éléphantine appelée ainsi parce que son relief évoque la forme d'un éléphant. L'île porte déjà ce nom dans les textes les plus anciens ; le fait est surprenant : en effet, seule une vue aérienne permet de discerner la forme « éléphantine » de cette île.

Une inscription récemment déchiffrée sur un édifice à Edfu signale qu'il s'agit d'une construction surnaturelle : les plans auraient été tracés par une sorte de demi-dieu du nom d'Im Hotep qui était en même temps prêtre, médecin, architecte et philosophe.

À l'époque où vivait Im Hotep, on ne disposait encore pour travailler la pierre que de coins de bois et de cuivre. Il n'existait pas d'instrument qui permît de

scier des blocs de granit. Im Hotep cependant, construit à son roi, Djoser, la pyramide de Sakhara ! Cet édifice haut de 60 mètres est un chef-d'œuvre dont la splendeur restera inégalée. Entourée d'un mur de pierre de 10 mètres de haut et de 1 600 mètres de long, la pyramide sera appelée « Maison de l'Éternité » par son créateur. Im Hotep s'y fera d'ailleurs ensevelir en attendant que les dieux soient de retour et viennent le réveiller.

Chacun sait que les pyramides sont construites selon certaines normes astronomiques. Voilà encore un fait qui a de quoi surprendre car l'astronomie n'est pas une science où les anciens Égyptiens semblent s'être particulièrement distingués. Sirius était une des seules étoiles à laquelle ils portèrent quelque intérêt. Choix bizarre sinon comique, car depuis Memphis, Sirius n'est visible qu'au moment où le Nil entre en crue ; encore faut-il avoir l'œil exercé car Sirius n'apparaît que vers le matin, juste au-dessus de la ligne d'horizon. Il est d'autant plus surprenant qu'on ait retrouvé en Égypte un calendrier remontant à 4 221 ans avant notre ère. Ce calendrier est établi en fonction de l'apparition de Sirius (1^{er} Tout 19 juillet) et porte sur des cycles de 32 000 ans.

Les astronomes anciens, dira-t-on, avaient le temps d'observer le soleil, la lune, les étoiles, à longueur

d'année. Ils devaient donc se rendre compte, au bout d'un certain temps, que les astres reviennent à la même place après 365 jours environ. Mais n'est-il pas aberrant de fonder ce calcul sur l'observation de Sirius alors que le soleil ou la lune offrent des références bien plus évidentes ? Ce calendrier de Sirius devait être le résultat d'un véritable calcul de probabilités car l'apparition de cette étoile était parfaitement problématique : la crue du Nil était loin d'intervenir chaque année et il était impossible d'en prévoir le jour. Comment expliquer alors l'existence d'un calendrier de Sirius ? Peut-être une légende ancienne ? Peut-être une promesse faite par quelque dieu et jalousement gardée par les prêtres ?

On a découvert, dans un tombeau qui pourrait être celui du roi Udimus, le squelette d'un animal inconnu retenu par une chaînette en or. D'où vient cet animal ? Comment expliquer que les Égyptiens possédaient déjà un système décimal au début de la première dynastie ? Comment une civilisation aussi évoluée a-t-elle pu fleurir à une époque aussi reculée ? D'où les anciens Égyptiens tenaient-ils leurs extraordinaires connaissances mathématiques et leur écriture ?

Jetons encore un bref regard sur quelques textes anciens avant de nous occuper des édifices monumentaux et des questions innombrables que

soulève leur examen.

Les « Mille et Une Nuits » ne témoignent-elles pas d'un génie inventif tout à fait surprenant ? Comment le conteur en vient-il à imaginer une lampe magique qu'on peut faire parler à volonté ? Comment l'idée du « Sésame, ouvre-toi » qui donne accès à la caverne d'Ali Baba a-t-elle pu germer dans son esprit ?

Certes de telles idées ne nous étonnent plus, nous qui obtenons des images qui bougent et qui parlent en actionnant simplement un bouton de notre poste de télévision. Et les portes des grands magasins, équipées de cellules photo-électriques, s'ouvrent devant nous sans même que nous ayons à prononcer de formule magique.

Mais songeons un instant à l'imagination extraordinaire dont ces conteurs anciens firent preuve en un temps où la télévision et les cellules photo-électriques n'existaient pas. Il y a là de quoi faire rougir de honte nos modernes romanciers d'anticipation. À moins que ces idées aient été inspirées aux conteurs d'autrefois par quelque fait ou événement réel...

Certaines civilisations anciennes n'ont laissé que peu de traces visibles : elles survivent cependant par le truchement de légendes qui comptent parmi les plus

extraordinaires qui soient.

Les légendes d'Islande et de Norvège ne tarissent pas de récits où il est question de « dieux » se déplaçant dans les airs. La déesse Frigg envoie sa servante Gna en mission dans les étoiles. La servante se déplace sur le dos d'un cheval ailé et la légende affirme qu'un jour elle rencontra dans les airs des wanes inconnus... Dans le chant d'Alwis, la terre, le soleil, la lune portent des noms différents selon que ces astres sont évoqués par les hommes, par les géants, par les dieux ou par les Asecs...

L'érudit Sturluson n'a transcrit qu'aux environs de l'an 1200 après Jésus-Christ les chants et légendes nordiques et germaniques : il n'en reste pas moins vrai que l'origine de ces légendes remonte à plusieurs millénaires avant notre ère. Ces légendes tiennent le disque ou la sphère pour le symbole de l'univers.

Roi des dieux, Thor est toujours représenté porteur d'un marteau. Selon le professeur Kuhn, le dieu Thor remonte à l'âge de pierre. Il est alors armé d'un outil de pierre qui ne prendra que bien plus tard la forme d'un marteau de bronze ou de fer. Quoi qu'il en soit, Thor, avec son marteau symbolique, est une divinité très ancienne. Le nom lui-même provient du sanscrit « Tanayitnu » qui signifie « celui qui fait un bruit de tonnerre ». Dieu des dieux nordiques, Thor est le

maître des wanes germaniques qui hantent les airs et rendent dangereux les parages du ciel.

En admettant que nous mettions nos théories en discussion, on nous accuserait certainement de vouloir vérifier à tout prix, en érigeant en preuves les moindres allusions des textes anciens à des apparitions célestes, l'hypothèse selon laquelle des vols spatiaux ont effectivement eu lieu dans un passé très lointain. À cela nous rétorquerons que tel n'est pas notre but. Nous nous contentons de relever dans des ouvrages anciens, des passages qui s'intègrent mal à nos schémas habituels de pensée. Nous interrogeons des textes qui relatent des faits, des événements, des phénomènes singuliers ou témoignent d'un niveau de connaissance que les auteurs de ces textes pouvaient avoir à l'époque où ils les conçurent. On a tendance, en général, à ne mettre en doute l'exactitude des traductions ou des copies que dans la mesure où les passages concernés soulèvent des problèmes épineux ou posent des énigmes embarrassantes. Le reste, on l'accepte sans regimber. Ce n'est pas gênant. Nous pensons qu'il est indigne d'un esprit scientifique de se débarrasser ainsi de ce qui infirme ses thèses, pour ne garder que ce qui les corrobore. Quant à nous, nous sommes persuadés que des traductions nouvelles, réellement scientifiques, de ces textes, donneraient

plus de poids encore à notre conception du passé.

Mais continuons, pour l'instant, à tisser patiemment le fil de nos hypothèses...

On a exhumé, très récemment, aux environs de la mer Morte des fragments de textes apocryphes de Moïse et d'Abraham. Relatifs à l'apocalypse ou de nature plus proprement liturgiques, ces textes font allusion, eux aussi, à un char céleste monté sur roue et crachant le feu :

Derrière ces êtres, je vis un char avec des roues de feu ; chaque roue était entourée d'yeux et, au-dessus des roues, se dressait un trône autour duquel courait une ceinture de feu. » (Abraham, apocryphes 18-11,12.)

Selon le professeur Scholem, trônes et chars célestes sont des symboles de la mystique juive ; à ces symboles correspondrait, chez les mystiques grecs et chez les premiers chrétiens, le thème de la lumière (Pleroma). Ce commentaire n'est sans doute pas dépourvu d'intérêt mais rien n'en prouve la justesse. Et si certaines gens avaient réellement vu ces chars de feu si fréquemment évoqués par les textes anciens ? Les textes de Qumrân comportent des passages rédigés selon un code secret. L'auteur d'un texte astrologique figurant parmi les documents de la quatrième grotte employa même, en alternance, des

formes d'écriture parfaitement différentes les unes des autres. Une considération astronomique porte ce titre singulier : « Paroles du voyant à l'usage de tous les fils de l'aurore. »

Mais pourquoi prétendre avec tant d'obstination que ces chars de feu décrits par les auteurs anciens ne sont pas des véhicules réels et que ces descriptions ne doivent pas être prises au pied de la lettre ? Mais voyons donc ! Parce que de tels engins ne peuvent pas avoir existé autrefois ! Réponse banale, certitude sans fondement ! Il n'y a pas si longtemps, de savants personnages jugeaient impossible que des pierres (météorites) tombent du ciel parce qu'il n'y a pas, disaient-ils, de pierres dans le ciel... Au siècle dernier, des mathématiciens éminents calculèrent que les chemins de fer ne pourraient jamais dépasser la vitesse limite de 34 km/heure : au-delà, l'air se raréfierait dans les voitures au point d'entraîner la mort par asphyxie des voyageurs... Il n'y a pas cent ans, on démontrait « preuves en main » qu'un engin plus lourd que l'air ne pourrait jamais voler...

Une critique récemment consacrée par un important journal à « Signaux de l'univers » de Walter Sullivan, assimile ce livre à la littérature de science fiction et affirme que, même dans un avenir lointain, il sera impossible d'atteindre Y-Eridani ou Tau-Ceti ; ni

les effets de la dilatation du temps ni l'hibernation des astronautes ne permettraient de franchir les distances incommensurables qui nous séparent de ces astres...

Fort heureusement, il y a toujours eu, dans le passé, suffisamment d'esprits audacieux ; les critiques de l'époque les traitaient de « visionnaires » : mais sans ces « visionnaires », il n'y aurait pas aujourd'hui de trains roulant à plus de 200 km/heure (souvenons-nous : les voyageurs mourront asphyxiés au-delà de 34 km/heure !)... Sans eux, les avions à réaction n'existeraient pas (un engin plus lourd que l'air ne peut pas voler !)... Sans eux, on n'enverrait jamais de fusée dans la lune (parce que l'homme ne peut et ne doit pas quitter sa planète !). Bref, sans eux, il ne se passerait pas grand-chose sous le soleil.

Nombre de chercheurs prétendent s'en tenir à l'étude de ce qu'ils nomment les réalités. Ce faisant, ils oublient que la réalité d'aujourd'hui n'était bien souvent, hier encore, qu'utopies formulées par quelque visionnaire inspiré. Plus qu'à la recherche systématique, nous devons à d'heureux hasards une partie importante des découvertes qui constituent la réalité d'aujourd'hui. Parmi ces découvertes, plusieurs sont le fruit des spéculations audacieuses d'esprits qui surent faire fi des préjugés de leurs contemporains. Heinrich Schliemann refusa de considérer les œuvres

d'Homère comme de simples fables : c'est ainsi qu'il découvrit Troie !

Nous connaissons trop peu de choses encore de notre passé pour pouvoir prononcer à son égard des jugements définitifs. Des découvertes nouvelles sont susceptibles de révéler des vérités extraordinaires ; la lecture approfondie d'ouvrages anciens peut mettre à mal des vérités que l'on tenait depuis longtemps pour acquises. Cela dit, nous savons que les livres anciens ont été détruits dans leur grande majorité. On dit qu'il y a eu en Amérique du Sud une véritable anthologie des connaissances humaines ; Pacha-cuti IV, 63e souverain des Incas, en aurait ordonné la destruction. La bibliothèque d'Alexandrie avait été dotée par l'érudite Ptolomée Soter, d'un fond de 500 000 volumes : elle fut détruite en partie par les Romains. Le reste servit quelques siècles plus tard au calife Omar à chauffer les bains publics d'Alexandrie !

Qu'est-il advenu de la bibliothèque du Temple à Jérusalem ? Et des 200 000 volumes de la bibliothèque de Pergame ? Quelle somme formidable de connaissances, l'empereur de Chine, Chi-Huang, livra-t-il à l'oubli lorsqu'en 214 avant Jésus-Christ, il ordonna pour des motifs politiques, la destruction de tous les livres d'histoire, de philosophie et d'astronomie ? Combien de textes Paul d'Éphèse fit-il

brûler ? Et les ravages formidables du fanatisme religieux ! Combien d'œuvres uniques moines et missionnaires ont-ils fait disparaître dans leur fureur sacrée, dans leur pieux aveuglement, en Amérique centrale et en Amérique du Sud ?

L'humanité a-t-elle tiré la leçon de ces destructions survenues au fil des siècles ? Il y a cinquante ans seulement, Hitler faisait brûler des livres en place publique et la révolution culturelle chinoise procédait, en 1966, selon la même méthode. Grâce au ciel, il existe aujourd'hui de nombreux exemplaires de chaque livre et pas seulement, comme par le passé, un manuscrit unique.

De tous temps les sages ont su que la guerre et la révolution, le sang et le feu guettaient toujours l'humanité. Peut-être ont-ils pris la précaution de préserver leur savoir de la fureur des hommes ? Peut-être nombre d'informations ont-elles été « dissimulées » par leurs soins dans des pyramides, dans des temples, dans des statues ? Peut-être ce savoir a-t-il été mis en sécurité sous la forme d'un code chiffré en quelque lieu inconnu ? Voilà qui mérite d'être vérifié tant il est vrai que des esprits prévoyants ont eu récemment l'idée de léguer aux hommes de demain l'essentiel de nos connaissances.

C'est au cours de l'année 1965 que furent enfouies à

New York deux capsules coulées dans un métal plus solide que l'acier et capables de résister jusqu'en 6965 aux pires calamités que l'on puisse imaginer. Ces capsules contiennent des informations qui doivent permettre aux hommes de demain de se faire, en cas de besoin, une idée précise de ce que furent les hommes en 1965.

Elles contiennent des informations « d'actualité », des photographies de villes, de bateaux, d'automobiles, d'avions, de fusées, des échantillons de métaux, de plastique, de tissus ainsi que des objets d'usage courant tels que monnaies, outillages, articles de toilette ; des ouvrages entiers de mathématiques, de médecine, de physique, de biologie, d'astronautique y ont été introduits sous forme de microfilms et on a pris soin d'y adjoindre un code qui doit permettre aux archéologues de demain de traduire dans leur langue cet énorme matériel d'information.

L'idée de faire don de ces capsules à la postérité revient à un groupe d'ingénieurs des établissements Westinghouse Electric et c'est John Harrington qui mit au point l'ingénieux code évoqué plus haut. Pauvres fous ? Doux rêveurs ? Comme on voudra. En ce qui nous concerne, en tout cas, l'idée nous paraît heureuse : il nous est agréable de constater qu'il y a des hommes qui se préoccupent ainsi de l'avenir ! Car

les archéologues de demain n'auront pas la tâche plus facile que nous. Une bonne catastrophe nucléaire et il ne restera rien de ces magnifiques réalisations techniques qui font notre fierté, de ces riches bibliothèques qui parsèment le monde : tout sera anéanti, rasé par le feu de l'atome. Et même si le désastre est de moindre envergure, la prévoyance de ces hommes reste justifiée : que l'axe de la terre se déplace de quelques degrés et de formidables inondations recouvriront de vastes territoires ; de ce qui est écrit, il ne restera rien ou pas grand-chose. Qui oserait prétendre que personne n'a pu avoir, dans le passé, la même idée que ces gens de New York ?

Les stratégies de la bombe A ou H ne braqueront pas leur arme sur un territoire peuplé de Zoulous ou d'Esquimaux. Les centres de notre civilisation seront les premiers touchés. Et les peuples qui ont le plus de chance d'être épargnés sont ceux qui vivent loin de ces centres : nations sous-développées ou populations primitives, incapables, parce qu'elles n'y ont pas pris part, de perpétuer cette civilisation technique, voire même de transmettre à la postérité quelque information que ce soit à son propos. Quant au sage qui voudrait sauvegarder la mémoire des hommes de ce siècle, en constituant quelque bibliothèque secrète, son entreprise serait vaine. Les bibliothèques

« normales », secrètes ou non, seront détruites. Des régions entières de la terre seront réduites à l'état de déserts car les plantes ne résistent pas à une radioactivité persistante. D'imprévisibles mutations biologiques risquent de frapper les survivants et il ne restera rien, 2 000 ans après la catastrophe, des villes touchées. Livrée à elle-même, la nature reprendra le dessus, envahira les ruines, réduira en poussière le fer et l'acier.

Et tout recommencera depuis le début ! Pourquoi l'homme ne tenterait-il pas deux ou trois fois la même aventure ? Sans doute aura-t-il quelque peine à déchiffrer les vestiges du passé. Sans doute les archéologues prétendront-ils, 5 000 ans après la catastrophe, que l'homme du XXe siècle ne connaissait pas le fer puisqu'on n'en trouvera pas trace ! Le long de la frontière russe, on dégagera des kilomètres de barrages fortifiés eu béton : on dira qu'il s'agit de lignes astronomiques. On trouvera des bandes magnétiques mais on ne saura pas que ce sont des bandes magnétiques. Vierges ou non, ces bandes demeureront silencieuses. Il suffirait de les faire parler et on aurait la clef de maintes énigmes : mais on ne se doutera même pas qu'elles ont quelque chose à dire... On prendra connaissance de textes décrivant des villes gigantesques où se dressaient des maisons de

plusieurs centaines de mètres de haut mais on n'y ajoutera pas foi : de telles villes, dira-t-on, ne peuvent pas avoir existé. On considérera comme une curiosité géométrique ou comme un réseau de canalisations « bien pensé pour l'époque », les galeries du métro londonien. De temps à autre on tombera sur quelque ouvrage ancien où il sera question d'hommes qui voyageaient d'un continent à l'autre à bord d'oiseaux gigantesques ou d'extraordinaires engins qui grimpaient droit dans le ciel en crachant du feu : c'est impossible, affirmera-t-on, de tels engins ne peuvent pas avoir existé. Ce ne sont là que mythes obscurs, récits symboliques.

Les traducteurs de l'an 7000 auront du pain sur la planche et leurs traductions donneront lieu à des commentaires singuliers : comment comprendre ces récits fragmentaires relatifs à une guerre mondiale au XXe siècle ? C'est à n'y pas croire ! Mais que des discours de Marx et de Lénine viennent à être déchiffrés, et on aura entre les mains – ô bonheur ! – les actes de foi des apôtres d'une religion ancienne.

On aura de quoi s'occuper pour peu qu'il reste suffisamment de traces de notre passage. Cinq mille ans, c'est long. Que des édifices de pierre tiennent encore debout au bout de cinq mille ans, c'est une faveur de la nature. Les rails de chemins de fer, aussi

épais soient-ils, lui résistent moins longtemps.

Dans la cour d'un temple à Delhi se dresse un pilier constitué de plusieurs morceaux de métal soudés les uns aux autres : il y a 4 000 ans que ce pilier résiste aux pires intempéries ; il ne présente pas la moindre trace de rouille car il ne contient ni soufre ni phosphore. Voilà donc un alliage métallique inconnu remontant à la plus haute antiquité. Ce pilier a-t-il été coulé par un groupe d'ingénieurs dépourvus des moyens financiers nécessaires à la construction d'un édifice important, mais désireux de laisser à la postérité un témoignage de leur savoir ?

Il y a de bien embarrassants vestiges ! Les techniques les plus modernes ne permettraient pas de construire les formidables édifices que nous ont laissés certains bâtisseurs du passé. Ils sont là, debout, sous nos yeux, défiant toute explication « rationnelle ». Allons, jetons nos œillères aux orties et voyons un peu...

7

Une piste de danse pour les géants.

De quoi vivaient les Égyptiens ?

Khuju était-il un imposteur ?

Le mystère des pyramides.

Des cadavres vivants.

Mode et préhistoire.

La méthode du C 14 est-elle absolument sûre ?

Au nord de Damas s'étend une plate-forme constituée de blocs de pierre dont certains mesurent 20 mètres de long et pèsent quelque 2 000 tonnes : cette plate-forme, c'est la terrasse de Baalbeck. Jusqu'ici l'archéologie n'a pas su expliquer qui a bien pu la bâtir, ni pourquoi ni comment. Le professeur russe Agrest pense qu'il pourrait s'agir des vestiges d'un énorme terrain d'atterrissage.

Si l'on s'en tient à l'histoire telle qu'on nous la fait consommer d'habitude, on apprend, non sans surprise, que l'ancienne Égypte se trouva soudain, sans transition aucune, à la tête d'une civilisation prestigieuse : villes importantes, temples grandioses, statues gigantesques d'une remarquable force d'expression, routes magnifiques flanquées de sculptures, systèmes de canalisations parfaits, tombeaux somptueux taillés à même le rocher, colossales pyramides... Un miracle en somme, dans un pays sans passé !

De terres fertiles, il n'y en avait que dans le delta du Nil et le long des deux rives du fleuve. Et voici que les spécialistes évaluent à 50 millions le peuplement de l'Égypte à l'époque où furent édifiées les pyramides ! (Notons que cette estimation bat en brèche l'avis selon lequel la population du globe s'élevait aux environs de l'an 3000 avant Jésus-Christ, à quelque 20 millions).

Quelques millions d'habitants de plus ou de moins ne changent rien aux données du problème : assurer la subsistance d'une telle population n'était pas une mince affaire ! Il n'y avait pas seulement une multitude d'ouvriers, de tailleurs de pierre, d'ingénieurs et de marins, mais aussi des centaines de milliers d'esclaves, une armée sur le pied de guerre, une foule de prêtres dont la condition était loin d'être misérable, d'innombrables commerçants, paysans, fonctionnaires et une cour importante baignant dans le luxe. Tous ces gens vivaient-ils du maigre produit des terres du Nil ?

On nous apprend que le transport des blocs de pierre qui servaient à la construction des pyramides se faisait sur un « tapis roulant » de bois. On ne parviendra pas à nous convaincre que les Égyptiens ont coupé les rares arbres – en majorité des palmiers – qui poussaient dans le pays pour en faire des « rouleaux » : les dattes représentaient un capital-nourriture par trop important et les palmes dispensaient une ombre précieuse dans un paysage écrasé de soleil. Et cependant la technique des rouleaux de bois est la seule explication valable... Peut-être a-t-on importé du bois ? Voilà qui eût nécessité une flotte considérable. Le bois aurait été déchargé à Alexandrie et convoyé sur le Nil jusqu'au Caire ? Pas d'autre mode de transport possible. À l'époque des

pyramides, les Égyptiens ignoraient l'usage du cheval et de la charrette. L'attelage ne fut introduit en Égypte qu'au cours de la 17^e dynastie, 1 600 ans à peu près avant Jésus-Christ.

La technique des bâtisseurs de pyramides pose d'innombrables énigmes qui, pour la plupart, n'ont pas été élucidées.

Comment ont-il pu tailler dans le roc ces tombeaux magnifiques ? Comment parvinrent-ils à creuser ces vastes salles souterraines, ces galeries labyrinthiques ? Les murs des salles sont plats, souvent décorés de fresques. Les galeries s'enfoncent en oblique dans les rochers ; taillées en escaliers, elles mènent à des caveaux mortuaires aménagés dans les profondeurs. Des foules de touristes restent bouche bée devant ces ouvrages magnifiques, mais personne ne connaît les procédés qui permirent de les mener à bien. Une chose est certaine, les Égyptiens passèrent très tôt maîtres dans cette architecture souterraine : les tombeaux anciens égalent en perfection les ouvrages plus récents. Il n'y a pas de différence entre le tombeau de Téli, pharaon de la première dynastie et celui de Ramsès 1^{er} souverain de l'empire nouveau qui régna sur l'Égypte quelque mille ans plus tard. De toute évidence, on s'en tient aux techniques anciennes, sans apporter d'améliorations sensibles. Les ouvrages les

plus récents donnent plutôt l'impression d'être des copies – parfois médiocres – de modèles anciens.

Le voyageur qui, bercé par l'indolent roulis de quelque chameau répondant au nom de Napoléon ou de Bismarck, se rend à la pyramide de Chéops à l'ouest du Caire, fait connaissance avec ce chatouillement particulier que suscitent au niveau de l'estomac les vestiges d'un passé insaisissable. Il apprend que le pharaon se fit construire un tombeau en tel ou tel endroit et, après avoir pris quelques photos impressionnantes, regagne Le Caire en remuant dans sa tête de vagues souvenirs scolaires. On sait sans doute que les pyramides, celle de Chéops plus particulièrement, ont fait l'objet de théories aussi nombreuses qu'in vraisemblables. Charles Piazzi Smyth fit paraître en 1864 un livre de 600 pages intitulé *Our inheritance in the great pyramide* : cet ouvrage accumule sur la pyramide de Chéops, et notamment sur les rapports entre les masses architecturales de cet édifice et le globe terrestre, les thèses les plus délirantes.

Certains faits avancés par cet auteur méritent cependant une attention particulière.

Les anciens Égyptiens vouaient un véritable culte au soleil. Re, leur dieu du Soleil, se déplaçait à bord d'embarcations volantes. Certains textes gravés sur les

pyramides parlent de voyages célestes effectués en compagnie des dieux, par un souverain de l'ancien empire...

Doit-on attribuer au hasard le fait que la hauteur de la pyramide de Chéops multipliée par un milliard représente, à peu de chose près, la distance qui sépare la terre du soleil, soit 149 504 000 kilomètres ? Est-ce un hasard si l'une des diagonales de la pyramide correspond à une ligne fictive coupant continents et océans en deux moitiés ? Est-ce un hasard si le quotient de la surface de base divisée par la double hauteur de la pyramide équivaut au nombre $\text{Pi} = 3,1416$? Est-ce un hasard si on y a retrouvé des calculs relatifs au poids de la terre ? Est-ce par hasard que la pyramide a été édifiée sur un terrain rocheux, parfaitement nivelé ?

Aucun indice ne subsiste sur les raisons qui ont pu pousser le pharaon Khufu à choisir précisément pour terrain de construction cet emplacement désertique. On a dit qu'il y avait à cet endroit une faille rocheuse offrant des conditions naturelles idéales ; on a dit aussi que le souverain pouvait, de son palais d'été, suivre l'état d'avancement des travaux. Ces motifs ne nous paraissent guère plausibles : il eût été plus rationnel d'implanter le chantier à proximité immédiate des carrières situées un peu plus à l'est et

de réduire ainsi au minimum les problèmes de transport du matériau de construction : au surplus, il est difficile de croire que le souverain ait choisi de mettre en place un chantier de cette importance à proximité de sa résidence et de s'exposer pendant des années à un vacarme incessant pour le seul plaisir d'observer au jour le jour le cours des travaux. Ces explications relatives au choix du terrain où devait s'élever la pyramide sont si peu convaincantes qu'on est en droit de se demander si les « dieux » n'intervinrent pas dans cette affaire, soit directement, soit par l'intermédiaire des prêtres. Cette hypothèse vient évidemment étayer nos théories relatives au passé utopique de l'humanité. La pyramide – le fait mérite d'être souligné – ne divise pas seulement la terre en deux parties égales, elle est aussi érigée au centre de gravité des continents ! Si toutes ces données ne sont pas fortuites – et il paraît difficile de croire à une conjonction aussi importante de hasards – il semble qu'il faille admettre que les êtres qui ont décidé de l'emplacement du chantier n'ignoraient rien de la répartition des mers et des continents ni de la forme sphérique de la terre. Souvenons-nous des cartes géographiques de Piri Reis ! La mythologie et les hasards n'expliquent pas tout.

Comment parvint-on à niveler ce terrain rocheux ?

Quelles forces, quelles « machines », quels moyens techniques a-t-on mis à l'œuvre pour réaliser ce tour de force ? Comment a-t-on pu creuser des galeries aussi profondes ? Comment s'éclairait-on à l'intérieur des pyramides et dans les tombeaux labyrinthiques ? On n'y trouve pas trace de flambeaux ; ni les parois ni les voûtes ne présentent la moindre noircissure et rien n'indique qu'on ait procédé à un quelconque nettoyage. Comment les blocs gigantesques de pierre furent-ils extraits des carrières ? Comment a-t-on assuré leur transport ? Les explications ne manquent pas : pentes artificielles, voies sablées sur lesquelles on poussait les blocs, échafaudages, rampes, remblais... Et, bien entendu, les forces conjuguées de centaines de milliers d'ouvriers.

Aucune de ces explications ne résiste au moindre examen critique. La technique qui présida à l'édification de la grande pyramide reste un mystère inexpliqué. Aucun architecte du XXe siècle, le doterait-on des moyens les plus perfectionnés, ne serait capable de construire une pyramide semblable à celle de Chéops.

On a extrait des carrières avoisinantes 2 600 000 blocs de pierre ; on les a taillés, transportés sur le chantier, ajustés les uns aux autres au millimètre près ! Et les galeries ténébreuses qui parcourent

l'édifice ont été décorées de fresques !

Le choix du terrain ? Un mouvement d'humeur du pharaon...

Les proportions merveilleuses de l'édifice ? Un hasard...

Plusieurs centaines de milliers d'ouvriers poussèrent sur des rouleaux fictifs et traînèrent avec des cordes illusoires, jusqu'au sommet d'une rampe, des masses de douze tonnes...

Cette armée d'ouvriers se nourrissait de céréales inexistantes... Elle trouvait abri, la nuit, dans les huttes que le pharaon ne fit pas construire aux abords de son palais d'été...

De vigoureux « Oh ! hisse » amplifiés par un haut-parleur imaginaire battaient la mesure des contractions musculaires et faciliteraient le mouvement ascensionnel des blocs de 12 000 kilos...

En admettant que les travailleuses fourmis égyptiennes aient réalisé chaque jour cette performance extraordinaire que représente la mise en place de dix blocs, elles auraient donc mis – si l'on ajoute foi à ces explications superficielles – quelque 250 000 jours, soit 664 ans à assembler les 2 600 000 blocs qui constituent la pyramide ! Et n'oublions pas que cet ouvrage est le produit d'un mouvement

d'humeur du lunatique pharaon Khufu qui mourut bien avant que le chef-d'œuvre inspiré par lui fût achevé. Comme tout cela est beau ! Et triste à la fois !

Le ridicule de ces explications est tel qu'il ne faut pas en perdre un mot. Qui a la naïveté de croire que la pyramide ne fut édiflée que pour servir de tombeau à un pharaon ? Qui persiste à prétendre que les signes mathématiques et astronomiques inscrits dans les proportions de la pyramide sont de purs hasards ?

Le pharaon Khufu passe pour avoir projeté la construction de ce monument ; il en aurait aussi été le maître d'œuvre. D'où tire-t-on cette certitude ? Des inscriptions et tablettes qui ont toutes trait à Khufu. La preuve est insuffisante. Il est hors de doute que la pyramide n'a pas pu être achevée pendant la durée d'une vie d'homme. Et si Khufu avait fait falsifier les inscriptions gravées dans la pierre afin d'assurer sa gloire posthume ? Ainsi qu'en témoignent nombre de monuments, cette méthode a eu plus d'un adepte parmi les souverains de l'Antiquité. Il se pourrait donc bien que la pyramide de Chéops existât depuis longtemps quand Khufu eut l'idée d'y apposer ses cartes de visite.

La bibliothèque d'Oxford possède un manuscrit de l'écrivain copte Mas-Udi. Selon cet auteur, la grande pyramide serait l'œuvre du pharaon Surid. Fait

curieux, le règne de Surid est antérieur au déluge. Coïncidence bizarre, ce même Surid aurait ordonné aux prêtres d'inscrire tout leur savoir sur la pyramide et d'y dissimuler tous leurs écrits. Ainsi donc, si l'on en croit la tradition copte, la grande pyramide aurait été édifiée avant le déluge.

Le second livre des « Histoires » d'Hérodote corrobore les dires de Mas-Udi. Hérodote déclare que les prêtres de Thèbes lui auraient montré 341 statues colossales représentant les générations successives de grands prêtres en exercice depuis 11 340 ans. On sait aujourd'hui que chaque grand prêtre faisait effectivement fabriquer, de son vivant, une statue à son effigie.

Les prêtres de Thèbes assurèrent Hérodote de l'exactitude de leurs indications : Ils notaient tout depuis des siècles. Chacune des 341 statues représentait une génération. Ils affirmèrent qu'avant ces 11 340 générations, les dieux avaient vécu parmi eux. Depuis lors, aucun dieu ne leur avait plus rendu visite.

L'histoire « officielle » de l'Égypte ancienne porte sur quelque 6 500 ans. Les prêtres de Thèbes avaient-ils une raison de tromper Hérodote ? Avaient-ils une raison de « gonfler » ainsi la durée de leur empire ? Auraient-ils souligné le fait qu'aucun dieu ne leur avait plus rendu visite depuis 341 générations, s'ils n'avaient

conservé fidèlement le souvenir du séjour effectif des dieux parmi eux, 11 340 ans avant la visite d'Hérodote ?

Comment, dans quel but et quand furent construites les pyramides ? Personne n'en sait rien. Voici une montagne artificielle de 150 mètres de haut, pesant 31200 000 tonnes, représentant une somme formidable d'efforts et l'on voudrait que ce monument ait été construit dans le seul but d'abriter le corps embaumé de quelque excentrique pharaon ? Allons donc ! À moins que...

Les momies posent une énigme aussi insondable que celle des pyramides. Différents peuples anciens possédèrent une technique parfaite de l'embaumement. La croyance en une autre vie, dans l'au-delà, expliquerait le soin mis à préserver le cadavre de la décomposition. Cette interprétation serait plausible si les anciens avaient effectivement cru à un tel retour à la vie. Inutile dans ce cas d'embaumer le corps du défunt. Pourquoi alors tous ces soins posthumes ?

Nombreux sont les écrits et légendes anciens où il est dit que les dieux reviendront sur terre pour rappeler à la vie les corps qui auront été bien conservés. Voilà qui explique déjà mieux une toilette posthume tendant à conserver au corps du défunt sa

forme et à le préparer à une seconde vie sur terre. Du reste, pourquoi le défunt aurait-il emporté dans la tombe argent, bijoux, objets personnels et même – comme nous l’avons observé déjà – une partie de sa domesticité, s’il n’avait été poussé par l’espoir d’un prolongement exact de sa vie ancienne dans une vie nouvelle ? Les tombeaux, véritables abris antiatomiques, étaient d’une solidité à toute épreuve. On y emportait des valeurs sûres : de l’or et des pierres précieuses. La question est celle-ci : qui a bien pu inspirer aux anciens l’idée de la réincarnation ? Qui a bien pu leur souffler l’idée que les cellules du corps doivent être préservées de la décomposition et que le cadavre pourra être rappelé à la vie après quelques millénaires, si on l’a entouré des soins requis et mis à l’abri en un lieu sûr ?

Jusqu’à présent le problème du « réveil » à une autre vie n’a été considéré que sous l’angle religieux. Mais le pharaon, qui en savait sans doute plus long que ses sujets sur les mœurs et les pouvoirs des dieux, n’a-t-il pas pu en venir à penser ceci : il faut que je me fasse construire un tombeau indestructible et visible de loin... Les dieux ont promis de revenir et de me réveiller... (ou : dans un lointain avenir, les médecins sauront me faire revivre...)

Que penser aujourd’hui de tout cela ?

Le physicien et astronome Robert C. W. Ettinger nous apprend dans « The prospect of immortality », paru en 1965, comment nous autres, hommes du XXe siècle, nous pourrions, par congélation de notre corps, obtenir un rythme cellulaire plusieurs millions de fois inférieur au rythme normal et assurer ainsi notre survie biologique et médicale. Cette pensée relève apparemment de l'anticipation. Il n'en reste pas moins que tout hôpital actuel de quelque importance dispose d'une « réserve » où des os humains sont conservés à basse température et peuvent être réutilisés en cas de besoin. Personne n'ignore qu'on constitue aujourd'hui des « banques » de sang frais que l'on stocke à 196 degrés en dessous de 0 et qu'à la température de l'azote liquide, il est possible de maintenir indéfiniment en vie les cellules. Les pharaons ont pu céder au goût de l'anticipation. Leurs espoirs n'étaient pas « insensés » ; ne sont-ils pas en passe d'être réalisés, après tout ?

Il y a des évidences scientifiques qui dépassent l'entendement : En mars 1963, des biologistes de l'université d'Oklahoma analysèrent les cellules épidermiques du cadavre de la princesse égyptienne Mene. Force leur fut de constater que ces cellules étaient encore aptes à la vie ! Or la mort de la princesse remonte à plusieurs millénaires !

On a retrouvé çà et là des momies si bien conservées que les corps des défunts paraissent vivants. Des momies incas, enfouies dans les glaciers, ont résisté à l'usure des millénaires et sont théoriquement aptes à vivre. Utopie ? Au cours de l'été 1965, la télévision russe présentait deux chiens qui avaient été plongés pendant une semaine en état de congélation. Au bout de sept jours, ils furent ramenés à la vie !

Nul n'ignore que, de leur côté, les Américains travaillent assidûment, dans le cadre de leur programme de recherches spatiales, à la mise au point d'une méthode qui permettra de conserver à basse température les corps des astronautes de demain durant leurs expéditions vers de lointaines étoiles...

On se moque volontiers aujourd'hui du professeur Ettinger parce qu'il pense que dans un avenir lointain, les hommes ne seront plus incinérés ou livrés aux vers : les cadavres seront conservés dans des cimetières frigorifiés en attendant le jour où la médecine saura guérir le mal qui fut cause de leur décès et rappeler ainsi leur corps à la vie. Quand on examine de plus près cette idée utopique, on ne peut se défendre de songer à une armée de soldats congelés qu'on rappellerait à la vie en cas de guerre. De quoi faire frémir les plus courageux...

Mais quel rapport entre les momies et notre hypothèse relative au séjour sur terre, dans le passé, de cosmonautes venus de quelque lointaine galaxie ?

Question : d'où les anciens tenaient-ils que les cellules résistent à la mort pour peu que le corps du défunt soit soumis à un traitement particulier ?

Autre question : d'où vient l'idée d'immortalité et, plus particulièrement, l'idée de réincarnation, de réveil à une seconde vie sur terre ?

La plupart des peuples anciens ont poussé à la perfection l'art de la momification. Ce fait indiscutable nous conduit à nous interroger sur l'origine de l'idée de réveil, de retour à la vie. Cette idée a-t-elle été conçue fortuitement par quelque roi ou quelque prince du sang ? Ou bien un puissant personnage a-t-il eu l'occasion de voir comment les « dieux » conservaient les corps de leurs semblables ? Ou bien encore des « dieux » ont-ils confié à quelque prince intelligent comment on « réveille les morts » ?

Ces spéculations nécessitent quelques considérations « actuelles ». Dans quelques centaines d'années, l'humanité aura poussé à un degré de perfection inimaginable la technique des vols cosmiques. Les prospectus des agences de voyages proposeront à leur clientèle des voyages

interplanétaires à prix réduit. L'acheminement vers une telle perfection des techniques spatiales suppose évidemment le concours des disciplines scientifiques les plus diverses. Électronique et cybernétique ne sauraient résoudre tous les problèmes. La contribution de la médecine et de la biologie consistera essentiellement à trouver le moyen de prolonger la vie de l'homme. C'est un problème dont les centres de recherches spatiales se préoccupent déjà énormément.

Questions : y a-t-il eu dans le passé des cosmonautes maîtres d'un savoir que nous sommes en train de reconquérir ? Ces intelligences extra-terrestres connaissaient-elles les méthodes permettant de ranimer à volonté, des milliers d'années après leur mort, des défunts dont le corps avait été soumis à un traitement particulier ? Peut-être les « dieux » ont-ils voulu conserver des personnages éminents, susceptibles de raconter, quelques millénaires après leur décès, l'histoire de leur génération ? Qu'en savons-nous ? Qui sait même si des « dieux » inconnus n'ont pas déjà pratiqué un tel « interrogatoire » ?

Art quasiment sacré à l'origine, la momification devint au cours des siècles, une affaire de mode. Tout le monde voulut bientôt « renaître » à la vie. Il

suffisait, pensait-on, de suivre l'exemple des anciens, pour accéder à une existence nouvelle. Les prêtres ne firent qu'encourager une mode qui leur rapportait d'importants bénéfices.

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer l'âge avancé qu'atteignaient les rois de Sumer et certains personnages bibliques. Nous exprimions l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de cosmonautes se déplaçant, au cours de leurs voyages interstellaires, à une vitesse à peine inférieure à celle de la lumière ; ils tiraient donc bénéfice de la dilatation du temps cosmique par rapport au temps terrestre.

Autre explication possible : ces rois de Sumer, ces personnages bibliques ont pu être momifiés ou plongés en état d'hibernation. Les cosmonautes auraient – comme le relatent certaines légendes – plongé dans un sommeil artificiel certains éminents personnages et, au retour de leurs longs périple dans l'espace, les auraient tirés de leur tombeau et les auraient ranimés pour s'entretenir avec eux. Au terme de chaque visite des cosmonautes sur terre, les prêtres instruits par eux de la méthode à suivre auraient eu pour tâche de replonger les « morts-vivants » dans leur sommeil et de les « ranger » dans leur tombeau jusqu'au séjour suivant des « dieux » parmi les hommes.

Impossible ? Ridicule ? Bien souvent les gens contestent ce genre d'hypothèses parce que, selon eux, elles sont en complet désaccord avec les processus naturels. Mais la nature ne fournit-elle pas elle-même l'exemple de « l'hibernation » et du « retour à la vie » ?

Certains genres de poissons, complètement « réfrigérés » en hiver, reprennent vie lorsque la température s'adoucit et s'ébattent dans l'eau comme devant. Fleurs, larves et vers blancs hibernent et renaissent au printemps « tout de neuf vêtus ».

Soyons notre propre « avocat du diable » : les Égyptiens auraient-ils copié sur la nature leurs méthodes de momification ? Si c'était le cas, ils auraient certainement rendu un culte aux papillons ou aux hannetons. Or pas la moindre trace d'un culte de cette sorte. Il existe des sarcophages colossaux abritant, dans des tombeaux souterrains, des taureaux momifiés : ce ne sont certes pas les taureaux qui ont inspiré aux Égyptiens l'idée d'hibernation !

À huit kilomètres d'Heluan s'étend un champ de cinq mille tombeaux de plus ou moins grande taille ; tous ces tombeaux datent de la première et de la deuxième dynastie, preuve irréfutable que l'art de la momification remonte à plus de 6 000 ans.

C'est en 1953 que le professeur Emery découvre

dans le cimetière archaïque de Sakkara une grande tombe que l'on pense être celle d'un pharaon de la première dynastie (probablement Vadjis). Non loin de la tombe principale, sur trois rangs, on mit au jour 72 tombes : c'étaient les serviteurs qui avaient voulu accompagner leur roi dans la mort. Pas le moindre signe de violence sur le corps des 64 jeunes hommes et des 8 jeunes femmes exhumés : quel motif avait bien pu pousser 72 personnes à se faire emmurer et à mourir ensemble ?

On explique en général ce phénomène par la croyance en l'au-delà. Outre les bijoux et l'or, le pharaon emportait dans la tombe de l'huile et des épices. Des provisions pour l'au-delà sans doute... La tombe du défunt était rouverte par son successeur et, quand elle n'avait pas déjà été visitée par quelque pillard, on y retrouvait intactes les « provisions ». Le mort ne les avait pas consommées, il ne les avait pas non plus emportées dans l'au-delà. On introduisait dans le tombeau des provisions fraîches, on le refermait, on le consolidait. Il semble donc bien qu'on ne croyait pas à une « résurrection » immédiate dans l'au-delà, mais à un « réveil » dans un avenir plus ou moins lointain.

Début juin 1954 on découvrit, toujours à Sakkara, un tombeau qui n'avait certainement pas été pillé : on

y trouva en effet, bien en vue, un coffret rempli d'or et de bijoux. Le sarcophage fermait grâce à une plaque coulissante. Le 9 juin, on le fit ouvrir. Il était vide. La momie aurait-elle pris la poudre d'escampette sans emporter ses trésors ?

C'est au Russe Rodenko qu'on doit la découverte, à 80 km de la frontière mongole, d'un tombeau qu'on baptisa du nom de Kurgan V. Ce tombeau se présente sous la forme d'un tertre en pierre revêtu de bois à l'intérieur. Les caveaux étaient tous remplis de glace. L'un d'entre eux abritait un homme et une femme, tous deux embaumés et entourés des choses qui pouvaient leur être nécessaires dans une vie future : vivres, vêtements, bijoux, instruments de musique, le tout, y compris les deux corps momifiés, en état de parfaite conservation sous glace.

Dans un autre caveau, on décela les traces d'un grand carré comportant quatre rangées de dessins à raison de six dessins par rangée. On y discernait d'étranges personnages ailés, avec des têtes de sphynx surmontées de cornes au dessin compliqué. L'ensemble donnait l'impression d'être la réplique en miniature de la mosaïque du palais de Ninive !

Ce tombeau mongol, on en conviendra, ne suggère guère l'idée d'accession à une forme de vie spirituelle dans l'au-delà. La réfrigération de ce tombeau – car il

s'agit d'une véritable réfrigération ainsi qu'en témoignent les revêtements de bois et la glace – tend à prouver que l'on s'attendait, bien au contraire, à un retour à la vie, à une seconde vie sur terre, comme après un long sommeil. Comment – telle est la question qui nous hante sans cesse – les anciens en sont-ils venus à penser que l'embaumement et la réfrigération des cadavres pouvaient rendre possible un retour à la vie ? Cela reste une énigme.

Dans un village chinois, du nom de Wu-Chuan, il y a une vaste tombe de 14 mètres de long sur 12 mètres de large. Cette tombe contient les squelettes de 17 hommes et de 24 femmes. Là non plus, pas le moindre signe de violences.

Que ce soit dans les Andes ou en Sibérie où les tombeaux sont enfouis dans la glace, que ce soit en Chine, en Égypte ou dans la région de Sumer, qu'il s'agisse de tombes communes ou individuelles, partout on a trouvé des momies. Il y en a dans le Grand Nord comme en Afrique du Sud. Et à tous ces morts, on a dispensé des soins posthumes particuliers destinés à assurer la conservation de leur corps et leur retour à la vie dans un avenir même éloigné. On les a dotés de tout ce qui pouvait leur être utile au « réveil » et les tombes ont été construites de façon à résister à l'usure des siècles, voire des millénaires.

Le hasard explique-t-il tout ? Ne s'agit-il que d'une manie singulière des anciens ? Ou bien leur fit-on promesse d'accéder à une nouvelle vie sur terre ? Et si c'est le cas, qui leur fit cette promesse ?

Des tombes dont l'âge a été évalué à 10 000 ans ont été dégagées à Jéricho. On a trouvé également à Jéricho, des têtes modelées dans le plâtre ; ces têtes ont, elles, au moins 8 000 ans. Le fait est remarquable car il est notoire que le peuple de Jéricho ne pratiquait pas, à cette époque, l'art la poterie.

L'isotope de carbone C 14, qui permet d'évaluer avec précision l'âge des substances organiques, a livré, à Jéricho, des dates qui remontent à 10 400 ans. Ces résultats coïncident à peu près avec les déclarations des prêtres égyptiens à Hérodote : on se souvient en effet, qu'ils affirmaient que leur caste existait depuis plus de 11 000 ans. Est-ce aussi une coïncidence ?

Les pierres préhistoriques découvertes à Lussac (Poitou) présentent un intérêt tout particulier : il y figure, en effet, des dessins d'hommes vêtus à la mode d'aujourd'hui, portant chapeau, vestes ou culottes courtes. L'abbé Breuil déclare authentiques ces dessins : l'avis de cet expert met en cause toute notre interprétation de la préhistoire. Qui donc a gravé ces formes dans la pierre ? On imagine mal un homme préhistorique, revêtu de peaux de bêtes, décorant les

parois d'une grotte de personnages vêtus à la façon du XXe siècle !

Les fresques préhistoriques découvertes en 1940 dans la grotte de Lascaux constituent sans aucun doute le plus bel ensemble de peinture rupestre connu. L'harmonie et la fraîcheur de cet art pictural sont à proprement parler extraordinaires et il n'est guère possible de se défendre de poser certaines questions : comment l'artiste s'est-il éclairé pour mener à bien son œuvre dans les ténèbres de la grotte ? Pourquoi décorer de peintures magnifiques les parois d'une grotte ?

D'aucuns jugeront stupides ces questions. Qu'ils nous expliquent alors certaines contradictions. Si les hommes des cavernes étaient primitifs et sauvages, d'où vient qu'ils étaient capables de réaliser des œuvres de cette ampleur ? Et s'ils étaient capables de telles créations, comment se fait-il qu'ils ne se soient pas construit des abris, fussent-ils précaires ? Les animaux se construisent bien des nids et aménagent des tanières ! Apparemment, les schémas de pensée traditionnelle nous interdisent de prêter à l'homo sapiens les mêmes capacités.

Le professeur Koslov a dégagé dans le désert de Gobi – non loin des sables vitrifiés dont nous parlions plus haut – de dessous les mines de Khara-Khota, un

tombeau dont on évalue l'âge à 12 000 ans avant Jésus-Christ. Dans le tombeau, il y avait un sarcophage abritant deux corps et dont le couvercle était frappé d'un cercle coupé par le milieu d'un trait vertical.

Dans les montagnes de la côte ouest de Bornéo, on a découvert une série de grottes dont l'aménagement éveille une impression monumentale de cathédrale. L'âge des objets qui y ont été trouvés a été estimé à 38 000 ans avant Jésus-Christ. Parmi ces objets, il y avait des étoffes d'une rare finesse. Décidément, les sauvages étaient des gens de talent !

Il y a les hypothèses et il y a les faits. Et des faits, il y en a en quantité : grottes, tombeaux, sarcophages, momies, cartes géographiques, édifices colossaux témoignant d'un savoir-faire et de techniques prodigieuses, récits, chroniques, traditions énigmatiques ou paradoxales nées aux quatre coins de la terre et parvenues jusqu'à nous.

Les doutes commencent à surgir dans l'esprit des archéologues. Mais ce sont de véritables brèches qu'il faut tailler dans la jungle du passé. Des repères nouveaux doivent y être plantés et des dates réévaluées.

Soulignons-le : il n'est pas question ici de mettre en

doute l'histoire des deux derniers millénaires. L'Antiquité, la préhistoire, le passé le plus lointain de l'homme, les ténèbres des origines, voilà vers quoi notre regard se tourne et dans quoi nos questions tentent de jeter quelque lumière.

Impossible de chiffrer ou de dater l'époque à laquelle une intelligence étrangère, venue de l'espace cosmique, de passage sur terre, prit de l'influence sur la jeune intelligence de l'homme. Cependant, nous prenons le risque de contester les dates dont on jalonne communément la préhistoire. Nous avons de bonnes raisons de penser que l'événement en question eut lieu au cours du paléolithique inférieur, c'est-à-dire entre 40 000 et 10 000 avant J. -C. Au delà de 45 000 ans, nos méthodes de datation, y compris l'isotope de carbone C 14, sont loin d'être infaillibles. Sitôt que nous dépassons 10 000 ans, en effet, on ne peut se fier aux résultats obtenus par la méthode du C 14. Certains spécialistes déclarent même que ce procédé est presque inutilisable, l'âge d'une substance organique entre 30 000 et 50 000 ans pouvant être estimé arbitrairement par ce moyen.

On dira que la critique est aisée et qu'il ne faut pas lui prêter une oreille trop complaisante. Il n'en reste pas moins qu'une méthode de datation nouvelle fondée sur les appareils de mesure les plus modernes

et parallèle à la méthode C 14, serait la bienvenue.

8

Les dieux abandonnèrent-ils les géants dans l'île de Pâques ?

Qui était le dieu blanc ?

Où l'on plante du coton sans connaître l'usage du métier à tisser. L'ultime vérité.

Les premiers navigateurs européens qui, au début du XVIIIe siècle, posèrent le pied sur l'île de Pâques, ne purent en croire leurs yeux. Disséminées sur cet espace restreint de terre à 3 600 km de la côte chilienne, gisaient plusieurs centaines de statues colossales. Des montagnes entières avaient été littéralement renversées et la roche volcanique dure comme le fer découpée comme une vulgaire motte de beurre. Ces statues gigantesques dont certaines atteignent 20 mètres de haut et pèsent 50 tonnes contemplent aujourd'hui encore de leur œil vide, le voyageur de passage, comme des robots monstrueux attendant le moment où l'on va les remettre en mouvement. À l'origine, ces colosses portaient des chapeaux : mais les chapeaux, on s'en doute, ne contribuent guère à élucider le mystère. Si l'on ajoute à cela que ces couvre-chefs de 10 tonnes gisaient loin du corps de leur

Propriétaires, on comprendra qu'ils ne faisaient que le rendre plus obscur encore.

On trouva près de certains de ces colosses des tablettes de bois couvertes d'hiéroglyphes. Mais la plupart de ces tablettes ont aujourd'hui disparu et on n'en compte plus guère qu'une dizaine disséminées dans les musées. Encore n'a-t-on pu en déchiffrer aucune à ce jour.

Selon les enquêtes effectuées par Thor Heyerdahl, l'île de Pâques aurait connu trois formes de civilisations successives, la première semblant paradoxalement avoir été la plus évoluée. Certaines traces de feu de charbon de bois et des restes d'ossements remonteraient à 400 ans après Jésus Christ. Rien ne prouve cependant que ces vestiges soient contemporains des géants de pierre. Le long des parois rocheuses et sur le pourtour des cratères, Heyerdahl découvrit des centaines d'ébauche de statues. Des milliers d'outils, de simples haches de pierre, étaient éparpillées aux alentours comme si le travail avait été brusquement interrompu. L'île de Pâques se situe loin de tout continent et de toute civilisation. La lune et les étoiles sont plus familières aux habitants de l'île que toute autre terre. Aucun arbre ne pousse sur ce sol volcanique. Pas question donc d'expliquer le transport des colosses au moyen des « rouleaux de bois ». L'île n'a pas pu nourrir une population de plus de 2000 habitants (il n'y en a guère plus de quelques centaines aujourd'hui). Il n'est guère pensable non plus que cette terre ait été approvisionnée, dans un passé éloigné, par voie maritime. Qui donc a pu tailler de tels blocs de pierre à même la montagne, puis les transporter sans rouleaux – à plusieurs kilomètres de distance ? Qui a pu leur donner forme, les polir, les ériger ? Et comment leur a-

t-on mis sur la tête ces chapeaux de dix tonnes ?

À force de se torturer la cervelle, on parvient à la rigueur à imaginer une fourmilière humaine érigeant des pyramides selon la méthode du « oh ! hisse » : pas question de cela dans l'île de Pâques. Deux mille personnes n'auraient pas pu – même en travaillant jour et nuit – extraire du roc volcanique ces colosses. Du reste, une partie des habitants devaient bien s'occuper des maigres champs, de la pêche et des travaux divers. Qui donc, dans ces conditions, a bien pu réaliser ces œuvres ? Dans quel but ? Et pourquoi les statues sont-elles toutes érigées sur le pourtour de l'île ? De quel culte sont-elles les silencieux témoins ?

Les premiers missionnaires occidentaux ont contribué, hélas, ici comme ailleurs, à rendre plus insondables encore les ténèbres du passé : ils mirent le feu aux tablettes gravées, interdirent les cultes anciens et en effacèrent autant que possible les traces. En dépit de leurs pieux efforts, les traditions anciennes ne purent être complètement anéanties. C'est ainsi que les indigènes appellent aujourd'hui encore leur île le « pays des hommes-oiseaux ». Selon la tradition orale, des hommes volants auraient atterri sur l'île il y a longtemps et auraient montré aux habitants comment on fait du feu. Il n'est pas indifférent de souligner à cet égard que certains colosses de pierre portent des ailes.

Les coïncidences entre l'île de Pâques et Tiahuanaco s'imposent à l'esprit. Ici et là on trouve les mêmes colosses de pierre portant haut un visage fier à l'expression stoïque. Lorsqu'en 1532, Francisco Pizarro interrogea les Incas sur l'origine de Tiahuanaco, ils lui dirent que nul homme n'avait jamais vu cette ville autrement qu'en ruine car son édification remontait à la nuit des temps. Or, il se trouve que la tradition désigne l'île de Pâques comme le « nombril de la terre ». Comment expliquer de telles interférences entre des lieux situés à 5 000 km l'un de l'autre ?

Peut-être la mythologie pré-incaïque nous fournira-t-elle quelque éclaircissement à ce sujet ? Viracocha, le créateur, figure parmi les divinités les plus importantes de cette mythologie. On lui attribue la création de la terre. Il tailla d'abord dans la pierre un peuple de géants. Son œuvre ne le satisfit pas et il la noya dans un flot énorme. Il fit ensuite monter le soleil et la lune sur le lac Titicaca car tout n'était que ténèbres. Il modela dans l'argile des formes humaines et animales et leur insuffla la vie. Il enseigna aux premiers l'art de s'exprimer, les mit au fait de certains usages et techniques et les fit emmener par voie aérienne sur divers continents. Par la suite, désireux de s'assurer que ses instructions étaient suivies à la lettre et qu'elles portaient leurs fruits, il entreprit de

longs voyages en compagnie de deux serviteurs. Sous les traits d'un simple vieillard, il franchit les Andes et longea les côtes. Ça et là, il fut mal accueilli. Les habitants de Cachra se montrèrent si inhospitaliers qu'il en conçut une colère légitime : il buta le feu à un rocher qui menaça d'enflammer le pays entier. Le peuple implora son pardon. Il éteignit le feu d'un geste de la main. Au cours de ses pérégrinations, Viracocha ne cessait de dispenser des conseils, et de nombreux temples furent édifiés à sa gloire. C'est dans la province de Manta qu'il prit enfin congé de ses protégés : chevauchant les flots, on le *vit* s'éloigner sur l'Océan et disparaître à l'horizon. Il avait promis, avant de quitter ces lieux qu'il reviendrait un jour...

Dans toutes les régions d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud où il pénétreront, les conquistadores entendront parler plus tard de Viracocha et des géants blancs qui descendirent du ciel... D'une race de fils du soleil qui enseignèrent aux hommes certains secrets avant de regagner les étoiles...

De fait, le continent américain est le berceau de civilisations qui comptent parmi les plus anciennes. Mais nos connaissances ne remontent, en l'occurrence, qu'à un millénaire environ. Saurons-nous jamais pourquoi, 3 000 ans avant Jésus-Christ, les

Incas plantaient du coton bien qu'ils ne connussent pas le métier à tisser ? Saurons-nous jamais pourquoi les Mayas qui connaissaient la roue sans en faire usage, construisaient des routes ? Et ce prodige : le collier de jade découvert dans la pyramide de Tikal, au Guatemala ?

Qui nous expliquera la présence de cette pierre chinoise qu'est le jade au fond d'un tombeau guatémaltèque ?

Et les sculptures des Olmèques ! On ne pourra jamais contempler que sur place leurs formidables têtes casquées : impossible de les transporter dans les musées car les ponts du pays ne résisteraient pas au poids de ces colosses. Seuls les plus « petits » de ces monolithes, ceux dont le poids ne dépasse pas 50 tonnes, pouvaient être transportés jusqu'à aujourd'hui grâce à des treuils et à des palans. Il n'y a que peu de temps que l'emploi de grues venant à bout de plusieurs centaines de tonnes s'est développé. Nos lointains ancêtres, eux, en faisaient déjà autant. Mais comment ?

À croire parfois que ces peuples anciens se faisaient un plaisir de convoier ces masses énormes par monts et par vaux ! Les Égyptiens allaient quérir leurs obélisques à Assouan ; les sculpteurs de l'île de Pâques transportaient leurs monstres de pierre de la carrière

au rivage ; quant aux monolithes de Tiahuanaco, personne n'a jamais su d'où ils venaient. Curieux peuples qui bâtissaient leurs temples et dressaient leurs sculptures dans des endroits « impossibles » ! Par simple goût de la difficulté ? Pour le plaisir de se compliquer l'existence ?

Les artistes anciens auraient fort bien pu édifier leurs temples et dresser leurs statues à proximité des carrières. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que la tradition les contraignait à choisir des endroits précis. Ce n'est pas par hasard que la forteresse inca de Sacsayhuanan surplombe Cuzco, mais parce que l'endroit précis où elle se dresse était tenu pour sacré.

Au reste, nous sommes convaincus que les lieux où se dressent ces édifices colossaux, ces monstres sculptés dans la pierre, loin de nous avoir livré l'essentiel, dissimulent encore des vestiges du plus haut intérêt pour la connaissance de notre passé. Nous sommes convaincus également que ces vestiges sont susceptibles d'orienter nos recherches actuelles et à venir, singulièrement en matière d'astronautique.

Les cosmonautes inconnus qui, voici des millénaires, séjournèrent sur terre, devaient avoir la conviction que l'homme atteindrait un jour un niveau scientifique et technique suffisant pour pouvoir accéder à l'espace cosmique. L'intelligence humaine a

toujours cherché – ainsi qu’en témoigne l’histoire universelle à se réfléchir dans le miroir du cosmos, à nouer des contacts avec d’autres intelligences, avec d’autres créatures vivantes dispersées dans l’univers et à se découvrir avec elles des liens de parenté.

Aujourd’hui ce sont des ondes radio, qu’antennes et émetteurs projettent dans l’espace afin d’établir avec ces intelligences étrangères un contact quasiment matériel. Quand aurons-nous une réponse – dans dix, quinze ou cent ans ? Impossible de le deviner. Nous ne savons même pas vers quelle étoile expédier nos messages, car nous ignorons où ces intelligences extra-terrestres, parentes de l’homme, résident. Nous n’en savons rien, mais il est possible que notre planète dissimule à cet égard des indications précieuses. La suppression de la pesanteur, les particules élémentaires, l’antimatière occupent tous nos instants, et nous n’en consacrons guère à rechercher sur la surface de cette terre les indices qui nous permettraient de situer notre patrie originelle.

Prenons « à la lettre » les faits qui rompent l’harmonie fallacieuse de notre représentation traditionnelle du passé, et ces faits deviennent parfaitement plausibles : non point seulement les « bizarreries » des écrits anciens, mais aussi les « dures évidences » qui s’offrent à notre regard

critique sur la surface du globe. Et puisque nous sommes doués de raison, raisonnons.

L'homme aura atteint l'ultime vérité lorsqu'il aura compris que sa volonté de progrès et les efforts accomplis par lui au cours des millénaires pour inscrire cette volonté dans les faits n'ont jamais tendu qu'à précipiter le moment où il accédera à une existence cosmique. Dans cette optique, l'homme n'a d'autre impératif que de se répandre dans l'univers, d'autre devoir que de « semer » partout son énergie et son savoir. C'est ainsi seulement que se réalisera la promesse des dieux : la paix régnera sur terre et l'homme aura accès aux espaces célestes.

Quand toutes les forces, toutes les intelligences disponibles auront été attelées à la recherche spatiale, on aboutira immédiatement à des résultats tels que les guerres n'auront plus aucune raison d'être à force de paraître absurdes. Quand les hommes de toutes races et de toutes nations auront rendu possibles par leurs efforts conjugués, les voyages interplanétaires, la terre et ses « mini-problèmes » seront enfin réduits aux dimensions réelles qui sont les leurs au sein de l'espace cosmique.

Les occultistes pourront éteindre leur lampe, les alchimistes mettre leur creuset au rancart, les sociétés secrètes fermer leur porte. Les boniments qui se

vendent depuis des millénaires ne trouveront plus acquéreur. Si l'univers nous ouvre ses portes, l'humanité connaîtra un avenir meilleur.

Ce sont les connaissances dont nous sommes redevables à la science actuelle qui motivent essentiellement notre scepticisme à l'égard des interprétations traditionnelles du passé. Et si nous nous déclarons « sceptiques », c'est dans le sens que Thomas Mann prêta à ce terme à l'occasion d'une conférence prononcée dans les années 20 : « Le sceptique a ceci de positif qu'il tient tout pour possible. »

9

Urbanisme et astronomie.

Migration d'un peuple ou excursion familiale ? Un dieu manque son rendez-vous. Pourquoi des observatoires ronds ?

Un planétarium à l'époque du Christ. Encore quelques aberrations archéologiques.

Il n'entre pas dans notre propos, nous l'avons dit, de contester l'interprétation traditionnelle du passé pour autant qu'elle porte sur les deux derniers millénaires. Il n'en reste pas moins que le passé récent de l'humanité, le passé historique si l'on veut, requiert toute notre attention : c'est ainsi que, selon nous, les dieux grecs et romains ainsi que la plupart des personnages mythologiques respirent l'haleine d'un passé très lointain. Les traditions les plus anciennes se perpétuent de génération en génération, et l'étude de civilisations plus modernes mène souvent à la découverte d'indices qui témoignent d'un passé immémorial.

Dans les forêts vierges du Guatemala et du Yukatan, il est des ruines qui égalent en splendeur les monuments égyptiens. La surface de base de la pyramide de Cholula – à cent kilomètres au sud de Mexico – est plus grande que celle de la pyramide de Chéops. Quant aux pyramides de Teotihuacan – à cinquante kilomètres au nord de Mexico – elles parsèment un terrain de 20 km², et tous les édifices dégagés à ce jour sont construits selon des normes astronomiques précises. Le texte le plus ancien relatif à Teotihuacan nous apprend que les dieux se rencontrèrent à cet endroit pour tenir conseil sur l'homme, à une époque où, soulignons-le, l'homo

sapiens n'était pas encore né.

Nous avons eu l'occasion d'évoquer le calendrier des Mayas, le plus précis qui soit. Nous avons fait connaissance ainsi avec l'équation de Vénus. Il est démontré aujourd'hui que tous les édifices de Chichén Itza, Tikal, Copan ou Palenque sont bâtis selon les normes de ce calendrier légendaire. On n'édifiait pas une pyramide parce qu'on en avait besoin et la construction des temples ne répondait pas non plus à une nécessité pratique. On bâtissait temples et pyramides parce que le calendrier prescrivait que tous les 52 ans tel édifice dressé à tel endroit devait avoir atteint telle hauteur. Le calendrier justifie la moindre pierre de l'édifice et l'édifice achevé ne prend de sens que par rapport à lui.

Aux environs de l'an 600 après Jésus-Christ intervient un événement parfaitement incompréhensible : un peuple entier délaisse soudain, apparemment sans raison, les villes patiemment édifiées au cours des siècles ; les temples somptueux, les magnifiques pyramides, les places bordées de sculptures, les vastes stades restent déserts. La jungle ne tarde pas à reprendre ses droits et bientôt tout n'est plus qu'un immense champ de ruines.

Imaginons un phénomène semblable en Égypte : pendant des générations on construit, en s'appuyant

sur des références astronomiques, temples, pyramides, villes, canalisations, routes ; on taille dans la pierre des sculptures colossales qui viennent orner certains monuments ; le travail terminé, on abandonne la place et on émigre vers le Nord inhospitalier. Appliqué à une civilisation peut-être plus proche et moins ignorée, un tel phénomène paraît plus absurde et plus incompréhensible encore. Mais plus un phénomène est incompréhensible, plus nombreuses et plus vagues sont en général les explications qu'on en propose.

C'est ainsi qu'on a dit que les Mayas avaient peut-être été contraints à débarrasser les lieux par des envahisseurs étrangers. Mais qui aurait été de taille à s'attaquer aux Mayas au moment même où ils étaient à l'apogée de leur civilisation ? Et d'ailleurs il ne subsiste pas le moindre indice permettant de conclure à un affrontement armé. On a dit aussi que cette migration subite avait été décidée à la suite d'une altération catastrophique des conditions climatiques. L'explication n'est guère convaincante. De l'ancien empire aux frontières du nouvel empire où les Mayas vont s'établir, il n'y a guère qu'une distance de 350 km à vol d'oiseau. Une migration d'aussi faible amplitude n'aurait pas permis d'échapper aux conséquences d'une altération climatique importante. On a dit

encore qu'une épidémie dévastatrice pouvait être la raison de cette brusque désertion. C'est une hypothèse plausible mais qui reste à vérifier. Y eut-il un conflit de générations ? Une guerre civile ? Une révolution ? Si c'était le cas, une partie seulement de la population, à savoir les vaincus, aurait quitté le pays. Les vainqueurs seraient restés en lieu et place. Mais les Mayas partirent tous ensemble, abandonnant à la jungle leurs sanctuaires.

Qu'on nous permette ici de formuler notre propre opinion. Pour audacieuse qu'elle soit, nous ne la tenons pas pour moins vraisemblable que les hypothèses ci-dessus énumérées.

Des « dieux » (que nous supposons être des cosmonautes) rendirent visite aux ancêtres des Mayas. (Soulignons que nombre d'indices permettent de penser que les peuples américains sont originaires de l'Orient ancien.) On sait que les connaissances astronomiques et mathématiques des Mayas remontent aux origines de leur civilisation. Les « dieux » ayant promis de revenir un jour parmi eux, cette science traditionnelle était l'objet d'un soin jaloux : elle donna naissance à une religion nouvelle, la religion du Kukulkan, le mystérieux culte du « Serpent volant ». Selon l'enseignement des prêtres, les « dieux » devaient redescendre du ciel, effectuer chez

les Mayas un second séjour lorsque les grands édifices seraient achevés conformément aux cycles définis par le calendrier. Les prêtres incitèrent donc le peuple à bâtir temples et pyramides selon ce rythme sacré en attendant l'année de joie qui verrait s'achever cette œuvre grandiose. Alors Kukulkan délaisserait sa demeure céleste, prendrait possession des édifices et vivrait de nouveau parmi les hommes.

Et voici que l'œuvre était achevée. L'année du retour de Kukulkan était commencée mais le dieu demeurait absent. Le peuple chantait, priait, attendait... Il attendit une année entière. D'innombrables esclaves furent offerts en sacrifice à Kukulkan et on multiplia les offrandes d'huile, de maïs, de bijoux. Mais le silence persistait. On ne vit pas apparaître au firmament le vaisseau ailé du dieu. L'année était écoulée, la promesse ne s'était pas réalisée.

Si l'on admet cette hypothèse, on concevra aisément quelle fut la désillusion des prêtres et du peuple : des centaines d'années d'effort se révélaient inutiles. Le doute se fit jour. Une faute s'était-elle glissée dans les calculs astronomiques du calendrier ? Les « dieux » apparaîtraient-ils à un autre endroit, à un autre moment ? Était-on victime d'une terrible erreur ?

Il convient de souligner que l'année mystique qui marque le début du calendrier se situe, selon les textes mayas, en 3111 avant Jésus-Christ. Si cette date est exacte – et il n'y a pas de raison de la contester car le calendrier la cite également – peu d'années séparent la naissance de la civilisation égyptienne de celle des Mayas. Mais cette date légendaire ne contribue guère à faciliter la solution des énigmes que pose cette prodigieuse civilisation. Une découverte relativement récente est même de nature à brouiller davantage encore les pistes qui permettraient d'expliquer l'origine du calendrier et les motifs de la migration subite que nous évoquions plus haut.

C'est en 1935 seulement que l'on découvrit à Palenque (ancien empire) une sculpture qui représente très probablement le dieu Kukumatz (Kukulkan dans le Yukatan). Point n'est besoin, quand on contemple cette œuvre, de faire preuve de beaucoup d'imagination pour être amené à se poser toutes sortes de questions apparemment insensées. Un examen superficiel, un coup d'œil innocent, et l'observateur le plus sceptique y est immédiatement contraint : cette sculpture représente un être d'apparence humaine assis dans un engin qu'un enfant même prendrait pour une fusée, le corps penché en avant, dans l'attitude d'un coureur. La pointe du

véhicule se transforme en un corps constellé de creux semblables à des ventouses ; ce corps s'élargit ensuite et se termine en une grande gerbe de feu. Le conducteur dessert de ses mains une série de manettes ; son pied gauche repose sur une sorte de pédale. Sa tenue est la suivante : culottes courtes à carreaux, large ceinture, veste au col découpé, brassières et genouillères. Il serait surprenant que ce personnage ne soit pas coiffé de quelque couvre-chef compliqué. Il en porte un effectivement ; tout en circonvolutions bizarres et surmonté des inévitables antennes. Juste en face de son visage est suspendu un appareil qu'il observe avec attention. Son siège est séparé, semble-t-il, par une cloison, de la partie arrière de l'appareil où l'on distingue des points, des spirales, des carrés, des cercles à l'ordonnance symétrique.

Que signifie cette œuvre ? Rien ? Nous accusera-t-on d'affabulation sous prétexte que nous la tenons pour un indice tendant à justifier nos hypothèses relatives au séjour sur terre de cosmonautes étrangers. Si l'on refuse de voir l'évidence, de reconnaître quelque intérêt à l'indice que nous fournit la pierre sculptée de Palenque, n'avons-nous pas toute raison de mettre en doute l'honnêteté intellectuelle qui devrait présider à l'examen des découvertes archéologiques importantes ? L'archéologie n'est pas

confrontée à des fantômes ; son étude, ce nous semble, s'appuie sur l'observation de choses concrètes.

Mais poursuivons notre propre chemin. Pourquoi les Mayas construisirent-ils leur ville dans la jungle ? Pourquoi pas sur les rives d'un fleuve ? Pourquoi pas au bord de la mer ? Tikal, par exemple, est située à 175 km du golfe du Honduras, à 260 km au nord-ouest de la baie de Campêche et à 380 km au nord de l'océan Pacifique. La mer, ainsi qu'en témoignent les objets de corail et de coquillages, était familière aux Mayas. Pourquoi cette « fuite » dans la jungle ? Pourquoi se donner la peine de construire des réservoirs d'eau quand il est si simple de s'établir sur les rives d'un fleuve ? La seule ville de Tikal compte treize réservoirs d'eau dont chacun atteint une capacité de 154 310 m². Pourquoi les Mayas s'installèrent-ils en pleine jungle ? À quelle logique bizarre, à quels motifs mystérieux obéirent-ils ?

Décus par le silence des dieux, les Mayas fondèrent dans le Nord un empire nouveau. Villes, temples, pyramides furent édifiés à nouveau selon les références du calendrier. On se fera une idée de la précision de ces références en prenant connaissance des divisions de temps qu'elles impliquent :

20 kins = 1 ninal, soit 20 jours

18 ninals = 1 tun, soit 360 jours

20 tuns = 1 katun, soit 7 200 jours

20 katuns = 1 baktun, soit 144 000 jours

20 baktuns = 1 pictun, soit 21 880 000 jours

20 pictuns = 1 calabtun, soit 571 000 000 de jours

20 calabtuns = 1 kinchiltun, soit 12 521 000 000 de jours

20 kinchiltuns = 1 alautun, soit 2 320 401 000 000 de jours

Mais les marches de pierre auxquelles le calendrier donna lieu ne sont pas les seuls témoins de la présence Maya à trôner au-dessus du toit impénétrable de la jungle. Il y a aussi les observatoires.

L'observatoire de Chichén est le plus ancien édifice circulaire construit par les Mayas. Restauré, il ressemble à s'y méprendre à un observatoire actuel. Bâti sur une terrasse à trois niveaux, l'édifice se dresse loin au-dessus des frondaisons de la forêt ; on y grimpe par un escalier intérieur en colimaçon ; la coupole qui le surplombe est percé d'ouvertures où le ciel étoilé se découpe la nuit. Les murs extérieurs portent des masques sculptés représentant le dieu de la pluie... et un personnage ailé.

Il est bien évident que l'intérêt porté par les Mayas à l'observation des astres ne suffit pas à étayer l'hypothèse d'une correspondance avec des intelligences extra-terrestres. Et cependant, que de questions sans réponse ! D'où les Mayas connaissaient-ils Uranus et Neptune ? Pourquoi les ouvertures percées dans la coupole de l'observatoire de Chichén ne donnent-elles pas sur les étoiles les plus brillantes ? Quel est ce cosmonaute représenté par la pierre sculptée de Palenque ? Quelle signification cachée le calendrier maya dissimule-t-il derrière des calculs qui portent sur 400 millions d'années ? Comment les astronomes de ce peuple sont-ils parvenus à calculer au dix millième près l'année solaire et vénusienne ? D'où tenaient-ils leurs extraordinaires connaissances astronomiques ? Telle donnée est-elle un produit fortuit du génie des Mayas ? Ou bien, au contraire, cette même donnée, et plus encore cette foule de données, dissimule-t-elle autre chose, peut-être quelque extraordinaire message à l'adresse de l'humanité future ?

Jetons tous ces faits dans un tamis et séparons le grain de l'ivraie : il reste tant de données inexplicables, tant d'« impossibles » évidences qu'on est en droit de s'attendre, de la part des spécialistes, à de vastes efforts concertés qui, sans aucun doute, permettraient

de résoudre bien des énigmes. À l'heure actuelle en effet, la science ne devrait plus battre en retraite devant les prétendus « impossibles ».

Il nous faut encore relater ici l'histoire horrible du puits sacré de Chichén Itza. Draguant la vase de ce puits, Edward J. Thompson n'en retira pas seulement des bijoux et des objets d'art, mais aussi plusieurs squelettes de jeunes gens. Diego de Landa, qui tire ses informations de récits anciens, affirme que les prêtres, pour calmer la colère du dieu de la pluie et mettre fin à une sécheresse désastreuse, lui offrirent en holocauste plusieurs jeunes gens et jeunes filles qui furent jetés vivants dans le puits.

Voilà qui nous incite à poser encore quelques questions. Quelle est l'origine de ce puits ? Pourquoi le tenait-on pour sacré ? Pourquoi ce puits-là et pas un autre, car il en existe plusieurs qui lui ressemblent.

À 70 mètres de l'observatoire, dissimulé sous une végétation luxuriante, il y a un puits qui est l'exacte réplique du puits sacré de Chichén Itza.

L'ouverture du puits, dont les alentours sont infestés de serpents, de mille-pattes et d'insectes, a le même diamètre que celle du puits sacré. Les parois verticales des deux puits sont pareillement érodées par les millénaires, pareillement rongées par la

végétation. L'eau dans l'un et l'autre puits arrive à la même hauteur et a le même aspect mi-verdâtre mi-rouille. Il ne fait pas de doute que les deux puits, qui doivent peut-être leur existence à la chute de météorites, datent de la même époque. Cependant, les archéologues ne parlent que du puit sacré de Chichén Itza ; le second puits, identique au premier, est purement et simplement ignoré bien que l'un et l'autre se situent très exactement à 900 mètres de la pointe du Castillo, la plus grande parmi les pyramides de Chichén Itza.

Cette pyramide, comme bon nombre d'édifices mayas, est consacrée au dieu Kukulcan, le « serpent volant ». N'est-il pas remarquable que ce peuple de la forêt, entouré d'une flore luxuriante, n'ait gravé dans la pierre aucun motif végétal ? Pas la moindre plante pas la moindre fleur, mais encore et toujours le serpent. Le serpent se meut dans la poussière depuis les origines du monde. Pourquoi prêter précisément à un reptile la faculté de voler ? Symbole immémorial du mal, le serpent est condamné à ramper. Comment en vint-on à prêter à un dieu l'aspect d'une créature aussi répugnante et à l'affubler d'ailes par-dessus le marché ? Le dieu Kukulcan (= Kukumatz) n'est, semble-t-il, que la représentation primitive du dieu Quetzalcoatl. Quel est ce dieu ? Que nous apprend à

son sujet la légende maya ?

Quetzalcoatl vint de l'Orient. Il portait un habit blanc et une barbe. Il enseigna aux Mayas les sciences, les arts, la justice et promulgua des lois fort sages. Sous sa fêrule les épis de maïs atteignirent hauteur d'homme et le coton poussa en couleur. Lorsqu'il eut rempli sa mission, Quetzalcoatl, sans cesser de dispenser son enseignement, prit le chemin de la mer où l'attendait un vaisseau qui l'emporta vers l'étoile du matin. Avant de quitter le pays, il promit de revenir.

L'apparition de ce digne vieillard barbu a fait l'objet de maints commentaires. On lui a attribué une sorte de rôle messianique ; il faut dire que sous ces latitudes, les hommes portant barbe ne courent pas les rues ! Selon une autre version, Quetzalcoatl était un disciple de Jésus ! L'opinion ne manque pas d'audace, mais de là à y croire...

Une chose est certaine : les Mayas accueillirent chez eux des voyageurs singuliers ! Une autre chose ne fait pas de doute : ces voyageurs devaient connaître l'usage de la roue qui meut hommes et choses. Mais alors, comment se fait-il qu'un dieu tel que Quetzalcoatl, qui fit œuvre de missionnaire, de législateur, de médecin, de conseiller, n'ait pas songé à enseigner aux pauvres Mayas l'usage de la roue et de la voiture ?

Et maintenant complétons cette mosaïque d'énigmes par un lot d'aberrations propres à semer le désordre dans les esprits.

En 1900, des plongeurs sous-marins grecs découvrirent à hauteur de Cérigo (Cythère) un bateau naufragé chargé de statues de bronze et de marbre. Ces objets furent mis en sécurité et l'on parvint, au terme de minutieux examens, à dater le naufrage de l'époque du Christ. Parmi les œuvres retirées des profondeurs de la mer, il y avait une masse informe dont on ignorait la nature. Après qu'on l'eut soumise à un traitement particulier, on constata qu'il s'agissait d'une plaque de bronze recouverte de cercles, d'inscriptions et de roues dentées. On put se rendre compte bientôt que les inscriptions étaient de nature astronomique. On démonta la plaque. On la nettoya élément par élément. Il s'agissait d'une véritable machine munie d'aiguilles mobiles, de cadrans compliqués, de plaquettes de métal gravées. Reconstitué, l'engin compte plus de vingt roues dentées. Il est entraîné par une sorte de mouvement différentiel et couronné d'une roue centrale. Un arbre cylindrique flanque l'un des côtés de l'appareil. Quand l'arbre tourne, les cadrans se mettent en mouvement à des vitesses différentes. Les aiguilles sont protégées par des étuis de bronze où l'on discerne de longues

inscriptions. On ne peut plus guère douter des talents de nos ancêtres en matière de mécanique de haute précision quand on a vu la « machine de Cythère ». Cela dit, cet engin élaboré a dû être précédé de modèles plus simples. Selon le professeur américain Solia Price, il s'agirait d'une sorte de machine à calculer dont on se servait pour mesurer les mouvements du soleil, de la lune et, peut-être, d'autres astres.

La construction de cet extraordinaire appareil remonte à l'an 82 avant Jésus-Christ. Il serait d'un extrême intérêt de savoir qui inventa les appareils antérieurs à ce véritable modèle réduit de planétarium.

On raconte que l'empereur Frédéric II (Hohenstaufen) rapporta d'Orient, au terme de la cinquième croisade en l'an 1229, une tente singulière : à l'intérieur il y avait un appareil à rouages et à travers le toit de la tente en coupole on pouvait observer les astres en mouvement ! Encore un planétarium qui soulève des problèmes... Passe encore qu'à l'époque du Christ, on ait construit des mécanismes de précision, mais un planétarium... Chacun sait qu'en ce temps-là, la notion de rotation de la terre sous une voûte céleste fixe était loin d'être admise. Même les très savants astronomes chinois et arabes n'en

soufflent mot. Quant à Galilée, jusqu'à nouvel ordre, il ne naquit que 1 500 ans plus tard... La « machine de Cythère » est une curiosité qu'il ne faut pas manquer quand on séjourne à Athènes. Elle est exposée au Musée Archéologique National. Quant à la tente-planétarium de Frédéric II, des écrits anciens y font allusion, mais elle a disparu.

Convenons-en, nos « primitifs » ancêtres ont laissé derrière eux traces bien singulières :

On a découvert sur le plateau désertique de Marcahuasi, à 3 800 mètres d'altitude, gravés dans la pierre, des dessins d'animaux qui n'existaient pas en Amérique il y a 10 000 ans : il s'agit de chameaux et de lions.

Des ingénieurs ont trouvé au Turkestan des objets indéfinissables en forme de demi-cercle : la matière entre le verre et la céramique, en est inconnue. Leur origine et leur signification demeure un mystère.

Dans le désert du Nevada (Death Valley) on peut visiter aujourd'hui encore les ruines d'une ville ancienne anéantie, semble-t-il, par une énorme catastrophe. On observe aux alentours du champ de ruines, des traces de sables et de cailloux fondus. La chaleur consécutive à une éruption volcanique ne fait pas fondre la pierre. Seuls les rayons laser y

parviennent aujourd'hui. Bizarrement, pas la moindre plante ne pousse dans cette région.

Hadschar El Guble, la pierre du Sud (Liban) pèse deux millions de kilos. C'est une pierre sculptée ; mais son poids interdit de penser que des hommes aient pu la transporter jusque-là.

Des parois rocheuses quasiment inaccessibles au Pérou, en Australie et en Italie du Nord portent des signes qui n'ont pas encore pu être déchiffrés.

Des textes gravés sur des plaques d'or trouvées à Ür en Chaldée rapportent que des « dieux » d'apparence humaine descendirent du ciel et firent don de ces plaques aux prêtres d' Ür.

Il existe en Australie, en France, en Inde, au Liban, en Afrique du Sud, au Chili, de curieuses pierres noires riches en aluminium et en béryllium. Selon de récentes analyses, ces pierres auraient été exposées, il y a très longtemps, à un bombardement radioactif intense et à de très fortes températures.

Certaines tablettes sumériennes en caractères cunéiformes représentent des étoiles fixes avec leurs satellites.

On a découvert en Russie un bas-relief représentant un vaisseau spatial formé de dix sphères accolées les unes aux autres. Les sphères sont rangées

dans un cadre rectangulaire supporté par deux piliers massifs. Deux autres sphères surplombent les deux piliers.

Autre curiosité archéologique russe : un personnage de bronze habillé d'une lourde combinaison formant corps avec un casque. Les chaussures et les gants sont étroitement ajustés sur les jambes et sur les manches de la combinaison.

Une tablette babylonienne exposée au British Muséum à Londres indique les dates des éclipses de lune passées et à venir.

Lors d'un tremblement de terre survenu à Kun-Ming, capitale de la province chinoise de Yun-Nang, des pyramides émergèrent du fond 'du lac situé aux abords de la ville. Gravées dans la pierre, on put discerner des machines cylindriques fuséiformes dont l'orientation permet de supposer qu'elles sont en vol vers le ciel.

Comment élucidera-t-on ces mystères et maints autres ? Certes on peut déclarer faux, obscur, aberrant, problématique tel texte, tel objet ancien. Piètres arguments en vérité ! Et que dire de cette manière de puiser dans les textes quand ils vous conviennent, de les rejeter au contraire, en mettant en doute l'exactitude des traductions, quand les

informations qu'ils vous délivrent ne vous conviennent pas ? Il y a, ce nous semble, une certaine lâcheté à fermer les yeux, à se boucher les oreilles devant certains faits – ou hypothèses – de peur d'avoir à mettre en question un mode de pensée qu'on a fait sien et dont on ne veut pas démordre.

Chaque jour, chaque heure qui passe nous apporte de nouvelles découvertes de cette sorte. Quand les « hasards » se multiplient, il convient d'y regarder de plus près pour s'assurer qu'il s'agit bien de hasards, de coïncidences fortuites... Nos chercheurs devraient se consacrer à l'étude du passé avec le même élan créateur dont ils font montre quand ils engagent leur foi dans le présent. La première phase de cette aventure qui nous mène à la recherche du passé est close. Mais voici que s'engage une seconde phase, plus fascinante encore, celle de l'homme à la découverte du cosmos.

10

À quoi sert la recherche spatiale ?

*À qui profitent les milliards qui y sont investis ?
Guerre ou conquête de l'espace ?*

Que penser des soucoupes volantes ?

Une explosion nucléaire il y a 60 ans.

La lune de Mars est-elle un satellite artificiel ?

La recherche spatiale a-t-elle un sens ? Voilà une question qu'on n'a pas fini de poser. D'aucuns pensent qu'il est parfaitement aberrant de s'occuper d'explorer l'univers alors qu'il reste encore tant de problèmes à résoudre sur terre.

Soucieux de ne pas nous égarer dans des considérations scientifiques auxquelles le profane risque d'être peu perméable, nous nous contenterons d'avancer ici quelques arguments essentiels qui contribuent à démontrer l'absolue nécessité de la recherche spatiale.

La curiosité, la soif de connaître ont incité de tout temps l'homme à la réflexion. Pourquoi et comment cela se fait-il ? Voilà les deux questions qui sont les moteurs de l'évolution et du progrès. C'est au besoin de répondre à ces questions, voire à l'inquiétude qu'elles suscitent que nous devons de vivre aujourd'hui comme nous vivons. Des moyens de communications rapides et confortables nous permettent de couvrir sans fatigue des distances qui, du temps de nos grands-parents encore, étaient quasiment infranchissables ; la machine libère en partie l'homme de l'effort musculaire ; nouvelles sources d'énergie, corps synthétiques, appareils ménagers et autres nous affranchissent de maintes tâches serviles. Les progrès de la science sont un

bienfait, non une malédiction. L'atome lui-même – pour peu qu'on apprenne à se passer de la bombe – contribue à améliorer le sort de l'humanité.

Aujourd'hui la science a chaussé des bottes de sept lieues : elle atteint ses objectifs avec une rapidité incroyable. Il fallut 112 ans pour mettre au point la photographie. La technique de la téléphonie sans fil en requit 56, et 35 ans de recherches permirent d'élaborer une technique radio sans défauts. Quant au perfectionnement du radar, 12 ans y suffirent. Mais les délais deviennent plus brefs encore : la télévision en noir et blanc fut prête en douze ans et la première bombe atomique ne nécessita que six ans de recherches ! Les étapes de l'évolution défilent de plus en plus vite et grimpent de plus en plus haut, droit vers les objectifs visés. Une bonne partie des rêves les plus anciens de l'humanité se réaliseront au cours des cent années à venir.

L'esprit de l'homme s'est frayé un chemin à travers toutes les embûches. Il a conquis des mondes que lui interdisaient le bon sens commun selon lequel l'eau est l'élément du poisson, l'air celui de l'oiseau. L'homme vole en dépit des lois de la nature et vit durant des mois sous l'eau dans des sous-marins atomiques. Il s'est donné lui-même les ailes et les branchies dont le créateur a oublié de le munir.

Quand Charles Lindbergh accomplit son vol légendaire, son objectif était Paris. Mais plus que d'arriver à Paris, il lui importait de prouver que l'homme était capable de franchir l'Atlantique par la voie des airs. L'objectif principal de la recherche spatiale actuelle est la lune. Mais il s'agit moins d'atteindre la lune que de prouver que l'homme peut accéder à l'espace cosmique.

Et la nécessité de cette performance ? La surpopulation de notre planète posera d'ici quelques siècles un problème insoluble. Les statistiques actuelles estiment que la population du globe atteindra en l'an 2050, 8, 7 milliards d'habitants ! Deux cents ans plus tard, ce chiffre aura grimpé à 50 milliards, ce qui signifie qu'il y aura 335 habitants au km². Les théories relatives à l'exploitation du « grenier marin », à l'édification de villes sous-marines, ne résisteront pas au choc de cette formidable explosion démographique. Dix mille hommes sont morts de faim dans l'île indonésienne de Lombok au cours des six premiers mois de l'année 1966. C'est en vain qu'ils tentèrent de subsister en mangeant des limaces et des plantes. Le secrétaire général de l'ONU, U Thant, estime à 20 millions le nombre d'enfants indiens menacés de mourir affamés. Un tel chiffre souligne la justesse de l'opinion du professeur Mohler (Zurich)

selon lequel « l'hégémonie de la faim » menace le monde entier.

Le fait est que la production alimentaire mondiale ne suit pas le rythme de la croissance démographique, et ce en dépit de l'appoint des engrais chimiques et de la perfection technique de l'industrie alimentaire. On doit aussi à la chimie des produits contraceptifs destinés à réduire la natalité. Mais à quoi servent-ils si les femmes des pays sous-développés n'en font pas usage ? Si l'on parvenait à réduire la natalité de moitié d'ici 1980, la production alimentaire pourrait suffire à nourrir la population du globe. Mais cette solution raisonnable semble malheureusement impraticable car avant que l'on parvienne à détruire ce mur colossal de préjugés, de motivations éthiques, de commandements religieux auxquels on se heurte dans ce domaine, le problème de la surpopulation aura eu le temps de prendre des proportions désastreuses. Comment peut-on prêter à un homme sensé – voire à Dieu – la volonté de « laisser faire la nature » quitte à voir ensuite les gens mourir de faim ?

En admettant cependant qu'un tel contrôle des naissances puisse être exercé dans un lointain avenir ; en admettant que l'on puisse gagner des terrains cultivables sur le désert et augmenter le rapport des terres fertiles par des moyens inédits ; en admettant

que la pêche se modernise et que les champs d'algues sous-marins fournissent des aliments nouveaux ; en admettant qu'on réalise tout cela et davantage encore, on n'aura fait que retarder d'une centaine d'années peut-être, l'échéance de la catastrophe. L'homme a besoin d'espace vital.

Nous avons la conviction que les hommes s'établiront un jour sur Mars et qu'ils s'arrangeront des conditions physiques et climatiques de cette planète de même que les Esquimaux s'arrangeraient du climat de l'Égypte si on les y transplantait. De gigantesques vaisseaux spatiaux feront la navette entre les planètes qu'habiteront les enfants de nos enfants ; des terres nouvelles seront conquises comme le furent dans le passé l'Amérique et l'Australie. Telle est la nécessité de la recherche spatiale : offrir aux générations à venir une chance de survie ! Se désintéresser de la conquête de l'espace, c'est condamner à périr de faim les générations futures.

Il ne s'agit plus de recherche abstraite ne concernant que le spécialiste averti. Quant à ceux qui estiment n'avoir pas de responsabilités envers l'avenir, ils ne sauraient ignorer que c'est à la recherche spatiale qu'il doivent essentiellement de ne pas avoir vu se déchaîner déjà un troisième conflit mondial. N'est-ce pas la crainte de la destruction totale qui

empêche les grandes puissances de trancher par une guerre les divergences matérielles et idéologiques qui les opposent ? Les Russes n'ont plus besoin de poser le pied sur le sol américain pour réduire en cendres tout le continent ; et les Américains n'ont plus besoin de quitter leur pays pour transformer la Russie en un vaste désert radioactif. C'est absurde, mais c'est ainsi : les fusées intercontinentales assurent au monde une paix relative.

On entend dire parfois que l'on ferait mieux d'investir dans les pays en voie de développement les milliards qui vont à la recherche spatiale. Cette opinion est des plus discutables. L'aide aux pays en voie de développement ne s'inspire pas que de motifs politiques ou humanitaires. Chacun sait que ces pays offrent aux nations industrielles des débouchés essentiels. Au reste, les besoins de ces pays sont tels qu'il est impossible de les assumer indéfiniment.

On sait que les rats pullulent en Inde : en 1960 on en évaluait le nombre à 1,6 milliard. Chaque rat consomme 5 kilos de vivres par an. Cependant l'État ne peut envisager de les détruire : pour l'Indien croyant, les rats doivent être préservés. En Inde encore, il y a 80 millions de vaches qui ne produisent pas de lait et ne tirent pas d'attelage. Cependant, pas question de les abattre : les vaches sont sacrées. Il

faudra faire table rase de nombre d'usages, rites, superstitions, tabous religieux avant que ce pays se mette au pas de l'actualité. Mais combien de temps des réformes aussi profondes requièrent-elles ? Là encore, les moyens d'information de l'ère spatiale – journaux, radio, télévision – sont d'une importance capitale. Les hommes sont devenus plus proches les uns des autres : « on » sait ce qui se passe à l'autre bout du monde. Quand l'homme aura accédé à l'espace, les frontières nationales ne seront plus que vestiges d'une époque révolue. Les continents paraîtront exigus, les nations petites en regard de l'immensité de l'espace, et on se rendra compte, avec la naissance de techniques inédites, qu'il n'y a qu'une tâche commune qui consiste à placer dans la recherche spatiale toutes les énergies disponibles. L'humanité a toujours eu besoin d'un « mot » de ralliement où l'on pût deviner, au-delà des problèmes quotidiens, que l'utopie apparemment irréalisable peut devenir réalité vécue.

En cette ère de production industrielle, il est un autre argument qui parle en faveur d'une intensification de la recherche spatiale : il s'agit de la naissance, afférente à cette recherche, d'industries marginales qui assurent un emploi à des centaines de milliers d'ouvriers réduits au chômage par la rationalisation du travail. L'industrie spatiale

américaine est en train de prendre le pas, au sein de la conjoncture économique, sur l'industrie automobile et celle de l'acier. Elle a donné naissance à plus de quatre mille produits qui sont devenus rapidement, sans même que le consommateur s'interroge sur leur origine, des articles d'usage courant, ainsi en va-t-il des calculatrices électroniques, des émetteurs-récepteurs miniaturisés, des appareils radio et télévision à transistors, des poêles Tefal, de nombre d'instruments de haute précision dont l'aviation a bénéficié, de certains « complexes » techniques autocontrôlés entièrement automatiques. Les computers et mille autres choses dont le profane ne se doute même pas – procédés de soudure et de graissage sous vide, cellules photoélectriques, sources d'énergie inédites – sont également des produits de cette industrie marginale.

Ainsi le flot d'impôts qui va nourrir ce domaine essentiel de la recherche actuelle donne-t-il lieu jour après jour à des réalisations techniques inédites dont le particulier bénéficie.

Les nations qui ne participent pas à la recherche spatiale resteront aussi à l'écart de la révolution technique qu'elle nous réserve. Des noms tels que Telstar, Echo, Relay, Tiros, Mariner, Ranger, Syncom sont des étapes essentielles sur le chemin de cette

recherche.

Les sources d'énergie terrestres ne sont pas inépuisables : nos techniques de navigation spatiale nous permettront d'aller quérir le matériel fissile sur Mars, Vénus ou quelque autre planète quand il fera défaut sur terre et que nous n'aurons plus de quoi chauffer nos maisons et éclairer nos villes. Aujourd'hui déjà les centrales atomiques fournissent l'énergie la moins chère ; c'est dire à quel point la production industrielle de niasse en est tributaire ; c'est dire aussi à quel) oint il est indispensable de parer au tarissement inévitable des sources terrestres de matériel fissile. La science obtient tous les jours des résultats nouveaux. Nous n'en sommes plus au temps où le fils tenait du père l'essentiel de son savoir. Le technicien qui répare un poste radio doit nécessairement posséder des connaissances sûres en matière de transistors et de circuits imprimés.

Dans peu de temps, il ne pourra plus se permettre d'ignorer les principes essentiels de la micro-électronique. L'ouvrier qualifié est contraint de se tenir au fait de l'enseignement nouveau dispensé à l'apprenti. Du temps de nos grands-parents, le savoir accumulé en quelques années d'études restait valable une vie durant. À l'heure actuelle il est indispensable de réviser constamment l'acquis et d'acquérir sans

cesse des connaissances nouvelles. Ce qui valait hier sera dépassé demain.

Il se peut que cela dure des millions d'années, mais à plus ou moins longue échéance notre soleil est condamné à s'éteindre, à mourir. La catastrophe ne sera pas forcément déchaînée par un chef d'État qui, cédant à un mouvement de nervosité, mettrait en route la machine de mort atomique. Elle peut tout aussi bien être due à un phénomène cosmique imprévisible.

C'est pourquoi la recherche spatiale ne répond pas uniquement à cette soif de savoir que nous évoquions plus haut, mais aussi à la nécessité de trouver dans le cosmos des perspectives d'avenir nouvelles. Nous pensons que l'homme a accueilli sur terre, dans un lointain passé, des cosmonautes venus d'autres planètes ;

Il semble probable, en bonne logique, que l'homme ne soit pas la seule intelligence vivante au sein du cosmos, mais qu'il en existe d'autres, inconnues, plus anciennes et, très probablement, plus évoluées. Allons jusqu'au bout de notre hypothèse, mettons hardiment la main dans le guêpier : toutes ces intelligences, selon nous, pratiquent la recherche spatiale.

Voilà vingt ans que les « soucoupes volantes »

occupent épisodiquement l'avant-scène de l'actualité : la littérature spécialisée les nomme Ufos ou « unidentified flying objects ». On s'étonnera sans doute que nous puissions prêter la moindre attention à ces apparitions fantomatiques. Aussi est-il peut-être préférable, avant d'en venir au fait, d'examiner encore un argument fréquemment invoqué dans la discussion qui oppose partisans et détracteurs de la recherche spatiale.

D'aucuns pensent et déclarent que cette recherche n'est pas rentable et qu'aucun pays, si riche soit-il, ne peut en assumer le coût sans risquer la faillite. Mais quelle qu'elle soit, la recherche n'est jamais rentable, elle ne le devient que quand il y a des résultats. On ne peut parler en termes de rentabilité et d'amortissement d'une recherche qui n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements. Au reste, on n'a jamais entrepris de faire le bilan des avantages que l'on tire dès maintenant des quatre mille articles marginaux dont on lui est redevable. Il est hors de doute, selon nous, qu'il n'est, en fait, pas de domaine plus « rentable » que celui de la recherche spatiale. Au surplus, nous nous refusons à parler en termes exclusifs de rentabilité : le jour viendra où elle assurera, au sens littéral du terme, la survie de l'humanité. Cela dit, soulignons au passage que les

satellites Comsat présentent, dès maintenant, un intérêt évident sur le plan économique.

Le magazine « Stern » rapportait en novembre 1967 :

« De nombreux appareils en provenance des États-Unis révolutionnent la médecine. Ces appareils sont les fruits d'une exploitation systématique des résultats obtenus en matière de recherche atomique et spatiale, voire des dérivés de certaines techniques militaires. Leur mise au point est assurée par une forme nouvelle de collaboration entre certains géants de l'industrie et les hôpitaux. Grâce à eux, la médecine enregistre presque chaque jour des succès sans précédent.

« C'est ainsi que la firme Lockheed où sont construits les Starfighter et la célèbre clinique Mayo travaillent de concert à la mise au point d'un système de soins inédits fondé sur la technique des computers. Les ingénieurs de « North American Aviation » réalisent actuellement une ceinture spéciale dite « emphyseme » qui doit soulager les pulmonaires des difficultés qu'ils éprouvent à respirer. C'est à la Nasa qu'on doit l'idée d'un appareil de diagnostic des plus singuliers : conçu initialement pour mesurer les chocs des micrométéorites sur les vaisseaux spatiaux, cet appareil enregistre avec une extrême précision les contractions musculaires symptomatiques de

certaines affections nerveuses.

« Mais l'un des dérivés les plus spectaculaires de la technique des computers est, sans conteste, le régulateur cardiaque. Des milliers de personnes doivent déjà la vie à cet appareil. Il s'agit d'un mini-générateur actionné par une batterie que l'on greffe dans la cage thoracique du malade et qui est relié par un fil au ventricule droit. Des décharges électriques régulières provoquent des contractions cardiaques rythmiques. Le cœur défaillant bat. Quant au bout de trois ans environ, la batterie est usée, une opération relativement simple permet de la remplacer. Le consortium 118 « General Electric » a amélioré la formule en mettant au point un mini-générateur à deux vitesses. Le patient veut-il jouer au tennis ou rattraper son train, il lui suffit d'approcher une pointe aimantée de l'endroit où se trouve le mini-générateur et le cœur se met à battre à un rythme plus rapide. »

On voit, à l'aide de ces deux exemples, quels services la recherche spatiale est à même de rendre dans un domaine apparemment aussi éloigné que la médecine. Et l'on entend dire encore que cette recherche est superflue !

En novembre 1947, le journal « Die Zeit » évoquait l'application à l'automobile de certaines techniques spatiales :

« Les constructeurs automobiles s'intéressent, de leur côté, aux procédés qui doivent permettre aux vaisseaux spatiaux d'alunir « en douceur ». Sous réserve d'une étude préalable de la résistance aux chocs des fusées construites selon ces procédés, les techniques mises au point semblent en effet pouvoir être étendues à d'autres secteurs. Sans doute ne parviendra-t-on jamais à assurer aux automobilistes une sécurité absolue. Il reste que ces techniques pourraient contribuer à réduire énormément les risques en cas de collision. Les plaques en « rayons de miel », d'une solidité extrême pour un poids très faible, sont déjà largement utilisées par les constructeurs d'avions. Leur emploi dans l'industrie automobile a été expérimenté avec succès. Ce sont précisément de telles plaques ou « honey combs » qui constituent le plancher du prototype à turbine construit par Rover. »

À celui qui connaît l'état actuel de la science et la vitesse à laquelle elle progresse, il n'est pas possible de souscrire à des avis tels qu' « on ne pourra jamais voyager d'astre en astre ». Les générations actuellement les plus jeunes verront cette « impossibilité » devenir « réalité » ! On construira de gigantesques vaisseaux spatiaux propulsés par des réacteurs d'une puissance inouïe. En novembre 1967,

les Soviétiques réussissaient à accoupler deux vaisseaux spatiaux sans équipage en pleine stratosphère ! Un service de recherche est en train de mettre au point une sorte d'écran protecteur dont on coiffera la capsule proprement dite pour la protéger du choc des particules. Un groupe de physiciens de premier plan s'emploie à démontrer l'existence de tachyons, particules hypothétiques dont la vitesse minimale serait celle de la lumière. On sait que ces tachyons doivent exister ; il reste « juste » à prouver leur existence physique. Mais prouver l'existence de « l'inexistant » n'est plus un exploit inédit ainsi qu'en témoignent les neutrons (neutrinos) et l'antimatière. Aux détracteurs incondtionnels de la recherche spatiale, il ne nous reste, en définitive, qu'un dernier argument à leur opposer : croyez-vous réellement que s'il s'agissait d'une pure utopie ou d'une chose de peu d'intérêt, des milliers d'esprits parmi les plus illustres de l'époque s'y voueraient passionnément ?

Mais entrons dans le vif du sujet et, au risque de ne pas être pris au sérieux, voyons un peu ce qu'il en est de ces fameuses soucoupes volantes. Et si on refuse de nous prendre au sérieux, nous nous consolerons à l'idée qu'il est de par le monde plus d'un savant réputé qui s'adonne à leur sujet aux mêmes réflexions que nous.

Des Ufos ont été observés tant en Amérique qu'aux Philippines, tant en Allemagne de l'Ouest qu'à Mexico. Admettons que 98 % des gens qui ont cru apercevoir des Ufos ont vu en fait des « boules de feu » dues à certains phénomènes électromagnétiques dans la haute atmosphère, des ballons météorologiques, des formations nuageuses insolites, des avions de type peu courant ou bien se sont laissé abuser par des jeux d'ombre et de lumière dans un ciel gagné par la nuit. Admettons encore – et le fait a été vérifié – que des groupes entiers de gens ont été victimes d'hallucinations collectives. Ajoutons à cela que parmi les gens qui ont prétendu avoir vu des Ufos, il y avait plus d'un quidam avide de voir citer son nom dans la presse et plus d'un journaliste en mal de copie. Si l'on fait abstraction de tous les menteurs, hystériques, fous, ivrognes, « faiseurs de sensation », il reste quand même bon nombre de témoins dignes de foi, voire même de témoins auxquels l'observation du ciel est chose familière. Que telle ménagère ou tel fermier de l'Ouest américain aient pu se tromper, c'est chose possible, mais quand il s'agit d'un capitaine d'aviation chevronné, il est plus difficile de mettre en doute son témoignage. Un capitaine d'aviation ne se laisse pas abuser par un ballon météorologique ou par des jeux de lumière. Le ciel lui est familier. Ses réflexes et notamment sa vue font l'objet de tests médicaux de

contrôle aussi fréquents que sévères. L'alcool lui est interdit avant et pendant le vol ; enfin il n'a pas intérêt à inventer des contes facétieux qui risqueraient de compromettre sa carrière. Aussi quand la même histoire est racontée par un groupe entier d'aviateurs et pas seulement par un capitaine d'aviation isolé, on a toutes les raisons de lui ajouter créance.

Nous ne savons pas ce que sont les Ufos ; nous ne prétendons pas non plus qu'il s'agit d'engins conduits par des intelligences extra-terrestres encore que l'hypothèse soit des plus plausibles. Nous n'avons pas eu l'occasion, au cours de nos périples autour du monde, d'observer des Ufos. Mais peu importe : il y a suffisamment de témoignages dignes de foi.

Le 5 février 1965, le ministère américain de la Défense donnait ordre de vérifier un rapport rédigé par deux opérateurs radar d'un aérodrome du Maryland. Le 29 janvier 1965, les deux hommes avaient détecté sur leur écran deux engins en provenance du sud qui volaient droit vers l'aérodrome à la vitesse de 7 680 km/h. À cinquante kilomètres du terrain d'atterrissage, les engins non identifiés, après avoir décrit une courbe brusque, avaient rapidement disparu du champ de l'écran.

Le 3 mai 1964, un groupe de personnes – parmi lesquelles trois météorologues – voyaient passer dans

le ciel de Canberra (Australie), en direction du nord-est, un engin brillant et de grande taille. Interrogés par des délégués de la Nasa, ces témoins racontèrent exactement ce qu'ils avaient pu observer : La « chose » se balançait dans le ciel ; une « chose » plus petite la rejoignit à vive allure. Cette petite « chose » devint incandescente puis s'éteignit tandis que la grande « chose » mettait le cap sur le nord-est et disparaissait rapidement.

L'un des météorologues interrogés devait confesser : « Je m'étais toujours gaussé de ces histoires de soucoupes volantes. Et voilà que j'en vois une de mes propres yeux ! »

Le 23 novembre 1953, l'écran radar de la base aérienne de Kinross dans le Michigan signalait la présence d'un corps céleste non identifié. Le lieutenant R. Wilson, qui accomplissait au même moment un vol expérimental sur un appareil à réaction du type F. 89, fut autorisé à lui donner la chasse. L'équipe radar vit comment Wilson poursuivit l'objet sur 160 miles et comment, tout d'un coup, les deux points volants se confondirent. On adressa des messages radio à Wilson. Pas de réponse. Le lendemain on passa au peigne fin la région entière : pas la moindre trace du lieutenant Wilson ni des débris de son appareil.

Le 13 septembre 1965, un sergent de police, Eugène Bertrand, rencontre dans une rue qui contourne Exeter (New Hampshire – USA) peu avant une heure du matin, une dame complètement affolée au volant de sa voiture. Cette personne refusait de poursuivre sa route. Elle prétendait avoir été poursuivie sur un trajet de 10 miles par un engin gigantesque et incandescent. L'engin lui avait donné la chasse jusqu'à la déviation 101 et avait disparu dans la forêt.

Le policier, un homme mûr et réfléchi, pensait que la dame en question était « un peu folle » lorsque la nouvelle lui fut confirmée par une voiture de police qui circulait dans les parages. Il reçut ordre de rejoindre immédiatement le quartier général. Il y rencontra son collègue Gen Toland en compagnie d'un jeune homme dont le récit corroborait les dires de la dame. Poursuivi par un engin rougeoyant, le jeune homme lui avait échappé en se jetant dans un fossé.

Persuadés qu'ils allaient trouver à ce mystère une explication sensée, les policiers entreprirent alors une opération de ratissage. Deux heures durant, ils circulèrent dans toute la région, puis, de guerre lasse, ils décidèrent d'abandonner. Passant à côté d'un pré où paissaient six chevaux, ils virent soudain les animaux se cabrer puis fuir. Au même instant, l'endroit fut inondé d'une lumière rouge

incandescente. « Là ! Regardez, là ! » s'écria un jeune policier. Au-dessus des arbres planait un objet flamboyant qui se dirigeait lentement et sans aucun bruit vers les spectateurs. Le policier Bertrand se précipita sur le téléphone et avertit son collègue Toland que l'objet était là, qu'il le voyait de ses propres yeux. La lumière rouge avait entre-temps gagné la route et les fermes environnantes. Une seconde voiture de police survint conduite par le sergent Dave Hunt. « *Damned* bégayait Dave, je vous entendais parler au téléphone, toi et Toland, et je pensais que vous étiez devenus fous... Mais ça, là... ça alors !... »

Lors de l'enquête effectuée à la suite de l'apparition de cet étrange engin, on recueillit les récits de 58 témoins. Parmi eux il y avait des météorologues et des gardes-côtes, des gens par conséquent qui savent distinguer un ballon météorologique d'un hélicoptère, un satellite qui tombe des feux de position d'un avion. Le rapport basé sur ces témoignages contenait toutes sortes d'indications précises, mais l'engin en question ne put être identifié.

Le 5 mai 1967, le maire de Marliens (Côte-d'Or), découvrait un trou bizarre dans un champ de trèfle situé à quelque 600 mètres de la route. Il s'agissait d'une excavation en forme de cercle de 5 mètres de diamètre et de 30 centimètres de profondeur. La

circonférence du cercle était hérissée de sillons de 30 centimètres de profondeur. On avait l'impression qu'une grille de métal ronde avait été enfoncée dans le sol. Les sillons se terminaient par des trous de 35 centimètres de profondeur comme si la grille métallique avait été munie, sur tout son pourtour, de « pieds ». Une curieuse poussière entre le blanc et le violet était amoncelée dans les sillons et dans les trous. Nous avons nous-même fait une incursion à Marliens pour observer ces traces singulières : il est évident que les fantômes ne laissent pas de telles traces !

Que penser de tous ces témoignages, de tous ces récits ? Il est regrettable que beaucoup de gens se soient complu à inventer au sujet des soucoupes volantes des fictions abracadabrantes et à les faire passer pour des témoignages réels. Leurs récits masquent la réalité, discréditent des témoins dignes de foi et détournent de l'étude de ces phénomènes maints savants soucieux de ne pas s'exposer au ridicule.

Le 6 novembre 1967, la télévision allemande présentait une émission sur le thème de l'invasion de la terre par des forces extra-terrestres. Au cours de cette émission, un commandant de bord de la Lufthansa décrivit le spectacle dont lui-même et

quatre hommes de son équipage avaient été témoins : le 15 février 1967, dix minutes environ avant d'atterrir à San Francisco, ils avaient vu soudain surgir dans le ciel un objet de 10 mètres environ de diamètre. L'objet rougeoyant vola à côté d'eux un moment. Le commandant de bord en référa par message radio à l'université du Colorado qui, faute d'une explication meilleure, dit qu'il devait s'agir de la retombée d'un élément de fusée. Le commandant de bord déclara aux téléspectateurs qu'après deux millions de kilomètres de vol, ni lui ni ses hommes ne pouvaient croire qu'un morceau de métal puisse rester en suspens dans l'air pendant un quart d'heure pour décider ensuite de voler à côté d'un avion. L'explication donnée par l'université était d'autant moins plausible qu'il avait pu, après l'atterrissage, observer l'objet céleste pendant trois quarts d'heure.

Voici encore deux nouvelles données par la « Süd-deutsche Zeitung », Munich, les 21 et 23 novembre 1967 :

« Belgrade (information locale)

« On signale ces jours derniers la présence de corps célestes inconnus (Ufos) dans diverses régions de l'Europe méridionale. À la fin de la semaine dernière, un astronome amateur a pu photographier à Agram trois de ces corps lumineux. Tandis que les experts

étudient les photos publiées sur plusieurs colonnes par certains journaux yougoslaves, d'autres Ufos semblent avoir fait irruption dans le ciel du Monténégro, et seraient cause de plusieurs incendies de forêt. Les témoignages les plus nombreux viennent du village d'Ivangrad. Les habitants de ce lieu prétendent avoir observé ces jours-ci, soir après soir, de tels corps lumineux. Les autorités locales ont confirmé l'exactitude des nouvelles relatives aux incendies sans toutefois se prononcer sur leur origine. »

« Sofia (UPI)

« Un Ufo a surgi dans le ciel de Sofia. Selon l'agence BTA, cet Ufo était parfaitement observable à l'œil nu. La même agence signale que ce corps céleste était plus grand que le disque solaire. Circulaire d'abord, il prit ensuite la forme d'un trapèze. Le corps lumineux a été observé au télescope. Un collaborateur de la société bulgare d'hydrologie et de météorologie déclare qu'il se mouvait de sa propre initiative et qu'il volait à une altitude approximative de 30 000 mètres. »

L'étude scientifique de ces apparitions célestes est gravement hypothéquée par la stupidité incommensurable de certaines gens : il en est qui prétendent avoir des « contacts » avec des êtres extra-terrestres ; des groupes entiers bâtissent sur ces

apparitions célestes encore inexplicées, des théories religieuses aberrantes ; d'autres affirment tout de go tenir des équipages d'Ufo des consignes destinées à assurer le salut de l'humanité. Pour certains fanatiques religieux, les Ufos sont, selon le cas, des émissaires de Mahomet, de Bouddha, voire de Jésus-Christ.

En automne 1967, lors du 7e congrès international des experts en Ufos, le professeur Hermann Oberth, « père de la navigation spatiale » et maître de Wernher von Braun, déclarait que les Ufos ne pouvaient pas encore être considérés comme un problème scientifique. Mais, devait ajouter ce savant, « les Ufos sont sans doute des vaisseaux spatiaux venus d'autres mondes. Les êtres qui les dirigent sont en avance sur nous et si nous nous comportons intelligemment, ils peuvent nous apprendre beaucoup de choses. » Homme de sciences, le professeur Oberth regrette que les savants ne se préoccupent pas davantage de certains phénomènes d'apparence fantastique : « Les scientifiques se conduisent comme des oies gavées qui ne peuvent plus rien digérer. Les idées nouvelles, ils les écartent en les proclamant absurdes. »

Sous le titre de « Soupçons tardifs », le journal « Die Zeit » publiait, le 17 novembre 1967, la nouvelle suivante : « Des années durant, les Soviétiques ont

qualifié d'hystérie collective occidentale les informations concernant les soucoupes volantes. La « Pravda » affirmait encore récemment que de tels corps célestes n'existent pas. Or le général d'aviation Anatolij Stoljakow vient d'être nommé directeur d'une commission d'experts chargés de vérifier tous les témoignages et rapports relatifs aux Ufos. Le « Times » de Londres écrit à ce propos : Que les Ufos soient le produit d'hallucinations collectives, qu'ils nous apportent des visiteurs de Vénus ou qu'il faille les considérer comme une forme inédite de révélation divine, il doit être possible d'identifier ces corps, sinon les Russes n'auraient pas décidé de former une commission d'enquête. »

L'événement cosmique le plus mystérieux et le plus spectaculaire remonte au 30 juin 1908. Ce jour-là, à 7 h 17 une boule de feu passa dans le ciel sibérien. Depuis les compartiments qu'ils occupaient dans le Transsibérien, plusieurs voyageurs virent cette masse incandescente se diriger du sud vers le nord. Un coup de tonnerre suivi d'explosions ébranla peu après le train. La secousse fut enregistrée par les sismographes du monde entier. À Irkoutsk – ville située à 900 km du point d'impact – le pendule du sismographe balança durant une heure environ. Les explosions furent perçues à 1 000 km à la ronde. Des troupeaux entiers

de rennes furent détruits et des nomades balayés avec leurs tentes.

Ce n'est qu'en 1921 que le professeur Kulik entreprit de rassembler les témoignages relatifs à cet événement. Il obtint des crédits pour organiser une expédition scientifique dans la Taïga, sur les lieux mêmes de l'explosion. À pied d'œuvre en 1927, le professeur Kulik était persuadé qu'il allait découvrir dans la Tunguska rocailleuse le cratère creusé par l'impact de quelque gigantesque météorite. Cette supposition devait se révéler erronée. À 60 km du centre de l'explosion, les arbres étaient décapités. À mesure qu'on avançait vers le point d'impact, la végétation devenait plus rare. Les arbres avaient été littéralement rasés. On découvrit finalement les traces d'un incendie colossal.

Poussant leurs recherches vers le nord, les membres de l'expédition acquirent la conviction que le désastre avait été occasionné par une explosion d'une puissance inouïe. On découvrit dans un terrain marécageux des trous de toutes dimensions : peut-être s'agissait-il d'impacts de météorites ? On creusa, on fouilla, mais on ne trouva pas le moindre morceau de métal, pas la moindre trace de nickel ou de pierre. Deux ans après, les recherches furent poursuivies sur une plus grande échelle avec des machines

perfectionnées. On fouilla le marécage jusqu'à 36 mètres de profondeur : toujours pas la moindre trace de météorite.

Des appareils sensibles à la présence des traces métalliques les plus infimes restèrent muets. Et pourtant quelque chose avait explosé là.

Deux autres expéditions furent organisées en 1961 et 1963 par l'Académie des sciences soviétique. Dirigée par le géophysicien Solotow, l'expédition de 1963, équipée d'appareils ultra-modernes, parvint à la conclusion qu'il s'agissait d'une explosion nucléaire.

On peut définir la nature d'une explosion en mesurant l'ordre de grandeur des unités physiques qui l'ont déterminée. Dans le cas de l'explosion envisagée, la quantité d'énergie lumineuse dispensée fournit un indice essentiel. Les radiations lumineuses avaient bouté le feu à des arbres situés en pleine Taïga, à 18 km du centre de l'explosion. Un arbre vert ne prend feu que si l'énergie lumineuse atteint 70 à 100 calories au cm². L'éclair avait été si violent qu'il avait projeté des ombres portées jusqu'à 200 km de l'épicentre de l'explosion.

On put déduire des mesures effectuées que l'énergie lumineuse afférente à cette explosion avait atteint $2,8 \times 10^{23}$ erg. (En physique, l'erg est une

mesure de travail. Un insecte d'une masse d'un gramme fournit un travail de 981 ergs quand il grimpe un centimètre de mur).

On constata que la crête de certains arbres situés à 18 km de l'épicentre portaient des traces charbonneuses. On put en déduire qu'il y avait eu un dégagement soudain et violent de chaleur : il s'agissait bien d'une explosion et non d'un incendie de forêt. De telles traces ne furent trouvées que dans les endroits qu'aucune ombre ne protégeait de l'éclair lumineux. On avait donc bien affaire à des radiations. Quant à la puissance de l'explosion, soit 10^{23} ergs, elle correspondait à celle d'une bombe atomique de 10 mégatonnes soit 100 quadrillions d'ergs !

Il n'était plus question d'attribuer le désastre à la chute d'une météorite colossale ou d'une comète. Il était hors de doute qu'il s'agissait en fait d'une explosion nucléaire.

Mais comment expliquer une explosion nucléaire en 1908 ?

En mars 1964, le journal « Swezda » de Leningrad publiait un article selon lequel des êtres évolués habitant la constellation du Cygne avaient cherché à prendre contact avec la terre. Les auteurs de cet article, Genrich Altow et Valentina Schuralewa,

prétendaient que l'explosion sibérienne de 1908 était la réponse à une éruption explosive du Perbuatan, volcan de l'île indonésienne de Krakatau. L'éruption de ce volcan survenue en 1883 avait propulsé dans l'espace un réseau très dense d'ondes radio. Les lointaines intelligences stellaires avaient cru qu'il s'agissait d'un signal émis à leur adresse depuis les profondeurs de l'univers ; elles avaient envoyé sur la terre un rayon laser d'une puissance excessive. En pénétrant dans l'atmosphère terrestre au-dessus de la Sibérie, ce rayon s'était transformé en matière. Le commentaire de « Swezda », convenons-en, va si loin dans le fantastique qu'il est difficile d'y croire. Quant aux théories qui attribuent l'explosion à un impact d'antimatière, on ne peut pas non plus leur ajouter créance : la Tunguska entière aurait été réduite à néant car le choc de la matière et de l'antimatière se traduit par la dissolution totale de l'une et de l'autre. Au surplus, il est peu probable qu'un morceau d'antimatière ait pu franchir des distances aussi considérables sans entrer en collision avec de la matière bien avant d'avoir atteint l'atmosphère terrestre.

Nous sommes plus enclin à nous ranger à l'avis de ceux qui attribuent la catastrophe nucléaire de 1908 à l'explosion du réservoir d'énergie d'un vaisseau spatial

étranger. Fantastique ? Oui, mais pas impossible pour autant.

Les « météorites de la Tunguska » ont fait l'objet de toute une littérature. Retenons une chose encore à ce propos : aux alentours du centre de l'explosion, la radioactivité est deux fois plus élevée que dans le reste de la Taïga. L'examen minutieux des arbres a permis de constater que la hausse de la radioactivité remontait à 1908.

Aussi longtemps que l'explication de ce phénomène – et de bien d'autres – n'aura pas été donnée « preuves en main », toutes les hypothèses sont permises et recevables sauf celles qui pèchent par défaut de vraisemblance.

Nous connaissons assez bien les planètes de notre système solaire. La vie – dans le sens que nous donnons nous, terriens, à ce terme – n'est possible à l'extrême rigueur que sur Mars. L'homme a fixé à la réalité « vie » telle qu'il la comprend, une frontière précise. Cette frontière est appelée l'écosphère. Il convient cependant de souligner que les lois de l'écosphère ne régissent que ce « concept » de vie et pas forcément toute vie. Il est des formes possibles de vie échappant entièrement aux données de ce concept. Jusqu'en 1962, on tenait Vénus pour une planète où la vie est possible. Mais après, les informations

recueillies à 34 000 km de cette planète par Mariner II sont formelles : pas de « vie » possible (au sens humain du terme) sur Vénus.

Mariner II nous a appris que, côté ombre, la température ambiante de Vénus était de 430 degrés Celsius. Pas de réservoirs naturels d'eau possibles à la surface de cette planète. La douce image d'une Vénus, sœur jumelle de la terre, n'était qu'une illusion. Néanmoins, le sol de cette planète, riche en hydrocarbures, pourrait assurer la subsistance de bactéries de toutes sortes.

Il n'y a pas si longtemps, les savants pensaient que la vie n'était pas possible ou peu probable sur Mars. La récente et fructueuse mission de Mariner IV donne cependant quelque vraisemblance à l'hypothèse vie sur cette planète. Les théories selon lesquelles Mars pourrait être habité par des êtres évolués semble excessive. Mais des formes inférieures de vie sur la planète rouge sont parfaitement possibles. Il n'est pas exclu que Mars ait connu, il y a des millénaires, une civilisation florissante. Quoi qu'il en soit, Phobos, la lune de Mars, mérite à cet égard une attention particulière. Mars a deux lunes : Phobos et Deimos (peur et terreur). Ces lunes étaient connues bien avant que l'astronome américain Asaph Hall ne les redécouvre en 1877. En 1610 déjà, Kepler en avait

supputé l'existence. Le moine capucin Schyrl prétendit, quelques années plus tard, avoir vu les deux lunes : Schyrl semble avoir été victime d'une illusion d'optique car les instruments dont on disposait à l'époque n'étaient pas assez puissants pour permettre une telle observation. Dans « les Voyages de Gulliver » publiés en 1727, Jonathan Swift, non content de nous proposer une description fascinante de ces deux lunes, nous donne des indications précises relatives à leur taille et aux évolutions qu'elles accomplissent. On lit dans « voyage à Laputaga », troisième partie :

« Ils passent la plus grande partie de leur vie à observer les corps célestes avec des lunettes beaucoup meilleures que les nôtres... Cet avantage leur a permis de pousser les découvertes bien plus loin que nous et ils comptent dix mille étoiles fixes, tandis que nos calculs les plus larges ne vont pas au tiers de ce nombre. De plus, ils ont découvert deux étoiles inférieures ou satellites, qui tournent autour de Mars et dont la plus proche de la planète supérieure est à une distance du centre de celle-ci équivalente à trois fois son diamètre ; et la plus éloignée est à une distance de cinq fois son diamètre. La révolution de la première s'accomplit en dix heures, et celle de la seconde en vingt et une heures et demie ; en sorte que les carrés de leurs époques périodiques sont à peu

près dans la proportion des cubes de leur distance du centre de Mars, ce qui prouve qu'elles sont gouvernées par la même loi de gravitation qui agit sur les autres corps célestes. »

Comment Swift peut-il décrire, cent cinquante ans avant leur découverte, les satellites de Mars ? Sans doute on en supposait l'existence avant qu'Asaph Hall ne les observe, mais des précisions de cette sorte ne peuvent reposer sur de simples suppositions...

Ces deux satellites de Mars sont les lunes les plus petites et les plus singulières de notre système solaire : elles accomplissent des révolutions quasiment circulaires juste au-dessus de l'équateur. Si on admet qu'elles réfléchissent autant de lumière que notre lune, Phobos devrait avoir un diamètre de 16 km, Deimos un diamètre de 8 km. Mais s'il s'agissait de lunes artificielles réfléchissant une lumière plus intense que celle de la lune, elles pourraient être plus petites encore. Phobos présente la caractéristique unique de faire le tour de sa planète en un temps inférieur à la rotation de cette dernière sur son axe. Phobos accomplit deux révolutions en une journée martienne, Deimos un peu moins d'une révolution.

En 1862, la position de la terre se prêtait particulièrement bien à l'observation des satellites de Mars : c'est en vain qu'on tenta de les déceler ; ils ne

furent découverts que quinze ans plus tard ! La théorie des planétoïdes vit alors le jour. Nombre d'astronomes déclarèrent que les lunes de Mars devaient être des fragments d'astres attirés dans l'orbite de Mars. Mais la théorie des planétoïdes est très discutable : les lunes de Mars tournent, l'une et l'autre, dans un même champ au-dessus de l'équateur ; ce serait pur hasard que deux fragments occupent précisément une position identique aussi singulière. Certaines mesures récentes donnèrent naissance à une théorie bien différente.

Dans « Intelligent Life in Universe » paru en 1966, l'astronome américain Karl Sagan et le savant russe Shklovskij soutiennent la thèse selon laquelle Phobos serait un satellite artificiel. Selon les calculs de Sagan, Phobos serait creux et, toujours selon lui, une lune creuse ne peut être qu'artificielle.

Le fait est que les caractéristiques des révolutions orbitales décrites par Phobos, sont celles d'un corps creux. Le Russe Shklovskij, directeur de la section de radioastronomie à l'institut Sternberg de Moscou, partage ce point de vue. Shklovskij a pu observer une singulière et épisodique accélération du mouvement de Phobos. Or on a constaté que nos satellites artificiels subissaient des accélérations analogues.

On prend très au sérieux aujourd'hui la théorie de

Sagan et Shklovskij. Les Américains projettent de nouvelles observations de Mars et spécialement de ses singuliers satellites.

De leur côté, les Russes ont décidé de charger plusieurs observatoires de l'étude des lunes de Mars.

En admettant, comme le pensent certains savants en renom, que Mars ait connu autrefois une civilisation hautement évoluée, on peut se demander ce qu'est devenue cette civilisation. Les intelligences établies sur Mars ont-elles été contraintes à trouver un espace vital nouveau ? Ont-elles quitté leur planète par suite d'une raréfaction de l'oxygène ? Ou bien leur civilisation a-t-elle été détruite par quelque catastrophe cosmique ? Et si c'est le cas, une partie des habitants a-t-elle pu trouver refuge sur une planète voisine ?

Dans « Worlds in collision », ouvrage publié en 1950 et qui n'a pas fini de susciter des controverses, le D^r Emmanuel Velikovsky soutenait la thèse selon laquelle une comète géante était entrée en collision avec Mars ; Vénus était née de cette collision. Si sa théorie était exacte, la température ambiante de Vénus devrait être très élevée, les nuages riches en hydrocarbures et la rotation de la planète présenter quelque anomalie.

Or les informations fournies par Mariner IV vérifient la théorie de Velikovsky : Vénus est la seule planète qui accomplit des rotations à rebours, la seule planète donc qui ne suit pas la règle générale de notre système solaire à laquelle Mercure, la Terre, Saturne, Mars, Jupiter, Neptune, Uranus obéissent...

L'hypothèse d'une civilisation martienne engloutie par une catastrophe cosmique corrobore notre propre théorie relative au séjour sur terre, dans un lointain passé, de cosmonautes étrangers. Il n'est pas exclu qu'un groupe de Martiens trouva à l'époque refuge sur terre et profita de ce séjour forcé pour apporter à l'homme, alors encore peu évolué, les connaissances qui allaient lui permettre de passer au stade < homo sapiens ». La gravitation de Mars étant inférieure à celle de la terre, on peut supposer que les Martiens étaient physiquement plus grands et plus forts que les terriens. La présence sur terre des géants dont nous entretenons les écrits anciens – ces géants venus des étoiles qui déplaçaient des montagnes, ces « dieux » qui enseignèrent aux hommes des arts encore inconnus d'eux et dont la race finit par disparaître – s'expliquerait ainsi.

Jamais encore on n'a su aussi peu de chose sur autant de choses qu'à l'heure actuelle. Nous sommes persuadés que le problème des intelligences

extraterrestres et de leurs rapports avec l'homme restera à l'ordre du jour de la science jusqu'à ce que les questions en suspens aient enfin trouvé une réponse.

11

Messages radio à destination de l'univers. Y a-t-il des transmissions de pensées plus rapides que la lumière ?

Le singulier cas Cayce. L'équation de Green Bank.

De quoi s'occupe-t-on à la NASA ?

Un entretien avec Wernher von Braun.

Le 8 avril 1960, à 4 heures du matin, commençait dans une vallée isolée de l'ouest de la Virginie une expérience singulière : le radiotélescope de Green Bank, une lunette de 85 pieds, était braqué sur Tau du Ceti, une étoile située à 11,8 années-lumière de la terre. Un jeune astronome américain, le D^r Frank Drake, initiateur de cette expérience, tentait d'entrer en rapport, par ondes radio, avec d'autres civilisations et espérait recueillir, en réponse, des signaux émis par des intelligences extra-terrestres. La première phase de l'expérience devait durer 150 heures. Elle entra dans les annales de l'astronomie sous le nom de projet Ozma. Il y fut mis un terme sans qu'on ait obtenu aucun résultat positif : on s'était rendu compte qu'on ne disposait pas encore d'appareils suffisamment sensibles pour atteindre un objectif aussi lointain. Mais Ozma n'est que la première expérience de ce type et il se pourrait qu'on installe sur la lune un radiotélescope qui, en l'absence de toute perturbation, sonderait les espaces immenses qui s'étendent entre les étoiles et tenterait d'y déceler des signaux radio.

Ceci étant, on peut se demander quelle est la formule la plus avantageuse : sonder l'univers et chercher à y découvrir des signaux émis par des intelligences stellaires ou envoyer nous-mêmes de tels signaux vers de lointaines étoiles.

Hormis les modes d'expression traditionnels qui risquent de n'être pas compris, il y a trois formes de messages cosmiques possibles, à savoir les symboles mathématiques, les rayons laser ou les images. L'émission de tels messages nécessite en tout cas, quelle que soit la formule adoptée, l'emploi de longueurs d'ondes susceptibles d'être reçues dans le cosmos entier. Une fréquence de 1 420 megahertz semble devoir convenir ; elle correspond à la fréquence de radiation de l'hydrogène neutre et a donc toutes les chances d'être universellement connue. Au surplus, elle se situe en dehors des fréquences terrestres habituelles et des zones de perturbations qu'elles suscitent.

Le 22 décembre 1967, « Die Zeit » faisait paraître sous le titre « Éclairs lumineux à destination de la lune » un article fort intéressant :

« La distance de la terre à la lune est connue à quelques centaines de mètres près, mais les astronomes veulent la mesurer de manière plus précise encore. C'est pourquoi les premiers astronautes qui poseront le pied sur la lune y dresseront un jeu de miroirs. Ces miroirs, au nombre de trois, seront disposés les uns sur les autres, à la verticale, de façon à réfléchir toute lumière projetée sur eux, vers la source dont cette lumière émane.

Des éclairs lumineux de la durée de un cent millionième de seconde seront projetés sur ces miroirs par un laser surmonté d'un télescope disposant d'une ouverture de 1,50 m. La lumière réfléchiée par les miroirs sera recueillie par le télescope et transmise à un photomultiplicateur.

« La vitesse de la lumière et le temps qu'aura mis l'éclair lumineux du laser à franchir la distance terre-lune et retour, permettront de calculer la distance de la terre à la lune à 1,50 mètre près. »

Il n'est pas exclu que nous recevions nous-mêmes des messages émanant d'intelligences stellaires inconnues. C'est ainsi que l'énergie radiante de CTA-102 (102 est le numéro que porte l'étoile dans le catalogue du California Institute of technology accusa soudain, en automne 1964, une hausse sensible. Selon les astronomes soviétiques, il pouvait s'agir de signaux émis par une super-civilisation extra-terrestre.

L'astronome Scholomitski déclarait, le 13 avril 1965, à l'institut Sternberg de Moscou : « Fin septembre-début octobre 1964, nous avons constaté une hausse importante de l'énergie radiante de CTA-102. Cette hausse ne devait pas durer : peu de temps après, les choses étaient redevenues normales. Vers la fin de l'année, nouvelle hausse qui atteint son apogée exactement cent jours après notre première

observation. » Le professeur Shklovskij, patron de Scholomitski, devait ajouter que de telles variations d'énergie sont parfaitement inhabituelles.

L'astrophysicien hollandais Marteen Schmidt a calculé que la distance de la terre à CTA-102 était de dix milliards d'années-lumière. Cela revient à dire que des ondes radio en provenance de CTA-102 parviennent à la terre dix milliards d'années après avoir été émises. Si l'on en croit les données les plus récentes de la science, l'existence physique de notre planète ne remonte pas aussi loin. De telles évidences ne réduisent-elles pas à néant tout espoir d'entrer jamais en contact avec des intelligences extra-terrestres ?

Si tout espoir était vain, les astrophysiciens américains et soviétiques, ceux de Jodrell Bank près de Manchester et de Stockert près de Bonn ne mettraient pas tant de soin à diriger leurs antennes gigantesques vers certaines étoiles radio ou certains quasars. Les étoiles fixes Y de l'Eridan et Tau du Ceti sont situées respectivement à 10,8 et 11,8 années-lumière de la terre. Les ondes radio à destination de ces « voisins » mettent donc à peu près onze ans à leur parvenir et une réponse pourrait être enregistrée sur terre 22 ans après l'émission du signal.

Les liaisons radio avec des étoiles plus lointaines

nécessitent évidemment plus de temps ; il n'est guère possible de songer à prendre contact par ondes radio avec des civilisations situées à des millions d'années-lumière de la terre. Mais nos moyens se limitent-ils à l'émission d'ondes radio ?

L'optique également nous fournit dans ce domaine des possibilités inédites. Un rayon laser projeté sur Mars ou Jupiter ne passerait pas inaperçu – si toutefois ces planètes sont habitées. (L'appellation « laser » est l'abréviation de *Light Amplification by Stimulated Emission of Radiation*. Il s'agit, en d'autres termes, d'un amplificateur d'ondes lumineuses). Autre possibilité encore : cultiver des surfaces gigantesques de manière à créer des contrastes de couleurs traduisant quelque symbole algébrique ou géométrique universel. Un exemple : on plante des pommes de terre sur les côtés d'un triangle équilatéral de 1 000 km de côté. À l'intérieur de ce triangle, on sème un cercle de froment ; chaque été cela donne lieu à un immense cercle jaune encadré d'un triangle vert. En admettant que des intelligences étrangères observent notre planète, elles ne sauraient attribuer à un caprice de la nature ces formes géométriques... Quelqu'un a proposé d'édifier une chaîne de phares dont le faisceau lumineux serait dirigé vers le haut, et dont l'agencement évoquerait la

structure de l'atome. Encore une proposition à retenir.

Certes, tous ces efforts, toutes ces suggestions partent du principe que des intelligences extra-terrestres observent notre planète comme nous observons nous-mêmes les astres qui constellent l'univers. Mais peut-être ces suggestions et les expériences tentées jusqu'à présent ne sont-elles pas à la mesure du problème à résoudre ?

On a beau n'éprouver que scepticisme envers les choses dites « occultes », il est des faits qui doivent retenir notre attention : il en va ainsi de la transmission de pensée, phénomène dont la nature nous échappe encore mais qui suscite dans les milieux scientifiques actuels un intérêt croissant.

Dans la plupart des universités importantes, des sections de parapsychologie s'adonnent aujourd'hui à l'étude de la télépathie, des rêves divinatoires, des phénomènes de voyance, etc. Le premier impératif de cette étude consiste évidemment à faire table rase des spectres, esprits maléfiques et autres « illuminations » à caractère occulte, voire religieux, pour ne s'occuper que de phénomènes susceptibles de faire quasiment l'objet d'examens de laboratoire. L'étude de ces phénomènes, naguère ignorés, voire honnis, a fait ces dernières années des progrès considérables.

C'est en août 1959 qu'a pris fin l'expérience « Nautilus ». Cette expérience n'a pas seulement démontré la réalité « physique » des transmissions de pensées, elle a prouvé de surcroît que la télépathie est, dans certains cas, plus efficace que les liaisons radio. Quand un sous-marin plonge à plusieurs centaines de mètres de profondeur, les liaisons radio ne fonctionnent plus. Dans le cas du « Nautilus », la relève fut assurée par des liaisons télépathiques entre un cerveau-récepteur installé à bord et un cerveau-émetteur demeuré à terre, à quelques milliers de kilomètres du point d'immersion du sous-marin.

De quoi le cerveau humain n'est-il pas capable ? Telle est la question qu'on se pose après de telles expériences. Y a-t-il des phénomènes télépathiques, des intuitions divinatoires plus rapides que la lumière ? Entré depuis lors dans les annales scientifiques, le cas Cayce nous incline à croire que oui.

Fils d'un paysan du Kentucky, Edgar Cayce ignorait quelles facultés extraordinaires dissimulait son cerveau. Les rapports accumulés sur ce prodige – Cayce est décédé le 5 janvier 1945 – suscitent aujourd'hui encore l'intérêt passionné des médecins et des psychologues. De son vivant, Cayce fut autorisé par la sévère American Medical Association à donner des consultations bien qu'il ne fût pas médecin.

Très jeune, Edgar fut atteint d'un mal mystérieux ; il faut d'abord agité de convulsions, la fièvre se mit de la partie et pour finir, le jeune homme tomba dans un coma profond. Les médecins tentaient en vain de le ranimer quand Edgar se mit à parler : il indiqua les causes de son mal, nomma les remèdes dont il avait besoin pour guérir et demanda notamment qu'on lui enduise la colonne vertébrale d'une crème dont il nomma les composants. Le fait était d'autant plus surprenant que Cayce employait une terminologie qui lui était, de toute évidence, étrangère. Le cas était désespéré. Les médecins n'avaient plus aucun espoir de sauver le malade et, perdu pour perdu, on décida de suivre ces indications. Cayce guérit après qu'on lui eut administré le traitement qu'il s'était lui-même prescrit.

L'affaire fut ébruitée. Edgar avait parlé en plein coma ; on proposa de lui « arracher » des prescriptions médicales sous hypnose mais il s'y refusa. Cependant un de ses amis tomba malade et il accepta alors de se soumettre à l'expérience. Il dicta une ordonnance précise en employant une terminologie latine dont, en fait, il n'avait aucune connaissance. Une semaine plus tard, son ami était rétabli.

L'autodiagnostic de Cayce avait fait sensation, mais

on n'avait pas pris l'affaire très au sérieux. Ce nouveau succès suscita au sein de la Médical Association un intérêt tel qu'il fut décidé de former une commission chargée de rédiger, au cas où le phénomène se reproduirait, un compte rendu minutieux de son déroulement. De fait, sous hypnose, Edgar Cayce disposait de connaissances et de facultés qui requièrent normalement la collaboration de tout un conseil de spécialistes.

Edgar prescrivit un jour à un patient fort riche un médicament inconnu. Désireux de se procurer ce remède inconnu, le malade fit paraître des annonces dans les journaux internationaux les plus lus. Un jeune médecin de Paris lui apprit que son père avait fait mettre au point ce médicament de son vivant, mais que la production en avait été interrompue depuis longtemps.

Une autre fois, Edgar prescrivit un médicament et mentionna l'adresse du laboratoire où on pouvait se le procurer. On téléphona au laboratoire en question : le médicament existait effectivement mais n'était pas encore commercialisé ; sa mise au point datait de quelques jours seulement et on en était encore à lui chercher un nom avant de le mettre en vente.

La commission médicale formée par l'American Médical Association, loin de songer à une explication

télépathique du phénomène Cayce, se contentait d'observer, d'enregistrer, de constater.

Sollicité de partout, Edgar donne alors chaque jour deux consultations gratuites en présence d'un groupe de médecins. De connaissances médicales, il n'en a pas plus qu'avant. Ses diagnostics et ses prescriptions thérapeutiques sont excellents, mais dès qu'il sort de l'état d'hypnose, il ne se souvient plus de rien. Interrogé par les membres de la commission médicale, Edgar dit qu'il a l'impression de pouvoir se mettre en rapport avec n'importe quel cerveau et lui soustraire les informations dont il a besoin pour prononcer un diagnostic. Il déclare qu'au demeurant, le cerveau du patient également sait de façon très précise ce que son corps défaillant réclame : il lui suffit d'interroger le cerveau du malade et de chercher ensuite, de par le monde, le cerveau susceptible de lui apprendre ce qu'il y a lieu de faire. Et d'ajouter qu'il a le sentiment de n'être lui-même que l'infime fraction d'un ensemble de cerveaux.

Transformé en termes d'informatique, le cas Cayce se présenterait à peu près comme suit : on installe à New York un ordinateur géant nourri de toutes les données de la physique moderne. D'où qu'on l'interroge, l'ordinateur répond en quelques fractions de seconde aux questions qui lui sont soumises.

D'autres ordinateurs, installés à Zurich, à Paris, à Moscou sont respectivement nourris de données biologiques, médicales, astronomiques : en d'autres termes, la totalité du savoir actuel est réparti en quelques computers spécialisés installés dans diverses capitales, et reliés les uns aux autres. Qu'on sollicite du computer installé à Moscou quelque information médicale, la question est transmise en quelques centièmes de seconde à l'ordinateur de Paris. C'est au mode de fonctionnement d'une installation de cette sorte que devait à peu près correspondre le cerveau de Cayce.

Ne nous arrêtons pas en si bon chemin ; que les spéculations apparemment les plus téméraires ne nous effraient pas : et si les facultés de Cayce étaient inhérentes à un grand nombre de cerveaux, voire au cerveau humain d'une manière générale ? Et s'il suffisait de soumettre ces cerveaux à un « dressage » qui les rendît aptes à se mettre, à volonté, en rapport avec n'importe quel être pensant ? Des fonctions et des possibilités du cerveau humain, nous ne savons encore que très peu de chose ; son fonctionnement normal ne met à contribution que la dixième partie environ du cortex. À quoi servent les neuf autres dixièmes ? Il est notoire que certains hommes sont parvenus à se relever de maladies « incurables » par la

seule force de la volonté. Peut-être ont-ils su faire appel à certains éléments corticaux généralement inactifs ?

Le cerveau dissimulant les formes d'énergies les plus puissantes, il n'est pas exclu qu'une pensée puisse, dans certains cas, être perçue partout au moment même où le cerveau la conçoit. La science parviendra-t-elle à démontrer un jour l'existence d'une telle pensée « sauvage » ? Dans ce cas, il ne serait pas interdit de prêter à toutes les intelligences de l'univers une structure et des facultés analogues.

Adoptons, nous aussi, un schéma de pensée ! Si l'on envoie une décharge électrique d'une certaine importance dans un bassin où les bactéries se comptent par milliards, cette décharge sera perçue dans l'ensemble du bassin par toutes les bactéries, à quelque espèce qu'elles appartiennent. Sans doute le rapprochement est-il quelque peu boiteux : le courant électrique est une forme d'énergie connue, étroitement liée à la vitesse de la lumière. La nature d'énergie à laquelle nous songeons n'a pas été identifiée. Nous ne pouvons, à l'heure actuelle, que supputer l'existence d'une forme différente capable de se répandre dans l'univers, d'être présente et vivante partout en même temps, et qui nous permettra de franchir les frontières actuelles de la connaissance.

Une expérience qui remonte aux 29 et 30 mai 1965 montre à quel point cette hypothèse est vraisemblable. Mille huit personnes furent amenées à concentrer pendant ces deux jours leur attention sur des images, des phrases, des groupes de symboles et à les « projeter » pour ainsi dire dans l'espace cosmique. En elle-même, cette expérience de masse était déjà surprenante ; les résultats devaient l'être plus encore. Les participants ne se connaissaient pas et vivaient à des centaines de kilomètres les uns des autres ; or, 2,7 % d'entre eux répondirent au questionnaire qui leur avait été confié en déclarant que leur effort de concentration avait fini par se résumer à la projection d'un symbole atomique. Les « cobayes » avaient été choisis de façon à rendre impossible toute réponse « concertée ». Il était donc surprenant que 2,7 % d'entre eux aient « vu » ce même symbole.

Télépathie ? Magie ? Hasard ? Certes l'expérience relève de la science-fiction. Il n'empêche qu'elle a eu lieu. Comment peut-on croire encore que nous ayons atteint la limite de nos possibilités ?

Non moins surprenante, une expérience récemment tentée par un groupe de physiciens de l'université de Princetown : ces chercheurs étudiaient le processus de désintégration du méson K dont la charge électrique est neutre. Le résultat auquel on

parvint était « impossible » en théorie ; il contrevenait au principe d'invariance du temps, principe selon lequel les processus intéressant les particules élémentaires sont réversibles par rapport au temps.

Autre exemple : selon une affirmation de la théorie de la relativité, matière et énergie ne sont que les formes différentes d'un seul et même phénomène ($W = mc^2$). Autrement dit, il est possible de créer de la matière à partir du néant en projetant par exemple un rayon d'énergie sur un noyau d'atome lourd. Le rayon d'énergie est absorbé par le champ énergétique du noyau atomique et donne lieu à un électron et à un positron. Le rayon énergétique s'est donc mué en deux électrons. L'énergie est devenue matière. Pour le profane, ce phénomène est incompréhensible. Quoi d'étonnant ! Einstein – qu'un savant a surnommé « le grand solitaire » – ne rencontra jamais qu'une douzaine d'interlocuteurs avec lesquels il pût s'entretenir de sa théorie.

Mais revenons au présent après cette incursion dans les domaines encore inexplorés de la transmission de pensée et des fonctions cérébrales.

Onze sommités de la science actuelle ont tenu en novembre 1961 une conférence à huis clos au « National Radio Astronomy Observatory » de Green Bank, dans l'est de la Virginie. Thème de la

conférence : Les intelligences extra-terrestres. Parmi les savants présents : MM. les Drs Giuseppe Cocconi, Su-Shu-Huang, Philip Morrison, Frank Drake, Otto Struve, Carl Sagan et le Prix Nobel Melvin Calvin. Au terme de leurs travaux, ces savants s'entendirent sur une équation dite équation de Green Bank selon laquelle notre seule galaxie pourrait compter jusqu'à 50 millions de civilisations différentes. Rien n'interdit de penser que nombre d'entre elles tentent d'entrer en rapport avec des planètes voisines ou guettent un signal en provenance de ces planètes.

Un double ordre de valeur – une valeur moyenne et une valeur minimale – a été fixé aux différents termes de l'équation de Green Bank. Cette équation se présente comme suit :

$$N = R + fp \ ne \ fl \ fi \ fc \ L$$

R + désigne le nombre moyen d'étoiles analogues à notre soleil qui naissent chaque année *fp* le nombre moyen d'étoiles susceptibles d'héberger des êtres vivants *ne* le nombre moyen de planètes qui tournent dans l'écosphère de leur soleil et où sont réalisées les conditions nécessaires au développement de la vie telle que nous la concevons *fl* le nombre moyen de planètes où la vie pourrait effectivement s'être développée *fi* le nombre moyen de planètes peuplées d'êtres ayant atteint une certaine autonomie d'action

f_c la fraction de planètes peuplées d'intelligences parvenues au stade de la civilisation technique L désigne la durée moyenne d'une civilisation, étant entendu que deux civilisations éphémères n'ont aucune chance – compte tenu des formidables distances cosmiques – d'entrer jamais en contact l'une avec l'autre.

Si l'on résout l'équation en adoptant les valeurs minimales, on obtient $N=40$. Si, au contraire, on effectue le calcul avec les valeurs moyennes, on obtient $N = 50\ 000\ 000$.

Selon cette équation, notre voie lactée abriterait donc, dans le cas le plus défavorable, quarante formes d'intelligences dont chacune doit chercher à nouer des contacts avec d'autres formes d'intelligences. Dans le meilleur des cas, ces formes d'intelligences différentes seraient au nombre de cinquante millions. À noter que les calculs de Green Bank ne reposent pas sur le seul présent, mais tiennent compte du nombre total des étoiles que compte notre voie lactée depuis qu'elle existe.

Si l'on admet l'équation posée par ce brain-trust de savants, il apparaît que des civilisations plus évoluées que la nôtre ont pu exister il y a cent mille ans déjà, et ce fait corrobore notre théorie relative au séjour sur terre, dans le passé, de visiteurs cosmiques.

L'astrobiologiste américain Sagan affirme que, selon toute probabilité, notre terre a reçu au moins une fois au cours de son histoire, la visite d'êtres appartenant à une civilisation extra-terrestre. Sans doute fiction et imagination entrent-elles pour une bonne part dans les réflexions et suppositions avancées ici. Il n'en reste pas moins que la formule de Green Bank permet d'estimer le nombre des étoiles sur lesquelles la vie est possible.

Au reste, le problème de la vie sur d'autres planètes a donné naissance à une discipline scientifique nouvelle, l'exobiologie.

Les nouvelles disciplines ont toujours des difficultés à s'imposer ; l'exobiologie ne manque pas à cette règle bien que de nombreuses personnalités de premier plan lui consacrent aujourd'hui déjà tous leurs efforts. Nous nous contenterons de citer quelques noms qui nous paraissent témoigner de l'intérêt extrême que suscite cette forme nouvelle de recherche :

D^r Freeman Quimby (chef du programme exobiologique de la Nasa),

D^r Era Beci (Nasa),

D^r Joshua Lederberg (Nasa),

D^r L. P. Smith (Nasa),
Dr R. E. Kaj (Nasa),
D^r Richard Young (Nasa),
D^r H. S. Brown (California Institute of technology),
D^r Edward Purcell (professeur de physique à
l'université Harvard),
D^r R. N., (Radio Astronomy Institute Brarewells
Stanford),
D^r Townes (Prix Nobel 1964),
D^r I. S. Shklovskij (Sternberg Institute, Moscou),
D^r N. S. Kardaschew (Sternberg Institute, Moscou),
Sir Bernard Lovell (Jodrell Bank),
D^r Wernher von Braun (chef du programme spatial
américain Saturne),
Professeur Oberth (maître de von Braun),
Professeur Stuhlinger,
Professeur E. Sânger, etc.

Il s'agit, pour ces savants, de briser les préjugés, les tabous qui pèsent comme un interdit sur certains domaines. La recherche exobiologique existe et se développe envers et contre toutes sortes de résistances ; il n'est pas exclu qu'elle devienne, un jour

prochain, la discipline scientifique maîtresse.

Mais comment peut-on prouver que la vie existe sur telle planète si on n'y a jamais posé le pied ? Il y a des calculs de probabilité, des statistiques qui étayent l'hypothèse selon laquelle le cosmos abrite des intelligences évoluées. Au demeurant, l'existence dans le cosmos de formes inférieures de vie, telles que bactéries et spores, est aujourd'hui démontrée. Quant aux intelligences extra-terrestres, il n'y a que très peu de temps qu'on juge probable leur existence et qu'on s'efforce d'entrer en rapport avec elles, mais on n'a pas obtenu à ce jour de résultats mesurables, concrets, indubitables. On en est encore, en général, à formuler des hypothèses, à rechercher des arguments qui permettent d'ériger en théorie un ensemble de suppositions que d'aucuns rejettent parce qu'ils les jugent utopiques. La Nasa, en tout cas, dispose d'ores et déjà d'un programme de recherches exo-biologiques très élaboré. On y projette la mise au point de huit sondes différentes capables de détecter la vie sur les planètes de notre système solaire. Les sondes en question sont les suivantes :

Optical Rotary Dispersion Profiles

The Multivator

The Vidicon Microscope

The J-Band Life Detector

The Radio-isotope Biochemical Probe

The Mass Spectrometer

The Wolf Trap

The Ultraviolet Spectrophotometer

Voici quelques précisions relatives à ces dénominations techniques auxquelles le profane ne peut guère être perméable : « Optical Rotary Dispersion Profiles » désigne une sonde de laboratoire munie d'une lampe chercheuse mobile. En contact avec le sol d'une planète étrangère, cette lampe projette dans toutes les directions des faisceaux lumineux en quête de molécules. Toute forme de vie, on le sait, suppose la présence de molécules. L'une de ces molécules est la grande molécule en spirale ADN constituée de trois corps chimiques : base organique azotée-sucre-acide phosphorique. Si la lumière polarisée rencontre une molécule de sucre, le faisceau lumineux est dévié parce que la base azote-adénine combinée au sucre est « optiquement active ». Que la lampe chercheuse tombe sur une molécule ADN, aussitôt elle émet un signal qui est transmis automatiquement à la terre, fournissant la preuve irréfutable que la planète visée héberge de la vie.

Le « Multivator », sonde d'un poids de 500

grammes environ que la fusée en vol éjecte à proximité d'une planète, est un véritable micro-laboratoire capable d'effectuer quinze expériences différentes et d'en signaler le résultat à la terre.

Surnommée « Gulliver » la sonde « Radio-isotope Biochemical Probe », projetée dans différentes directions, dès qu'elle entre en contact avec le sol, trois ficelles de quinze mètres de long enduites d'une colle spéciale. Après quelques minutes, la sonde réembobine automatiquement les ficelles ; ce qui y est resté collé – poussière, microbes, substances biochimiques – est alors plongé dans un bouillon de culture. Une partie de ce bouillon comporte de l'isotope de carbone C 14 lequel est radioactif ; les processus d'échanges nutritifs de micro-organismes « collectés » par les ficelles donnent normalement lieu à la formation de dioxyde de carbone CO₂. Ce corps gazeux est automatiquement soustrait au bouillon de culture et soumis à un appareil qui en mesure la radioactivité et signale le résultat à la terre.

Donnons, pour finir, quelques détails sur la sonde « Wolf Trap ». Ce micro-laboratoire, initialement appelé « Bug Trap » fut ensuite baptisé du nom de son inventeur, Wolf Vishniac. En contact avec un sol étranger, cette sonde libère automatiquement un capillaire sous vide dont la pointe est d'une extrême

fragilité. Dès qu'elle effleure le sol, la pointe se brise et le capillaire aspire un échantillon de sol. Cette sonde contient également différents bouillons de culture garantissant une croissance aux formes les plus variées de bactéries. Si des bactéries s'y multiplient, le bouillon de culture, limpide, devient trouble et la valeur du pH change (la valeur du pH indique le degré d'acidité d'un corps). Ces deux transformations se laissent aisément mesurer : la limpidité du bouillon grâce à une cellule photo-électrique, la teneur en acide par une mesure électrique du pH ; des analyses effectuées de la sorte, on peut conclure à la présence ou à l'absence de substances organiques.

C'est par millions de dollars que se chiffre le programme de recherches exobiologiques de la Nasa. Les premières biosondes seront envoyées sur Mars.

Il ne fait pas de doute que l'homme suivra bientôt ces micro-laboratoires. Les responsables de la Nasa pensent que les premiers astronautes poseront le pied sur Mars le 23 septembre 1986 au plus tard. Pourquoi cette date précise ? C'est que l'activité solaire sera particulièrement réduite cette année-là. Selon le D^r von Braun, l'homme pourrait déjà visiter Mars en 1982. Les techniques requises sont au point ; ce qui manque à la Nasa, c'est l'octroi par le Congrès américain des moyens financiers formidables que la

réalisation de ce projet suppose. Les États-Unis ont beau être la nation la plus riche du monde, la guerre du Vietnam et le programme spatial, à quoi il convient d'ajouter les obligations américaines courantes, représentent à la longue une très lourde charge.

Le projet de vol sur Mars est au point. Le plan du vaisseau spatial lui-même est au point. Mais il reste à le construire. La maquette de cet engin orne le bureau du professeur Ernst Stuhlinger. Stuhlinger est le directeur du « Research Project laboratory » qui fait partie du « George Marshall Space Flight Center » à Huntsville, Alabama. Plus de cent « spécialistes de l'espace » travaillent dans les laboratoires de ce centre où l'on s'occupe aussi bien de physique nucléaire que de physique du plasma et de thermo-physique. Certains laboratoires se consacrent entièrement à l'élaboration de projets portant sur un avenir plus ou moins lointain. Le nom du D^r Stuhlinger restera lié à la mise au point de la fusée à propulsion électrique qui emportera avant la fin de ce siècle un équipage d'astronautes à destination de Mars.

Le D^r Stuhlinger et son ami von Braun s'installèrent aux États-Unis peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ils commencèrent par construire à Fort Bliss, des missiles pour les forces aériennes américaines. La guerre de Corée venait d'éclater quand

ils déménagèrent en compagnie de 162 chercheurs à Huntsville où ils devaient organiser un centre d'études géant.

À l'époque, Huntsville était une petite ville tranquille au pied des Appalaches. L'arrivée des constructeurs de fusées devait transformer le visage de cette cité traditionnellement vouée au travail du coton. Usines, installations pour vols expérimentaux de fusées, laboratoires, hangars colossaux, bureaux en tôle ondulée poussèrent comme des champignons en quelques années. Huntsville compte aujourd'hui 150 000 habitants, tous fanatiques adeptes de l'espace. Lorsque la première fusée Redstone fut mise à feu, nombre d'habitants, terrifiés par ce vacarme, se réfugièrent dans leur cave. Quand aujourd'hui on soumet à un test une fusée Saturne et qu'un bruit de tonnerre remplit l'atmosphère, personne à Huntsville n'y prête plus attention. Les gens appellent maintenant leur ville « Rocket City » et quand le Congrès refuse d'accorder à la Nasa les milliards qu'elle réclame, on grince volontiers des dents. C'est que Huntsville est devenu un des centres les plus importants de la Nasa. C'est là qu'ont été conçues et bâties les fusées dont le monde entier a parlé, de la petite fusée Redstone à ce colosse qu'est Saturne V.

Jusqu'ici les États-Unis ont investi quelque 25

milliards de dollars dans le programme lunaire. Quinze fusées Saturne V dont le prix de revient représente environ 140 millions de dollars, sont en cours de fabrication. À la mise à feu, les réservoirs de cette fusée contiennent 4 millions de litres de carburant, développant une puissance de 150 millions de chevaux. Cette fusée colossale pèse quelque 3 000 tonnes. Sept mille techniciens, ingénieurs, savants travaillent à Huntsville sous les ordres de Wernher von Braun, à la réalisation de ce rêve qu'est la conquête de l'espace. L'ensemble du programme spatial américain occupait en 1967 environ 300 000 spécialistes représentant les disciplines scientifiques les plus diverses. Vingt mille firmes américaines travaillent exclusivement pour la recherche spatiale.

Le D^r Pscherra, savant d'origine autrichienne, me disait, lors d'un séjour à Huntsville, que les laboratoires du centre devaient constamment inventer des « produits » nouveaux possédant des vertus inédites.

« Voyez par exemple ceci ! » et il me montrait du doigt un grand cylindre d'où émanait un ronronnement sourd. « Nous effectuons ici des expériences de graissage sous vide. Savez-vous que les graisses diverses qu'on fabrique de par le monde sont inutilisables ici ? L'espace les altère complètement.

Graissé par n'importe quel produit courant, un simple moteur électrique, fonctionnant sous vide, cale en moins d'une demi-heure. Il est donc indispensable d'inventer une substance qui ne perde pas ses vertus dans le vide cosmique. »

Venant d'une pièce voisine, un grincement singulier se faisait entendre. Deux gigantesques étaux rivés dans le sol cherchaient à déchirer une plaque de métal de 10 cm d'épaisseur.

« Encore un problème dont nous nous passerions volontiers, me dit le D^r Pscherra. Mais nous savons d'expérience que les alliages de métaux habituels ne résistent pas à l'épreuve du cosmos. C'est pourquoi il nous faut inventer des alliages nouveaux et les soumettre aux essais de traction et de résilience les plus variés. Et le même problème se pose évidemment pour les soudures. »

L'hôtesse d'accueil qui m'accompagnait regarda sa montre. Le D^r Pscherra regarda la sienne. C'est un geste plus fréquent à la Nasa qu'ailleurs. Les visiteurs s'en étonnent au début, puis ils s'y habituent. Que ce soit à Cap Kennedy, à Houston, Huntsville, les hommes de la Nasa semblent toujours en train d'effectuer quelque compte à rebours... quatre... trois... deux... un... zéro.

Un labyrinthe de couloirs, halls, portes, interrompu de fréquents contrôles nous conduisit auprès d'un certain M. Pauli, également originaire de l'Europe d'expression allemande et qui travaille à la Nasa depuis treize ans. On me coiffa d'un casque blanc portant l'insigne de la Nasa et Mr Pauli me mena à la rampe de lancement des Saturne V. La rampe de lancement désigne un colosse de béton pesant quelque centaines de tonnes, haut de plusieurs étages, desservi par des ascenseurs et des grues, parcouru d'un réseau inextricable de fils. Mise à feu, la fusée Saturne émet un grondement que l'on perçoit à 20 km de l'aire de décollage et qui ébranle la rampe entière, pourtant ancrée dans le roc et le béton, au point de la soulever de plusieurs centimètres. Un système de pompage assure le « rafraîchissement » de l'expérience, à raison de 1,5 million de litres d'eau par seconde. De quoi alimenter une grande ville européenne en eau potable ! Un simple essai de mise à feu coûte plus d'un million de dollars ! Le cosmos ne se laisse pas conquérir à peu de frais...

Huntsville est l'un des dix-huit centres de Nasa. Nous donnons ci-dessous une liste des centres les plus importants : demain ce seront les aérodromes de l'espace.

Armes Research Center, Moffett field, Californie.

Electronics Research Center, Cambridge, Massachusetts.

Flight Research Center, Edwards, Californie.

Goddard Space Flight Center, Greenbelt, MD.

Propulsion Laboratory, Pasadena, Californie.

John F. Kennedy Space Center, Floride.

Langley Research Center, Hampton, Virginie.

Lewis Research Center, Cleveland, Ohio.

Manned Spacecraft Center, Houston, Texas.

Nuclear Rocket Development Station. Jackass Flats.

Pacific Launch Opérations Office, Lompoc, Californie.

Wallops Station, Wallops Island, Virginie.

Western Opérations Office, Santa Monica, Californie.

Nasa-Head-Quarters, Washington, D. C.

L'industrie automobile qui, naguère encore, donnait le ton de la conjoncture économique est aujourd'hui dépassée par l'industrie spatiale. Le 1er juillet 1967, Cap Kennedy occupait 22 828 hommes ; le budget de ce seul centre d'essai s'élevait pour cette

même année 1967 à 475 784 000 dollars !

Tout cela parce que quelques rêveurs veulent aller sur la lune ? Nous avons vu qu'on ne compte plus les produits « marginaux » – des articles d'usage courant aux appareils médicaux les plus complexes – dont nous sommes redevables à la recherche spatiale. Bien loin de se développer au détriment de l'humanité, cette super-technique la porte à la rencontre d'un avenir meilleur.

La possibilité a été donnée à l'auteur de s'entretenir avec Wernher von Braun et de lui soumettre un certain nombre de questions :

D^r von Braun, estimez-vous possible que les planètes de notre système solaire hébergent la vie ?

Il n'est pas exclu, à mon sens, que nous rencontrions sur Mars, des formes inférieures de vie.

Estimez-vous possible que nous ne soyons pas les seules intelligences qui peuplent l'univers ?

Il est vraisemblable que les profondeurs de l'univers ne recèlent pas seulement de la vie végétale et animale, mais aussi des intelligences évoluées. Découvrir ces intelligences est une tâche passionnante. Cependant, eu égard aux distances qui séparent les systèmes solaires à l'intérieur de notre

galaxie, eu égard aux distances plus formidables encore qui séparent notre galaxie des autres galaxies, on peut se demander si nous parviendrons jamais à démontrer l'existence de ces intelligences, voire à entrer en rapport direct avec elles. Une réflexion tant statistique que philosophique me porte en tout cas à croire à l'existence d'êtres très évolués au sein du cosmos.

Il me faut cependant souligner que cette conviction ne repose sur aucune espèce de preuve scientifique.

Pensez-vous que des intelligences plus anciennes que l'homme ont pu rendre visite à la terre dans un passé reculé ?

Ce n'est pas exclu. Mais je ne sache pas que l'archéologie ait jamais fourni d'indices qui puissent servir de base à semblable spéculation.

Ainsi prit fin notre entretien avec le « père de Saturne ». L'occasion ne fut malheureusement plus donnée à l'auteur de lui soumettre dans le détail certaines « bizarreries » archéologiques ni d'évoquer les questions innombrables qui se posent dès qu'on considère le passé selon les données nouvelles dont toute réflexion archéologique doit tenir compte à l'aube de Père spatiale.

Des usines à penser planifient l'avenir.

*Les anciens prophètes avaient la tâche plus facile.
La boucle se referme.*

Ou en sommes-nous aujourd'hui ?

L'homme se rendra-t-il un jour maître du cosmos ? Des êtres extraterrestres venus des profondeurs de l'univers ont-ils effectivement séjourné sur terre dans le passé ? Des intelligences inconnues cherchent-elles aujourd'hui à entrer en contact avec nous ? Est-il aussi terrifiant qu'on le dit, ce vertige du futur que notre époque d'inventions suscite ?

Vaudrait-il mieux tenir secrets les résultats de certaines recherches particulièrement audacieuses ?

Médecine et biologie trouveront-elles le moyen de « réanimer » les corps de nos lointains ancêtres conservés à des températures très basses ?

Les hommes finiront-ils par s'établir sur d'autres planètes ? Verra-t-on une espèce nouvelle naître de leur croisement avec les habitants de ces planètes ?

Les hommes créeront-ils une seconde, une troisième, une quatrième terre ?

Le jour viendra-t-il où les chirurgiens seront remplacés par des automates ?

Les cliniques ne seront-elles plus en l'an 2100 que des dépôts de « pièces de rechange » pour individus

défectueux ?

Arrivera-t-on à prolonger indéfiniment la vie de l'homme par implantation de cœurs, de poumons, de reins artificiels ?

Ne courons-nous pas vers l'avenir effrayant et glacé que Huxley évoque dans « Le meilleur des mondes » ?

On pourrait remplir de questions de cette sorte, un volume de la taille du bottin d'une capitale. Chaque jour qui passe apporte au monde une invention inédite, une découverte sensationnelle. Et chaque jour qui passe annule un « impossible », voit s'étendre le champ des possibles au-delà des limites qu'hier encore on lui assignait. Le Fonds Nuffield a chargé l'université d'Édimbourg de la mise au point d'un computer « intelligent » et a mis à sa disposition, à cet effet, une première allocation de 270 000 livres. Le prototype de ce computer a tenu une conversation avec un homme « cobaye » qui a eu du mal à croire, à l'issue de l'entretien, qu'il avait « parlé avec une machine ».

La science nouvelle s'appelle futurologie ! Son but est la prospection minutieuse et la planification de l'avenir. Elle appelle, pour ce faire, à la rescousse les moyens techniques les plus perfectionnés. Des « usines » de la pensée voient le jour, véritables monastères où les savants d'aujourd'hui prévoient et

préparent demain. Les États-Unis comptent d'ores et déjà 164 usines de cette espèce. La grande industrie et le gouvernement en sont les clients les plus assidus. Parmi ces « usines de la pensée », la plus célèbre est sans conteste la Rand Corporation. Cet organisme fut créé en 1945 à l'initiative de l'US Air Force ; motif : les dirigeants militaires avaient besoin d'un centre voué à l'étude de la stratégie intercontinentale. 843 chercheurs de tout premier ordre travaillent aujourd'hui dans le vaste bâtiment à deux étages qu'occupe la Rand Corporation à Santa Monica en Californie. C'est là que naissent les projets qui ouvrent à l'humanité ses perspectives d'avenir les plus fabuleuses. En 1946 déjà, les collaborateurs de la Rand Corporation prévoyaient l'utilité militaire d'un vaisseau spatial. Le programme de construction des premiers satellites, élaboré par Rand en 1951, fut qualifié d'utopique. Depuis qu'elle existe, la Rand Corporation a découvert quelque trois mille phénomènes qui n'avaient jamais été observés auparavant. Les cent dix ouvrages publiés par ce centre ont contribué de manière essentielle au formidable bond en avant réalisé au cours de ces dernières décennies par notre civilisation technique.

Des tâches analogues à celles de la Rand sont exécutées aujourd'hui dans différents instituts dont

voici les plus importants :

« Hudson Institute » (Harmon ou Hudson, New York) ;

« Tempo Center for Advanced Studies », une émanation de la General Electric (Santa Barbara, Californie) ;

« Arthur Little Institute » (Cambridge, Massachusetts) ;

« Battelle Institute » (Columbus, Ohio).

Les gouvernements et les grandes industries ne peuvent plus se passer, à l'heure actuelle, des services de ces prospecteurs de l'avenir. L'État doit prévoir aujourd'hui les situations politiques ou militaires à venir ; les grandes entreprises doivent programmer leurs investissements des dizaines d'années à l'avance.

Quand il s'agit d'études portant sur le développement de certaines capitales, le futurologue ne craint pas d'anticiper d'une centaine d'années sur le présent. L'évolution d'une ville comme Mexico au cours des cinquante prochaines années est un objet d'étude relativement simple pour la prospective moderne. Le pronostic, dans ce cas, tiendrait compte d'éléments tels que niveau technique, moyens de communication et d'information, courants politiques, adversaires virtuels du Mexique, etc. Et si un tel

pronostic peut être formulé à l'heure actuelle, rien n'interdit de penser qu'une intelligence extra-terrestre n'en ait pas formulé un semblable valable pour la terre entière, il y a 10 000 ans ou plus...

La prospection du futur est aujourd'hui un besoin vital de l'humanité. Sans elle nous n'aurions guère de chance de déchiffrer jamais les énigmes du passé. Qui sait, en effet, si les terrains de fouilles archéologiques ne dissimulent pas des indices susceptibles de nous fournir la clé de ces énigmes ? Qui sait même si nous ne piétons pas ces indices, tout simplement parce que nous ne savons pas les reconnaître ?

C'est pourquoi nous avons proposé l'ouverture d'une année « d'archéologie utopiste ». Nous ne croyons pas aveuglément à la perfection absolue des anciens schémas de pensée ; nous ne demandons pas non plus que l'on « croie » aveuglément à la justesse des hypothèses formulées ici. Nous nous contentons d'attendre avec impatience le jour où l'on se décidera enfin à mettre les techniques les plus raffinées au service d'une investigation du passé débarrassée de tous préjugés, de toute idée reçue.

Ce n'est pas notre faute si l'univers compte des millions de planètes...

Ce n'est pas notre faute si la pierre gravée de

Palenque existe...

Ce n'est pas notre faute si l'amiral Piri Reis n'a pas brûlé ses vieilles cartes...

Ce n'est pas notre faute si les écrits et légendes anciennes sont truffés de tant « d'aberrations » apparentes et d'énigmes non élucidées...

Notre faute, c'est de savoir tout cela mais de faire semblant de l'ignorer ou de tourner en dérision toute approche franche du passé.

L'homme va vers un avenir grandiose, plus grandiose encore que son passé. L'humanité a besoin de la recherche spatiale et de la prospective ; elle a besoin aussi d'hommes assez courageux pour élaborer (au mépris des railleries) des projets insensés en apparence. Dans cet ordre d'idée, une investigation concertée du passé permettrait sans doute d'arracher à l'oubli de précieux souvenirs du futur. Voilà qui permettrait de prouver l'excellence de la mémoire de l'humanité et de jeter quelque lumière sur le cours ténébreux de son histoire. Pour le plus grand bien des générations futures.

BIBLIOGRAPHIE

Allen, T.

Bacon, E.

Bass, G. F.

Betz, o.

Boschke, F L. von Braun, W.

Burrows, M. Charroux, Robert Clark, Gr. Cordan,
W.

The Quest (Chilton Books, Philadelphia 1965)

Auferstandene Geschichte (Orell Füssli 1964)

Archàologie unter Wasser (Lübbe 1966)
Offenbarung und Schriftforschung der Qumransekte
(Mohr 1960)

Erde von anderen Sternen (Econ 1956)

The next 20 years of interplanetary exploration
(Marshall Space Flight Center, Huntsville 1965)

*Lumière nouvelles sur les manuscrits de la mer
Morte* (Robert Laffont, 1959)

Le livre des secrets trahis (Robert Laffont, 1965)

Die ersten 500 000 Jahre (Aus : Die Welt aus der wir kommen, Knaur 1961)

Das Buch des Rates, Mythos und Geschichte der Maya (Diederichs 1962)

Cottrel, L.

Cyril, A.

Dupont, A.

Dutt, M. Nath Einstein, A.

Fallaci, O. Hapgood, Ch. H.

Heindel, M.

Hérodote Hertel, J. Heyerdahl, Th. Høenn, K.

Relier, W.

Kühn, H.

Ley, Willy Lhote, H.

Lohse, E.

Lovell Sir, B.

Mallowan, M. E. L.

Mason, J. A. Mellaart, J.

Pakraduny, T.

- Pauwels, L. und Bergier, J.
Die Schmiede ùzr Zivilisation (Diana 1962)
Golt-Kônige besteigen den Thron (Aus : Die Welt aus der wir kommen, Knaur 1961)
Les écrits esséniens découverts près de la mer Morte (Payot 1959)
Rcanayana (Calcutta 1891)
Grundzüge der Relativitätstheorie (Vieweg 1963)
Wenn die Sonne stirbt (Econ 1966)
Maps of the ancient Sea Kings (Chilton Books, Philadelphia und New York 1965)
Die Welt anse hauung der Rosenkreuzer (Rosenkreuzer Zürich)
Histoires (livres I à IX)
Indische Märchen (Diederichs 1961) *Aku-Aku* (Ullstein 1957)
Sumerische und akkadische Hymnen und Gebete (Artemis 1953)
Und die Bibel hat doch recht (Econ 1955) *Wenn Steine reden* (Brockhaus 1966/ *Die Himmelskunde* (Econ 1965)
Die Felsbilder der Sahara (Zettner 1958) *Die Texte*

aus Qumran (Kôsel 1964)

The exploration of outer space (New York 1962)

Geburt der Schrift, Geburt der Geschichte. (Aus :
Die Welt aus der wir kommen, Knaur 1961)

Das alte Peru (Kindler 1965).

Der Mensch schlägt Wurzel (Aus : Die Welt aus der
wir kommen, Knaur 1961) *Die Welt der geheimen
Mächte* (Tiroler Graphik 1952)

Le matin des magiciens (Gallimard 1960)

- Reiche, M. *The mysterious markings of Nazca* (New York 1947)
- Reiche, M. *Mystery on the Desert* (Lima 1949)
- Roy, P. Ch. *Mahabharata* (Calcutta 1889)
- Rüegg, W. *Kulte and Orakel im alten Agypten* (Artemis 1960)
- Rüegg, W. *Zauberei and Jenseitsglaube im alten Agypten* (Artemis 1961)
- Rüegg, W. *Die âgyptische Gôtterwelt* (Artemis 1959)
- Sânger, E. *Raumfahrt, heute, morgen, übermorgen* (Econ 1963)
- Santa délia, E. *Viracocha* (Brüssel 1963)
- Schenk, G. *Die Grundlagen des XXI. Jahrhunderts* (Deutsche Buchgemeinschaft 1965)
- Schwarz, G. Th. *Archâologen an der Arbeit* (Franke 1965)
- Shapley, H. *Wir Kinder der Milchstrasse* (Econ 1965)
- Shklovskij, I. S. *Intelligent life in the universe*

- et Sagan, C. (Holden-Day-Inc. 1966)
- Sugrue, Th. *Edgar Cayce* (Dell Bocks 1957)
- Teilhard de Chardin, F. *Le phénomène humain* (Le Seuil 1955)
- Tozzer, A. M. *Chichen Itza and its cenote of sacrifice*
(Memoirs of the Peabody Muséum, Cambridge, Mass. 1957)
- Velikovsky, L *Worlds in collision* (Doubleday & Co, New York 1950)
- Watson, W. *Im Bannkreis von Cathay* (Aus : Die Velt
aus der wir kommen, Knaur 1961)
- Wauchope, R. Implications of radiocarbon dates,
From Middle and South America (Tulane University, New Orléans 1954) Ziegel, F. Y. *Nuclear explosion over the Taiga*
(US-Dep. of Commerce, Officine of technical Services 1962)

ACHEVÉ d'imprimer

LE 10 SEPTEMBRE 1969
SUR LES PRESSES DE
l'imprimerie HÉRISSEY A ÉVREUX,
POUR ROBERT LAFFONT,
ÉDITEUR A PARIS.
No d'Éditeur : 3285
No d'imprimeur : 5069
Dépôt légal : 3e trimestre 1969

Resumé

En Allemagne où il a d'abord été publié, ce livre, sous le titre : *Erinnerungen an die Zukunft* (Souvenirs du futur), a connu et continue à connaître un immense succès (300000 exemplaires) suscitant des polémiques passionnées : toutes les idées reçues sur la préhistoire sont ici bousculées. Un jour ou l'autre, l'histoire officielle devra bien tenir compte des découvertes de ces esprits singuliers qui se nomment, en Allemagne, Erich von Däniken, et en France, Robert Charroux, Louis Charpentier et Jean Senty.

Intrigué par toutes les questions qui se lèvent sous les pas des chercheurs, von Däniken (il est né en 1935 à Schaffhouse, en Suisse) a parcouru les hauts lieux du monde, de l'Amérique centrale à l'Afrique et à l'Asie. Aujourd'hui, il livre les résultats de ses recherches et la prodigieuse aventure des "Dieux" et des hommes s'éclaire. Beaucoup de points d'interrogation encore, mais déjà des certitudes.

Présence des extra-terrestres est un livre fascinant; sa publication marque une date dans la remise en question de l'histoire des premiers âges.

"Les dieux du passé ont laissé derrière eux de marques indélébiles. C'est aujourd'hui seulement -alors que nous redécouvrons des techniques astronautiques oubliées depuis des millénaires- que nous sommes en mesure de les déchiffrer. Nous sommes convaincus en effet que nos ancêtres ont reçu la visite de cosmonautes venus d'autres planètes. Et si nous ignorons encore à l'heure actuelle l'identité et l'origine de ces intelligences cosmiques, nous affirmons

néanmoins que ces étrangers anéantirent une partie de l'humanité et créèrent un homme nouveau - peut-être le premier homo sapiens. On entrevoit aisément les conséquences d'une telle affirmation: elle ébranle jusque dans ses fondements tout un édifice conceptuel. Et c'est l'objet du présent ouvrage de fournir les preuves qui la motivent"

Table des Matières

AVANT-PROPOS	4
PRÉFACE	6
1	10
2	21
3	32
4	69
5	87
6	104
7	135
8	162
9	173
10	193
11	231
BIBLIOGRAPHIE	269